DE LA MORALE BERGSONIENNE A L'IMMORALISME

—

Un philosophe digne de ce nom, affirme M. Bergson, n'a jamais dit qu'une seule chose; encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite effectivement. C'est que toute doctrine se ramène à un point si incroyablement simple, que jamais le philosophe n'a réussi à l'exprimer. Et voilà pourquoi, toute sa vie, il disserte.

On a appelé, non sans esprit, le pragmatisme une philosophie sans parole. A dire vrai, elle caquette beaucoup pour justifier pareil titre. Mais cette apparente contradiction s'explique. Ces philosophes, estimant que la pensée est incommensurable avec le langage, n'ont d'autre ressource que de se taire (1), ou d'essayer, par l'abondance même des phrases et des périphrases, de suppléer à la pauvreté inhérente à tout moyen d'élocution. C'est plus volontiers ce qu'ils font, et ainsi l'intellectualisme prend sur eux sa revanche.

Heureux épanchements! Délectable intempérance! Il se peut qu'elle dénote moins une forte richesse intellectuelle qu'un don, complaisamment choyé, de développement musical. Mais que de fines modulations, de trilles, de roucoulantes vocalises!

Il me semble, mon cher Phèdre, disait Socrate, parlant de Lysias, qu'il répète deux ou trois fois les mêmes choses, comme

(1) Comme ce vieux philosophe grec, partisan du branle universel, qui se bornait à remuer son doigt devant ses disciples.

un homme à qui manquent la fécondité et l'abondance; mais peut-être ne s'est-il pas inquiété de ce défaut et a-t-il voulu se faire un jeu de nous montrer qu'il était capable d'exprimer une même pensée de plusieurs manières différentes, et toujours avec un égal bonheur.

Quelle est donc cette unique chose que M. Bergson, inlassablement, a cherché à dire? C'est la mobilité; voilà son idée maîtresse, l'article de foi de son bréviaire, la dame dont il est le dévot et ne laisse pas de se faire le jongleur. Son idée fixe est que rien n'est fixe; son entêtement, que tout fuit et s'écoule. Cette haine du solide, cette phobie de l'immuable le pousseraient à juger sévèrement ses devanciers, tous plus ou moins tenus pour atteints de sclérose. C'est pour la même raison, comme M. Benda l'a malicieusement remarqué, qu'on le voit exulter quand il trouve en défaut une loi scientifique, tant il a en horreur l'idée même de loi et se réjouit de surprendre la nature en flagrant délit d'inconstance.

L'analyse opérant sur l'immuable et le tout fait, alors que l'agile intuition atteint sans peine le mobile (2), c'est à celle-ci, sans conteste, que reviendra le premier rôle. M. Bergson y voit la fonction métaphysique par excellence, définie comme une sympathie mystérieuse et instantanée, par laquelle nous nous transportons d'emblée au cœur de l'objet, pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et d'inexprimable. Seul moyen de ressaisir la vie intérieure au-dessous de cette contrefaçon, somme toute assez grossière, que nous en fournit couramment le « temps spatialisé ». Est-il besoin de signaler combien pareille vue relève de l'esthétique, en ce qu'elle assimile le travail du penseur à la magique opération qui fait éclore les chefs-d'œuvre?

Rien d'étonnant à ce que M. Bergson, ne percevant dans un monde en perpétuelle effervescence, que création continue et jaillissement de nouveautés, entende construire quelque chose qui n'ait rien de commun avec cette physique de l'esprit, calquée sur celle des corps,

(2) Nous n'entendons pas discuter ici la doctrine; d'autres l'ont fait, et nous-même nous en sommes jadis sommairement expliqué.

à quoi nous avait accoutumés la spéculation traditionnelle. A ses yeux, point de choses faites (ce sont fictions de l'intellect), mais seulement des choses se faisant, et dès l'instant que connaître, c'est se placer soi-même dans ce qu'on étudie, on sent bien qu'il y faut des représentations d'une nature spéciale, nuancées, toujours prêtes à se modeler sur le flexible et à saisir d'un preste élan les formes vives de l'intuition. Tel est bien le fuyant ruisseau de la pensée bergsonienne, qui, à vrai dire, se subdivise en si nombreux ruisselets qu'il n'est pas toujours facile d'en suivre le cours. Il va de soi qu'un mode de pensée à ce point original exige une langue appropriée, qui sera celle-là même de l'auteur, tout ensemble onduleuse et précise, avec je ne sais quoi de glissant et de sorcier. Sa plume festonne et fleuronne, non sans s'égayer çà et là de quelques minauderies d'agrément. Il faut s'y laisser prendre. Nous y gagnons de déguster ses coulis de pensée et ses gelées philosophiques, sans parler du salmigondis des métaphores.

Mais cette prose volubile, enrubannée de fleurs, n'est, qu'on se le dise, que pour mieux investir le réel et encercler la vie en son imprécision fugace. On songe à ces anémones de mer, si diaphanes qu'on les prendrait pour des fleurs, mais qui, grâce au glissant de leur chair, n'en sont que plus habiles à enlacer leur proie. Cette intuition qu'on nous prône, c'est quelque chose comme la fleur nacrée de l'aquarium bergsonien (3). Ibsen, dans la *Dame de la Mer,* nous a esquissé une théorie fort curieuse. Si, d'après lui, nous étions accoutumés dès l'origine à vivre sur mer, dans la mer même, nous serions à la fois plus heureux et meilleurs. En somme, nous aurions fait fausse route en devenant des animaux terrestres. L'humanité le sentirait vaguement et ce serait le secret de sa nostalgie. Entre nous, ne dirait-on

(3) Paul Valéry, dont l'art est à l'opposé de celui de Mallarmé, a essayé lui aussi, avec son burin de diamant, de nous rendre des états fluides. Relisez *La Caresse*, ce parfait poème d'onyx et de chair. La volupté tactile s'y grave en camée. C'est merveille de voir par quel miracle de technique l'orfèvre arrive à capter dans sa froide matière l'amoureuse tiédeur de mains qui s'enlacent.

pas que c'est pour une humanité de ce genre, aquatique et hypothétique, que M. Bergson philosophe?

Quoi qu'il en soit, rien de curieux comme cette tentative pour faire de l'intuition un instrument de connaissance et élaborer de la science avec du concret. Ramenés au dehors par une impulsion venue du fond de nous-mêmes, nous rejoindrions le vrai, rien qu'à laisser notre pensée s'épanouir en s'éparpillant. Mais cet éparpillement, ce feu d'artifice jailli de l'expérience interne, est-ce bien à la science qu'il nous conduit? Sous nos yeux, une suite d'instantanés se déroulent. Cette reconstitution pailletée, miroitante, fait illusion. On s'attend à de la science, et que trouve-t-on? Du cinéma.

D'ailleurs, connaîtra-t-on jamais la formule de l'infini vivant? Renan en doutait. Avouons-le, malgré son chatoyant éclat, la métaphysique de M. Bergson n'arrive pas à nous satisfaire. Fines analyses, délicieusement filigranées, frémissements et irisations opalines de pensée, petites secousses imaginatives, tout cela n'y saurait suffire. C'est la même erreur qui fit à Debussy composer *Pelléas*, grande fresque peinte à petites touches, avec des procédés de miniaturiste. Mais quand, quittant la métaphysique, le prestigieux psychologue aborde le domaine moral, c'est une autre affaire. Du coup, son sens de la vie, joint à la finesse serpentine de ses analyses, font de lui un observateur hors de pair de cette réalité qui s'invente à tout instant sous nos yeux.

La plupart des gens regardent la vie d'un œil distrait, ou s'ils la voient, c'est un peu comme écoutent ces soi-disant mélomanes, qui feignent de jouir d'une audition radiophonique, sans s'interrompre de lire ou de pérorer. M. Bergson, lui, sait voir et c'est ce qui l'amène, comme jadis Marcel Proust, à se passionner pour les plus menus faits de la vie courante. Tous deux, n'est-il pas vrai, vont picorant le réel et, de la vie ainsi décortiquée et réduite en charpie, ils nous tissent broderies et dentelles. C'est un fourmillement d'idées fines, piquantes et chatouillantes. Habiles, d'une main frôleuse, à capter ce qui glisse et à saisir l'insaisissable, ces maîtres de l'aus-

cultation morale arrivent, non moins bien que Socrate, à accoucher la réalité quotidienne. L'un et l'autre enfin, dans leur recherche obstinée du temps perdu, ont en commun d'être de grands sensitifs et de n'avoir rien écrit qui ne fût d'observation directe et ressentie. En sorte que, mieux encore qu'un bouquet d'esprit de finesse, l'œuvre de M. Bergson pourrait se définir un élixir de bon sens. S'il nous paraît captieux, c'est qu'il arrive à soutirer du fait le plus banal des observations imprévues et surprenantes. D'où ce vague aspect de prestidigitateur. « Parfois le renseignement que nous nous figurons très loin, à l'infini, est à côté de nous, attendant qu'il nous plaise de le cueillir (4). » Par là, il rappelle Schopenhauer, qui adjurait le philosophe de regarder la vie et de l'étudier sans relâche (5). Rien, comme on voit, de ces châteaux de carte à priori, si chers, de temps immémorial, à la secte pensante.

Par sa mère, Marcel Proust était à demi-sémite; M. Bergson est juif, on le sait (6). Leur vivacité psychologique ne serait-elle pas le propre de cette race déliée, si merveilleuse d'intelligence? Sans compter ce don de s'insinuer dans toutes les pensées, y compris celles d'autrui, et d'en tirer profit avec adresse. Avouons-le, ils auraient assez la vocation de capteurs de trésors. En somme, plus de compréhension critique que de vigueur créatrice. On dirait qu'après avoir inventé Dieu, épuisés par cette formidable aventure, ils n'excellent plus désormais qu'à comprendre. Beaucoup les tiendront pour quittes. Pourtant, en fait de découvertes, ce qui nous vient des Grecs compte un peu davantage.

§

Mais combien remarquable est le livre récent que M. Bergson a consacré à la religion et à la morale (7).

(4) Bergson : *La Connaissance de la Vie.*

(5) « Quant à moi, tout au rebours de Kant, je dis que le moraliste est comme le philosophe en général, qu'il doit se contenter d'expliquer et d'éclaircir les données de l'expérience, de prendre ce qui existe ou qui arrive dans la réalité pour parvenir à le rendre intelligible. » (Schopenhauer : *Le Fondement de la Morale.*)

(6) M. Bergson a aussi du sang anglais : d'où son peu de goût pour les systèmes, mais cette incroyable finesse apportée à l'examen du réel.

(7) *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*: Alcan.

Noble ouvrage, lentement mûri, fruit d'une vie de méditations. Depuis des années, on en chuchotait, on l'annonçait; on reprochait même à l'auteur de nous le faire trop attendre. C'est que M. Bergson n'est pas de ceux qui mettent leur gloire en viager. Il n'a voulu nous confier sa pensée que du jour où il s'en est vraiment senti maître. Curieux essai, quelque peu inquiétant, pour intégrer le mysticisme dans la philosophie. On y discerne, à mesure qu'on le lit, comme une croissance de religion. Les dernières pages en sont aromatisées de mystique. Essayons de l'analyser, en empruntant à l'auteur, pour plus de clarté, quelques-unes de ses formules.

La nature n'a voulu que de petites sociétés, dont les membres se tiennent comme les cellules d'un organisme. La vie sociale ne serait ainsi qu'un système d'habitudes répondant aux exigences de la communauté. Dès lors, que sera l'obligation? Tout autre chose, certes, qu'une exigence de la raison. C'est la société même, pesant sur nous de tout son poids. Cette pression, à elle seule, constitue l'idée de devoir, bien proche ainsi de l'humble instinct. Et c'est pourquoi une infraction à l'ordre social revêt si aisément un caractère anti-naturel. Tout ce qui est usuel étant obligatoire, va se colorer d'une teinte religieuse et, de la perturbation des rapports entre le moi individuel et le moi social, l'angoisse morale naît.

Ajoutons que, là même où les préceptes moraux ne sont pas observés, on s'arrange pour qu'ils paraissent l'être, si bien qu'on peut avancer que le premier devoir social est le mensonge et que naître, c'est contracter obligation d'hypocrisie. En somme, tout se ramène à la morale du clan, qui a pour essence, en englobant certains individus, d'exclure formellement les autres. Voilà qui, en temps de guerre, légitime surabondamment fraudes, meurtre et pillage. L'instinct social, M. Bergson ne se lasse pas d'y insister, vise toujours une société close. C'est contre tous les autres hommes qu'on aime ceux avec qui l'on vit. Qu'on nous permette d'ajouter ici, en marge de l'auteur, deux ou trois remarques, d'un caractère plus personnel.

Quand une société entre en révolution et modifie brusquement sa structure, elle va braver et, par son seul exemple, scandaliser ses voisins. Ils la déclareront immorale. Ce fut le cas de la France en 93. Alors, par une naturelle réaction, le nouvel Etat se replie sur lui-même, se contracte et tend, avec une force accrue, à diviniser son effort. Lénine proclamait ne tenir pour vrai que ce qui est utile à la classe ouvrière, et Hitler: « Tout ce qui sert la vie de la nation allemande est bon, tout ce qui la dessert est mauvais. » On sait, au surplus, quel mépris les dictateurs d'aujourd'hui affichent pour le libéralisme. C'est un peu morgue de commande, destinée, en galvanisant les masses, à cristalliser la société nouvelle qui s'élabore. Il appartenait aux Allemands d'y ajouter la note comique: ils jouent au peuple élu, singeant ainsi ces Juifs qu'ils méprisent et qu'ils raillent. Notons encore que si le patriotisme fiscal est moins commun que celui du champ de bataille, c'est que le devoir social apparaît sans doute plus net vis-à-vis d'étrangers, que sous la forme, nécessairement atténuée, qu'il revêt entre concitoyens. J'jouterai que ce conformisme ne règne pas seulement dans les nations, mais à l'intérieur de chaque groupe, où alors, chose curieuse, il devient gage de concorde. Car, il faut bien le dire, si le travailleur, dont la vie est dure, s'accommode si patiemment de son sort, cela tient à ce qu'engrené tout jeune dans le système d'habitudes de sa classe, enserré dans un réseau de petites réjouissances et de peines qu'il partage à toute heure avec ceux de son quartier, il n'éprouve plus guère le désir d'en sortir. Les conservateurs ne rendront jamais assez grâce au cinéma populaire. En abêtissant le peuple, il leur assure la paix.

Et maintenant, que penser de la morale qui nous est présentée sous ce jour? Malgré la tendance de M. Bergson à s'incliner devant le réel, — et qui, en un sens, fait de lui le contraire d'un idéaliste, — on sent, car il est de haute race, qu'il tient ce conformisme social en piètre estime. Cette police des mœurs, couramment décorée du nom de morale, reste en somme quelque chose d'assez

bas. C'est qu'à vrai dire, comme l'avait remarqué Schopenhauer, il s'agit ici de légalité, plutôt que de moralité véritable. La conduite de chacun peut s'en trouver modifiée, mais non la volonté (sauf à la longue, artificiellement et sous l'effet d'une pression mécanique). Or, c'est de la volonté que vient toute la valeur morale, c'est en elle seule qu'elle réside. Aussi M. Bergson, un peu comme Pascal, encore qu'avec moins d'âpreté, va-t-il se faire un jeu de rabaisser cette morale vulgaire, au profit de celle qui, à ses yeux, est seule digne de ce nom. Une morale existe, en effet, qui vient se superposer à la pression qu'exerce sur nous la société, et cette morale est d'un autre ordre. Elle résultera, non plus d'une poussée aveugle de la communauté, mais d'un appel, lancé de haut par un sage, un héros ou un saint. Grands créateurs, âmes inspirées, où perle la rosée ardente du pur amour. Ce sont eux qui satisfont notre aspiration au sublime. En haussant l'humanité à des destins nouveaux, ils la divinisent.

Ces deux morales, comme on voit, n'ont entre elles rien de commun; elles ne sont pas de même essence. De la société close à la société ouverte, jamais on ne passera par voie d'élargissement. On n'y saurait atteindre par étapes, mais par bond. Loin de subir l'ordre régnant, il faut qu'on s'en évade. Entre elles, c'est différence non de degré, mais de nature. Et quelle pourra bien être la force mystérieuse qui tiendra lieu ici de la pression sociale? Ce n'est autre que la sensibilité, qui vitalise l'intelligence et en est la forme inventive.

Songez à l'immense émotion que le christianisme a apportée au monde, sous le nom de charité. Ce qui dépasse la morale sociale traduit toujours un certain état émotionnel, grâce auquel on ne cède plus à une pression, mais à un prestige. La morale inférieure est essentiellement routinière; à l'inverse, cette émotion va être inventive et créer. C'est l'émoi d'une âme qui s'ouvre et se dilate, rompant avec la nature comme avec la cité. L'intelligence y sert peu; on pourrait même soutenir

qu'elle lui est contraire: « Si l'humanité, a dit Renan, n'était qu'intelligence, elle serait athée (8). »

En vérité, pour séduisante qu'elle soit, cette façon de voir se discute. Entre les deux morales qu'on oppose, peut-être le fossé n'est-il pas si profond. Les saints ne sont-ils pas, à leur manière, des affamés de jouissance, qui trouvent moyen, en s'oubliant, de dilater leur moi? Pascal l'a remarqué:

> La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent.

Mais là encore, il plaît à l'artiste-né qu'est M. Bergson d'applaudir à un brillant jaillissement de nouveautés, là où d'autres verraient plutôt sublimation et transfert.

Quoi qu'il en soit, la morale voulue par la nature est conservatrice par essence, alors que l'autre est tout feu et mouvement. L'une, pour peu qu'elle soit régulièrement observée, procure un sentiment de bien-être qui, ainsi que le note finement M. Bergson, semble suffire aux Anglo-Saxons; mais la seconde, celle de l'âme ouverte, donne la joie (9). D'un côté, donc, nous aurions un système d'ordres dictés par des exigences sociales impersonnelles; de l'autre, un ensemble d'appels lancés à la conscience de chacun par des êtres qui représentent ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Des âmes exceptionnelles ont en effet surgi, vrais brasiers de lumière, qui se sentaient appareillées à toutes les âmes et qui, au lieu de rester confinées dans les limites de leur groupe et de s'en tenir à la solidarité établie par la nature, se portaient vers l'humanité dans un élan d'amour. Surprenants exemplaires! Ils se prodiguent sans s'épuiser, ils renoncent parce qu'ils se donnent et c'est en échappant à l'ordre social qu'ils sont grands. L'émotion créatrice qui soulève ces âmes privilégiées se répand autour d'elles et si leur parole trouve un écho chez tel ou tel d'entre nous, c'est qu'il y a en nous un mystique qui sommeille et n'attend qu'une occasion de se réveiller.

(8) *La Métaphysique et son Avenir.*
(9) *Bene agere et lætari.* Spinoza.

Que la morale sociale soit à base d'amour-propre et passablement farcie de conventions, c'est ce qui apparaît clairement dans la morale chinoise, combien peu fille du ciel, la plus gentiment terre à terre, la moins imprégnée qui soit de mysticité. A ses yeux, le plus grave est de perdre la face. Chez nous, la même tendance se fait jour dans l'institution du duel et, d'une façon générale, dans le code, si parfaitement ridicule, de l'honneur mondain. Quant à la morale de Kant, son affectation de sublime ne doit pas faire illusion: ce n'est au fond, quoi qu'il en pense, qu'une sublimation de la morale courante. Mais dès lors, un problème se pose. Si la société n'est bonne qu'à nous confectionner une morale utilitaire, comment a-t-elle bien pu donner essor aux religions? M. Bergson s'en tire en distinguant religion et mysticisme. La religion, chose statique, est un phénomène naturel; par contre, le mysticisme, dynamique par essence, serait supra-intellectuel, et de l'une à l'autre on ne passerait pas par voie de perfectionnement.

Voyons donc comment les religions naissent des sociétés. L'intelligence, comme on sait, est conseillère d'égoïsme. Mais la nature veille et, se servant de la fonction fabulatrice, suscite sous la forme d'un dieu une perception illusoire assez frappante pour que l'intelligence se détermine par elle et se façonne à son gré. Envisagée ainsi, la religion ne serait qu'une ruse savante de la nature contre le pouvoir dissolvant de l'esprit et les tentations que peut avoir l'individu de se préférer lui-même à la communauté. En somme, l'intelligence contrarie la nature et celle-ci pare au danger en contrecarrant le travail intellectuel par l'invention des mythes religieux. Réaction de défense contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu et de dissolvant pour la société dans l'exercice de la pensée. Ici, M. Bergson a pu s'inspirer du Renan des *Dialogues*, qui déjà dénonçait ce machiavélisme et ce qu'il appelait galamment les fraudes de l'Eternel. « Les planètes mortes, y lisons-nous, sont peut-être celles où la critique a tué les ruses de la nature. » Il n'est pas jusqu'à l'idée d'une survie qui

n'apparaisse comme une réaction défensive contre la représentation, par l'intelligence, de l'inévitable mort.

Ayant de la sorte établi le caractère relatif du phénomène religieux, simple précaution contre certains dangers que court l'être intelligent, on peut se demander comment M. Bergson, versant dans la mythologie chrétienne, se flatte de justifier l'idée d'âme immortelle. Cela déconcerte. Il semble alors, révérence parler, légèrement atteint de visions. Sous prétexte que la vie mentale déborderait le cerveau (10), il ne craint pas d'affirmer que la philosophie peut conférer à la survie une probabilité si haute qu'elle équivaudrait presque à une certitude d'immortalité. Mais serait-ce une survivance personnelle, la seule qui importe au croyant? Et, pour flatter le goût bergsonien des images, si le noyau pensant disparaît, sa frange colorée ne va-t-elle pas, du même coup, s'évanouir? Que penser enfin de cette preuve de l'existence de Dieu, d'après laquelle sa nature apparaît dans les seules raisons qu'on aurait de supposer qu'il existe? N'est-ce pas avouer que Dieu ne serait que parce qu'il plaît à l'homme d'imaginer un être tout puissant, qui se pencherait complaisamment sur sa faiblesse? Le monde est plein de snobs de Dieu, dit quelque part Aldous Huxley.

Combien nous préférons M. Bergson quand il quitte le rayon de la théologie, pour étudier ce qui se rattache à la haute inspiration mystique. Il définit le mysticisme « une prise de contact, et par conséquent une coïncidence partielle avec l'effort créateur que manifeste la vie ». C'est à quoi la pensée hellénique n'a jamais pu atteindre. On lui en fait grief. Ne saurait-on aussi bien l'en louer? Le miracle humain réalisé laisse peu de place aux chimères. — La morale dynamique qui va jaillir de ce foyer est tout autre que celle qui, existant en fait, à un moment donné, dans une société déterminée, se

(10) On sait que la compétence de M. Bergson en neurologie est fort contestée par les spécialistes. Cf. *Bergsonisme et Neurologie*, par H. Le Savoureux, *Nouvelle Revue française*, nº du 1er août 1934. « C'est un philosophe qui utilise des faits que lui fournit l'observation médicale, en vue de démontrer des thèses métaphysiques. » D'où erreurs d'interprétation graves.

ramène en dernière analyse à l'exigence, par la nature, de la vie en commun. C'est bien plutôt un état lyrique, musical, voisin de la création artistique et de la ferveur amoureuse. Aussi n'est-il nullement incompatible avec une certaine simplicité d'esprit. Comparez à l'âme parcheminée d'un vieux juge celle d'un prêtre de campagne, pris parmi les plus humbles: ce simple contraste éclaire tout. Et que si, d'aventure, le magistrat s'avise d'interpréter la loi, de l'assouplir pour l'accorder à l'équité, toute la corporation va crier au scandale. L'assouplissement dans le sens des faveurs du pouvoir est évidemment mieux porté dans le milieu judiciaire.

Des saints, comme d'ailleurs des artistes de génie, on peut dire qu'ils sont des parcelles authentiques de la divinité, si même ils n'en constituent et n'en épuisent la réalité tout entière. Par leur splendeur morale, ces demi-dieux feraient croire qu'il y a un Dieu. Le polythéisme, ainsi compris, ne serait-il pas la seule religion admissible? Il faut la méconnaissance du cœur humain qui distingue les protestants, pour crier au scandale et se voiler la face devant le culte de ces saints qu'ils ne sauraient voir. Et que dire de leur incompréhension du confessionnal, institution humaine par excellence et d'un si merveilleux réconfort (11). M. Abel Bonnard nous ravit quand il appelle le protestantisme la plus mal chauffée des religions humaines.

Seulement, quand M. Bergson s'exalte sur les mystiques, il n'oublie qu'une chose, c'est que tous ne sont pas façonnés à l'image de saint François. Combien, parmi eux, d'insupportables sectaires! Robespierre, le sinistre Calvin, passeraient difficilement pour des âmes de douceur, brillant au ciel de l'histoire à la manière d'un clair matin. Quant aux dictatures que l'on voit grandir un peu partout, elles trouvent moyen de cumuler toutes les disgrâces, joignant au fanatisme des grands mouvements mystiques l'égoïsme féroce des sociétés closes. C'est décidément, dans son genre, tout ce qu'il

(11) Reconnaissons pourtant que Calvin, personnellement, n'y était pas hostile.

y a de mieux réussi. Quand les hommes sont en désarroi, ils éprouvent le besoin de réinventer Dieu; seulement Dieu n'allant pas sans le diable, il leur faut aussi des dictateurs.

Mais, affirmons-le bien haut: entre l'idéalisme et le surnaturel, il n'y a pas forcément connexion. On peut, sans croire en Dieu, aspirer au divin. Nul besoin de s'empêtrer dans l'attirail théologique. Même, nous y gagnerons d'épurer nos motifs d'agir, d'éviter les vaines terreurs et ce revers hideux du refoulement: l'hypocrisie.

Le Dieu personnel, pur non-sens aux yeux de la raison, est une exigence du cœur. C'est un Dieu, comme dit Pascal, qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien. Mais, ne l'oublions pas, l'âme humaine et le faux sympathisent extrêmement, et c'est ce qui fait qu' « avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir (12) ». L'idée de Dieu leur est secourable en ce qu'elle leur tient lieu de centre de gravité. Elle sauve de la dispersion leur existence quotidienne qui, faute de pendule intérieur, s'effrite et se désoriente. De plus, il semble qu'il leur faille imaginer ce rayonnant foyer et se confectionner cette sorte de lentille réchauffante, pour alimenter leur propre rayonnement et intensifier leurs ardeurs. Cela les aide à sympathiser avec autrui. C'est par réverbération qu'ils en viennent à aimer leur prochain que sans cela, ils auraient quelque peine à trouver aimable. D'où l'utilité d'un Dieu personnel en qui se retremper et se fondre, avant de se dilater dans les êtres (13). A la limite et transposé en pur langage philosophique, on a le mot de Renan, nous exhortant à bien faire « pour que Dieu, s'il existe, soit content de nous ». Mais confondre ainsi Dieu avec une vague idée du Bien, n'est-ce pas le réduire à l'état de fantôme et reconnaître que l'opération par laquelle on lui prête personnalité et figure n'est qu'un expédient plus ou moins heureux à l'usage du vulgaire?

(12) Fontenelle.

(13) Pour fortifier la thèse, Pascal force la note et soutient que tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. Exagération manifeste. L'égoïste se désintéresse du prochain, plutôt qu'il ne le hait.

Au vrai, l'humanité n'a pas seulement, comme M. Bergson nous le dit, une fonction fabulatrice, mais elle y joint un singulier besoin d'émotion romanesque et sentimentale. C'est à quoi justement répond le Dieu personnel. « Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telles gouttes de sang pour toi », fera-t-on dire à Jésus. Chaque âme a le droit de se supposer seule au monde et fille de Dieu. Que d'émois, quelle féerie d'amour en perspective (14) !

Tout comme l'amour, la croyance est un état lyrique. L'une et l'autre excellent à façonner des fantômes et à s'éprendre d'une réalité, non point tant effectivement rencontrée qu'amoureusement imaginée par le désir. Tel un peu l'artiste qui, par définition, stylise, recrée le vivant, transforme la chair en une pure essence et, d'un modèle sans beauté, nous fait un chef-d'œuvre. Au visage que nous aimons se superpose toujours un visage idéal, où l'analyse des défectuosités perd ses droits. C'est cette synthèse, créée par la passion, qui exerce sur nous son attrait, voisin de l'hypnose. L'art, lui aussi, est magie.

Religion et amour créent pareillement des mythes. Songez à celui, si touchant, de la Vierge. Les femmes lui doivent beaucoup. Elles bénéficient de cette adoration tendre. Qui sait si ce culte charmant n'a pas puissamment aidé à transformer l'amour grec, en reportant sur la femme, par l'intermédiaire de la chevalerie, l'idéal qui, jusque-là, se concentrait sur l'éphèbe. Adorable transfert! Ce qui le prouverait, c'est qu'aujourd'hui

(14) ...« On t'a dit aussi que Jésus était mort pour toi, pour ton âme, mais tu n'as pas su que tu avais le droit et le devoir de te supposer *seule* au monde, en ce sens que si tu étais l'unique fille d'Adam, la seconde Personne divine se serait incarnée, se serait fait crucifier pour toi, comme elle l'a fait pour les milliards d'autres et qu'alors tu es *particulièrement* et inexprimablement précieuse, l'univers ayant été créé pour toi seule, le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer ayant été préparés pour toi seule et la Mère au cœur transpercé souffrant et suppliant pour ta seule âme... Le moindre de nos actes retentit à des profondeurs infinies et fait tressaillir tous les vivants et tous les morts, en sorte que chacun entre les milliards d'humains est réellement seul devant Dieu.

« Tel est l'abîme des âmes et tel est son mystère. » (Lettre de Léon Bloy à Elisabeth Joly, 1er janvier 1913.)

encore, c'est surtout en pays catholiques que la femme demeure l'objet d'un culte noble.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie,

soupirait le faune aux goûts douteux, quand il lui prenait fantaisie de s'assagir.

Certains libres esprits ne seraient pas éloignés pourtant de voir un danger dans ce prosternement devant la femme. En dévirilisant l'amour, il en a fait quelque chose de bien doux, mais d'énervé, puisqu'à l'adolescence, riche de promesses, c'est l'enfance perpétuelle de la femme et l'éternelle fragilité qu'il préfère. C'est ainsi que Keyserling n'hésite pas à lui attribuer ce qu'il appelle l'infantilisme des Américains:

En étudiant l'Amérique, je me rendis compte pour la première fois que, si étrange que cela paraisse, l'idée grecque de l'amour homosexuel, en tant que moyen d'éducation, ne manquait pas de sens. Ce n'était certainement pas une idée exemplaire. Mais lorsque l'esprit conscient naquit pour la première fois sur terre sous son aspect intellectuel, il n'était pas après tout contre nature de sa part d'avoir voulu se préserver par des moyens extrêmes, contre une influence susceptible d'entraver sa croissance (15).

Ne confondons point, de grâce, l'amour grec avec ce que ces lourdauds de Romains en ont fait. Ils l'ont ravalé à un commerce sensuel. Quant aux Hellènes, s'ils étaient indulgents à toutes les fantaisies de la chair, pour eux le parfait amour était d'un autre ordre. Il visait à élever, à ennoblir l'être aimé; il s'associait à l'héroïsme. Platon n'hésitait pas à lui faire place dans sa morale, lui qui nous dit:

L'âme ne peut retourner au séjour dont elle est partie qu'après un exil de dix mille années; car elle ne recouvre pas ses ailes auparavant, à moins qu'elle n'ait cultivé la philosophie avec un cœur sincère ou aimé les jeunes gens d'un amour philosophique.

Mais on se représente mal Cicéron l'incorporant à son *Traité des devoirs*. Il n'y voyait, comme tous les

(15) Comte H. de Keyserling : *Psychanalyse de l'Amérique.*

Romains, qu'un gros jeu sensuel. « Nobis qui, concedentibus philosophis antiquis, adolescentulis delectamur... »

> Nous qui, sous l'œil clément des vieux sages propices,
> Faisons des jouvenceaux nos suprêmes délices.

Mais le malheur, c'est que ce n'était justement pas ainsi que l'entendait Platon.

Il n'est pas jusqu'à cette étrange passion dont tant de grands saints ont fait preuve, pour les plaies les plus abjectes, les maladies les plus répugnantes, dont on ne retrouverait l'équivalent à l'étage inférieur, je veux dire dans le domaine de la vie amoureuse. Que de femmes se sentent attirées par une infirmité, une faiblesse. Je ne sais quel sentiment de tendre maternité reparaît alors dans l'amour et l'avive. (Sans parler de certaines aberrations de l'ordre olfactif, plus communes qu'on ne croit dans l'exercice de la vie sensuelle.) De part et d'autre, mêmes manifestations extérieures, mêmes signes expressifs de la jubilation. « Quand on aime, on ne parle plus, on ne sait que balbutier: *ah!* un ah! d'amour et d'admiration. » Qui se confesse ainsi? Quelque libertin sans doute? Non, mais Bossuet, dans une lettre à une demoiselle de Metz sur l'amour de Dieu. A dire vrai, ce serait l'amour profane qui, au moyen âge, aurait commencé par plagier la mystique. M. Bergson tient beaucoup à le faire constater. Mais cela change-t-il rien à leur parenté foncière?

On admettra peut-être que l'âme, quelque réalité qu'on entende par ce mot, est unie à la chair de la façon la plus étroite. Vinci n'allait-il pas jusqu'à dire que c'est l'âme qui a fait le corps à son image? Cela est si vrai que, selon l'Eglise, notre forme terrestre nous demeurera à jamais, puisque c'est avec un corps glorieux que nous ressusciterons (16). Dès lors, l'attrait d'un beau corps

(16) Sans parler des Egyptiens, on sait que dans la religion hindoue le corps participe à la vie supra-terrestre. Preuve en est le soin que prend le Rig-Veda de le soustraire aux atteintes des oiseaux et des carnassiers, comme aussi de munir le mort de provisions et de vêtements. On adressait aux mânes, entre autres prières, celles de redresser les ossements qui viendraient à occuper une fausse position. Le mort est, dans cette doctrine, une sorte de corps subtil, délivré de ses infirmités et de tout ce qui l'empêcherait de se livrer à une vie de jouissances. Cf. Oldenberg : *La Religion du Veda*.

ne témoigne-t-il pas d'une recherche d'âme? Le libertin qui s'éprend tour à tour des créatures ressemble au saint, qui les aime toutes et les aime mieux. Si nous allons au delà de l'espace et du temps, hasarde le grand astronome anglais sir James Jeans, nous formons peut-être les ingrédients d'un courant continu de vie. Les hommes, confusément, le sentent et y aspirent. Amour charnel, figure de l'amour mystique.

Donnez-moi la beauté intérieure de l'âme, disait Platon, et faites que chez moi, l'extérieur soit en harmonie avec cette beauté spirituelle.

Radieux idéal de la Grèce, le voilà dans sa pureté. Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, faudrait-il donc se l'interdire? Et quand bien même (allons plus loin), la beauté, qui ennoblit tout, serait absente, va-t-on dénier à la pauvre humanité son droit au plaisir? Car enfin, se rend-on bien compte du riche ferment qu'il constitue? La civilisation, les sciences, les arts sortent de lui. A l'origine de tout est l'étincelant désir. Sans lui, rien ne serait de ce qui nous enchante. Les hommes traînent, pour la plupart, une existence si terne, si poussiéreuse! Ne pourront-ils l'ourler d'un brin de fantaisie? Ce serait péché que le prétendre.

Anatole France, par la voix de Virgile, ami des troupeaux (et peut-être un peu trop du berger) nous confesse:

Si j'ai contenu mes désirs, ce fut pour ma satisfaction et par bonne discipline; craindre le plaisir et fuir la volupté m'eût paru le plus abject outrage qu'on pût faire à la nature. On m'assure que, durant leur vie, certains parmi les élus de ton Dieu s'abstenaient de nourriture et fuyaient les femmes par amour de la privation et s'exposaient volontairement à d'inutiles souffrances. Je craindrais de rencontrer ces criminels dont la frénésie me fait horreur.

Les êtres sensuels, enclins à chercher leur joie dans les formes, à boire la vie et l'oubli de la vie sur des lèvres de chair, ont bien des chances d'être les plus humains et les meilleurs: ils sont cléments à autrui pour

avoir su l'être à eux-mêmes. L'immoralisme? Mais pour combattre le fanatisme et l'esprit de secte, on n'a pas trouvé mieux. Sans doute, va-t-on objecter, la nature n'est pas seulement immorale, mais féroce. Aux beaux jours de la Renaissance, on s'en aperçut. Alors, l'homme était vraiment un bel animal déchaîné. Relisez les mémoires de ce mauvais sujet de Benvenuto: quelle insécurité sur les grands chemins! On détroussait les voyageurs, on faisait le contraire aux filles; on se poignardait pour un rien. Voltaire attribuait ces excès à l'athéisme, si commun alors en Italie, tout en ajoutant: « Il n'y a que le fanatisme qui ait produit autant de crimes. » Nous y verrions plutôt la chaleur du sang italien, jointe à l'ivresse désordonnée d'un retour trop brusque à la nature. Au XVIII[e] siècle, le relâchement moral inclinait à la douceur et à l'humanité.

§

A quoi tendent ces développements, un peu surprenants, je le crains, en conclusion d'une étude qu'on voudra bien tenir pour sérieuse? Rien moins qu'à cette vue fort simple, quoique apparemment révolutionnaire, que tout ce qui est sexuel échappe, en droit, à la morale, pour autant qu'on la veuille situer sur son vrai plan, le spirituel. C'est par abus et coup de force que la société s'en mêle et prétend s'immiscer dans ce domaine délicat. D'où l'arbitraire effarant de ses consignes et les contradictions inextricables où elle se débat: l'acte de chair jugé si différemment, suivant qu'il s'accomplit en dehors ou à l'intérieur de l'enceinte sacrée du mariage (que l'abbé Jérôme Coignard appelait le seul méprisable des sept sacrements). — Sorte d'hommage contre nature rendu à la volupté, puisqu'il suppose au plaisir une force de renouvellement qu'il n'a guère. — Indulgence pour la première galanterie; sévérité pour celles qui suivent. Singuliers combats de la morale et de la mode autour de ce crime social, l'adultère, admis par les mœurs et couramment puni de quinze francs d'amende (car il est, comme on sait, des accommodements avec l'enfer). Tolérance officiellement acquise à la prostitution; inepties

de la censure radiophonique et de celle de l'écran; mythe de la pudeur, cette « hypocrisie énorme, mais commune, consistant à ne dire que rarement ce à quoi on pense sans cesse » (17). Variations de cette même pudeur, selon que vous vous trouvez à la ville ou à la plage; liberté acquise aux publications les plus obscènes, pour peu que le tirage en soit limité, mais condamnation de M. Paul Margueritte, pour le punir d'avoir écrit un méchant livre (18). Signalons encore cette élucubration magistrale, vraie merveille d'hypocrisie judiciaire: pour arriver à condamner pénalement certains ébats, consommés à huis clos et relevant, si j'ose dire, du communisme amoureux, on voit la Cour se ranger gravement à la plus extravagante des thèses. Chacun des accusés pouvant se dédoubler, d'une manière fictive, en acteurs et en spectateurs, la moitié d'entre eux sera censée avoir scandalisé l'autre. Tirons l'échelle après cela. Que dire enfin de nos lois, si désuètes, sur l'avortement? N'est-il pas mortifiant de penser que, sur ce chapitre, c'est la Russie des Soviets qui donne l'exemple du libéralisme à l'Occident? En régime hitlérien, il est sévèrement interdit aux femmes d'user de maquillage, voire de fumer en public. D'ici quelques années, on peut présumer que ces interdictions vont prendre forme de tabous et s'intégrer dans la morale germanique. Trouve-t-on cette rigueur plus admissible que la règle de telle île lointaine, qui pousse les jeunes filles du lieu à offrir en innocent hommage leurs charmes aux visiteurs?

Diderot, dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, loue fort pertinemment cet usage. Sa relation, on le sait, porte en sous-titre : *Dialogue entre A. et B. sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certains actes physiques qui n'en comportent pas.* Beau génie bouillonnant, emporté par sa verve, ne s'avise-t-il pas d'approuver l'inceste et d'applaudir aux relations de frère à sœur? Pour lui, l'instinct naturel est dans le cas de tout

(17) Anatole France.

(18) « Des condamnations ont été obtenues contre huit libraires exposant des livres non interdits, « mais dont les titres », énonçait le jugement, « étaient destinés à attirer et à retenir l'attention sur des sujets obscènes. » (*Journal des Débats* du 6 avril 1931.)

absoudre, dès lors qu'il s'agit, au fond, de procréer. Mais pour le coup, n'est-ce pas rester en chemin et manquer de hardiesse? En dehors de toute arrière-pensée reproductrice, le pur plaisir trouve sa justification en lui. On objectera que c'est donner droit de cité à des formes de passion inquiétantes. Sans entrer dans les vues apologétiques de tel romancier calviniste, célèbre par sa défense de l'amour prétendu réformé, il faut avouer que la façon dont on envisage couramment ce problème dénote, pour le moins, un esprit arriéré. Tant d'hommes, et des plus illustres, donnent l'exemple de ces mœurs. Les récentes découvertes de la médecine endocrinienne, le rôle surprenant de ces glandes surrénales, dont certaines lésions ont pour effet de modifier le sexe, forceront peut-être l'élite pensante à réfléchir. Mais voyez un libre esprit comme M. de la Fouchardière, qui si volontiers s'égaye aux dépens du conformisme. S'agit-il du non-conformisme sexuel? Le voilà réticent et timide; sa liberté d'esprit l'abandonne. Voltaire, lui aussi, ne voulait pas croire à la prostitution sacrée qui existait à Babylone et écrivait à propos de l'amour chez les anciens: « Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. » Quant à M. Paul Bourget, c'est aux mœurs décriées du Sodoma qu'il refuse d'ajouter foi (19). Comment les supposer, je vous prie, à un artiste qui peint des Vierges si ravissantes et des anges si touchants? Pour les anges, il y aurait à dire. Mais de la part de M. Bourget, qu'une telle candeur apparaît donc peu vraisemblable! A l'époque où il écrivait son livre, la Renaissance italienne ne lui était pas inconnue. Mais quoi! il faut ménager le monde, prendre garde à n'effaroucher les pudeurs de salon. A ce prix, l'Académie vous ouvre vite ses portes.

Quittons, il en est temps, ces sentiers détournés, pour revenir à la sensualité pure. Les manifestations n'en sont pas à décrire; mais qu'ont-elles à voir, je le demande, avec la vraie moralité? Comme l'a magistralement exposé Schopenhauer, toute la morale réside exclusivement en

(19) Voir *Sensations d'Italie*.

deux vertus: charité et justice. Prendre la femme de son ami, violer un jeune être sans défense, voilà, certes, des actions coupables; mais elles ne le sont qu'en tant qu'elles portent atteinte aux règles morales posées par ces vertus. Par contre, la hantise du péché, l'obsession morbide de la chair ne vont-elles pas aboutir à des résultats regrettables? Voyez M. Mauriac, qui excelle à cultiver cette angoisse, si même il n'y mêle un grain de sadisme. Rien de tel que ses romans bourgeois, peuplés de monstres grimaçants de moralité, pour nous rejeter d'un élan vers le paganisme éternel. N'y aurait-il pas au fond de cette morale comme un secret appétit de masochisme? Quand il ne s'exerce sur soi, on le discerne dans le groupe familial, à la façon dont se comportent les parents avec leurs enfants. A côté de soins touchants, dont la famille française est la première à donner l'exemple, un certain esprit de brimade y sévit. L'enfant veut-il questionner, remuer ou courir, on s'y oppose. Il s'agit moins de le rendre loyal, généreux, compatissant, que de lui défendre certaines attitudes. Trop souvent, la morale des parents se borne à interdire. Et comme tyranniser en vue du bien est une satisfaction fort grande, s'ils n'ont pas d'enfant, ils se rabattront sur leur malheureux chien, qu'ils empêcheront, dans la rue, d'être cynique (20).

Que du point de vue de cette morale inférieure qu'est la morale des sociétés, un minimum de décence conventionnelle soit de mise, on l'admettra. C'est le domaine de l'arbitraire. Un peu de réflexion nous met au-dessus de tout cela. Quant à la morale supérieure, il faut reconnaître qu'elle n'attache qu'une importance minime à ces questions. Ici, la haute pensée mystique viendrait rejoindre la sagesse grecque, qui se montrait peu disposée aux anathèmes. Libérale, clémente, pénétrée de l'idée qu'il y a une hiérarchie des biens, où brillent au rang suprême les hautes vertus, mais accueillante à tous, cette sagesse tenait le plaisir, lui aussi, pour un bien, à la vérité, subalterne. Une bonne hygiène morale apprendra à en

(20) Dans la demeure même, ce serait plus grave encore. On sait que chez les sauvages, quand deux chiens s'accouplent dans la maison, cela porte malheur.

user modérément, à éviter surtout de se laisser par lui dominer et envahir. Je ne sais si M. Bergson est Hellène sur ce point, mais il faut avouer que l' « élan vital » prend parfois des formes si agréables qu'il est difficile de n'y point céder. Au demeurant, rien de plus conforme à l'infinie sagesse. Car enfin, qu'on y songe: par une harmonie qui peut à bon droit sembler providentielle, il n'est pas d'être humain, si disgracié soit-il, qui, en dépit de son âge, ne puisse encore, les circonstances aidant, inspirer le désir. Toujours ici-bas, on finit par trouver partenaire. C'est une grande preuve de l'existence de Dieu.

En définitive, redisons-le, les questions sexuelles sont aussi peu que possible du domaine de la morale. (Tout au plus proposerais-je de les y faire entrer par le biais : Tu honoreras ton prochain, en ne le ravalant point au rang des intouchables.) Souhaitons qu'elle s'en délivre. Ainsi désengainée, elle reprendra sa ligne et brillera d'une flamme plus légère. Par contre, une existence fondée sur la seule crainte du plaisir ne serait rien moins que misérable. Il y a au Louvre un tableau, intitulé *Portraits de famille*, chef-d'œuvre d'art sobre et si français. Examinez ces gens à principes, chez qui l'on sent une âme amère et chagrine. Point de musique en eux. Tendus par l'idée fixe, ils portent le masque durcissant de la vertu. Mais saint François, tout chétif et laid qu'il était, avait la face rayonnante. A côté du flamboyant joyau d'une telle âme, qu'il paraît terne et froid, le faux diamant de la moralité! De tout cœur, associons-nous donc à l'excellent abbé Coignard, quand il adressait au divin créateur du monde cette prière: « Mon Dieu, gardez-moi de la vertu, si elle m'éloigne de la sainteté. »

RAPHAËL COR.

CANDIDE
REÇOIT LE CHEVALIER DE LOWENSKIOLD

—

Comme Pangloss et Martin revenaient d'une promenade sur les rives de la Marmara, ils virent, sur le bord du chemin, un carrosse que des laquais, en injuriant copieusement les quatre chevaux, cherchaient à tirer de l'ornière profonde dans laquelle il s'était embourbé.

— Je ne sais, dit Pangloss, si les chevaux comprennent la langue des hommes, comme on le prétend, mais, s'ils la comprennent, les compliments qu'on leur décerne ne sont point de nature à les encourager.

— Détrompez-vous! dit Martin. Les recrues, les nègres, les osmanlis et les chevaux n'en sont point encore arrivés à ce stade de l'évolution célébrale où le langage de la raison a quelque chance d'être entendu. Il faut, à leur égard, cette violence qui, en inspirant la terreur des coups, est génératrice de respect et d'obéissance. Il en est d'ailleurs de même des religions; sans les tortures infernales, les peines éternelles, les supplices de l'au-delà, les prêtres tiendraient difficilement en main leur troupeau.

— Il me semble pourtant, répondit Pangloss, que si Dieu est tel qu'il doit logiquement être, s'il est, ainsi que les chrétiens l'appellent, « le père », il est indigne et de son intelligence et de sa charité de torturer ses enfants — qui sont en effet des enfants — pour des fautes certes condamnables, mais auxquelles l'amnistie peut aisément s'appliquer. Je n'ai point cessé de m'imaginer que, lorsque mon tour viendra de comparaître devant lui, il me dira, avec un bon sourire: « Ah! te voilà, docteur Pangloss! Ceux qui t'ont décerné ton parchemin n'avaient guère plus de science que toi. Tu as fait bien des bêtises

qui t'ont plus instruit que les livres; mais, tout compte fait, tu as su employer ta vie. Tu peux passer à droite. » Il vous tiendra, mon cher Martin, soyez-en persuadé, un langage analogue.

— Mais qui donc, interrogea Martin, enverra-t-il dans ce couloir de gauche qui mène aux rôtisseries?

— Il n'y enverra personne, mais il ne faut point le dire, pour ne pas décourager les frileux.

Tout en causant, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire, ils étaient arrivés à la métairie.

Ils y trouvèrent, en conversation avec Candide, le propriétaire du carrosse embourbé qui n'était autre que le chevalier de Löwenskiold, ambassadeur de Sa Majesté Adolphe Frédéric, roi de Suède, auprès du Grand Seigneur.

Ce diplomate parcourait la banlieue de Constantinople, en vue d'étoffer un rapport secret destiné au chancelier sur la valeur combative des Turcs et les espoirs que l'on pouvait fonder sur eux pour donner aux Russiens le goût de la Marmara au lieu de celui de la Baltique. Candide, revenant de Constantinople, l'avait recueilli dans sa charrette et lui avait offert l'hospitalité. Cette courtoisie avait mis son Excellence en confiance, et, n'ayant depuis longtemps rencontré, dans le cercle diplomatique de Péra, une personne aussi amie de la conversation, il se plaisait à discuter avec Candide.

— La diplomatie, disait Candide, est un art qui demande autant d'imagination que de réflexion et qu'on ne saurait confier au premier venu, ce dont Votre Excellence est d'ailleurs l'exemple, car arriver à convaincre les Osmanlis qu'ils ont intérêt à se faire battre par les Russiens, pour que la monarchie suédoise voie venir le terme de ses déboires, est un jeu qui vaut, par son adresse, celui des arracheurs de dents et des vendeurs d'orviétan.

— Nous n'aurions point, répondait le chevalier de Löwenskiold, la vanité de supposer un instant que les Osmanlis se battront avec les Russiens, s'ils n'en avaient point l'irrésistible envie, quelles que puissent être nos

forces de séduction; mais la diplomatie consiste, selon certains, à attribuer à l'imagination d'un homme les courants de la destinée. Ceux d'entre nous qui sont censés posséder la notion véritable de l'art de cette carrière s'appliqueraient, dit-on, à formuler le plus grand nombre d'hypothèses, comme l'on prend beaucoup de numéros au jeu de loto. De plus, il n'est point, croyez-le bien, honorable monsieur, de meilleure école de la langue. On y apprend, mieux qu'en Oxford ou en Sorbonne, l'usage du conditionnel, ce mode si commode, le seul qu'un honnête homme puisse employer dans les cas difficiles. Le conditionnel affirme sans affirmer, car il dérobe l'affirmation derrière l'éventail d'une condition. Il n'a ni l'audace ni le ton cassant de l'indicatif, qui dit que telle chose est, alors que nul, sauf Dieu, n'en sait proprement rien. C'est un mode optimiste, qui ne doute point de la bonne volonté des hommes ou de la nature, mais c'est un mode prudent qui tient compte des contretemps, du hasard et des mauvaises intentions de quelques hommes; il ne nie aucune possibilité, ni dans un sens ni dans un autre. Ainsi, dans la dépêche que je prépare à l'adresse de mon chancellier, je dis textuellement ceci:

« J'aurais voulu, depuis quelque temps déjà, faire part à Votre Excellence des dispositions manifestées par la Sublime Porte sur le sujet mentionné dans ma dépêche n° 84, si l'incertitude dans laquelle on se trouve, touchant le degré de faveur dont jouit le reis Effendi auprès de Sa Majesté impériale, ne risquait d'infliger à tout moment un démenti aux prévisions les plus prudemment contrôlées. La tendance à l'intervention serait aisément victorieuse si, au sein même du Divan, l'hésitation, disons même, hardiment, l'opposition de certains éléments, dont l'importance est diversement appréciée dans les cercles de Péra qui touchent de plus près au gouvernement, ne faisait pencher la balance au profit d'une neutralité dont on sait les inconvénients, mais dont on apprécie les immédiats avantages. »

— Je ne vous cite, honorable monsieur, que ce passage, mais qui est essentiel et que je vous prie de bien vouloir

oublier, car il est confidentiel, pour vous montrer à quel point il nous faut mesurer les termes de nos communications. Si l'intervention se produit, le chancelier ne niera pas que je l'avais prévenu de longue date en disant qu'elle serait « aisément victorieuse ». Dans cet adverbe, choisi entre mille, j'exprime toute ma confiance dans l'esprit d'initiative des Osmanlis que j'ai été à même d'observer. Si la neutralité prend le dessus, le chancelier avouera que son ambassadeur avait vu clair en signalant non pas seulement l'hésitation, mais « hardiment » l'opposition qui s'était manifestée et faisait pencher la balance.

— Oui, disait Candide, mais votre chancelier, en recevant votre dépêche, ne sera pas plus avancé qu'avant de la recevoir sur les dispositions des Osmanlis, ce pourquoi il vous a envoyé.

— Notre chancelier, disait le chevalier de Lowenskiold, a été lui-même ambassadeur et connaît les exigences de cette redoutable carrière. Lorsque la plupart des hommes travaillent modestement dans le présent et s'endorment du dernier sommeil avec la satisfaction ou la peine d'avoir réussi ou manqué un ouvrage auquel leur mort met un terme, nous travaillons systématiquement dans l'avenir.

— Vous préparez, interrogeait Candide, le bouleversement des mondes pour les générations futures?

— Que non point! disait le diplomate, en levant les bras au ciel; nous n'avons pas d'aussi noirs desseins. Nous nous efforçons simplement de ne point paraître des imbéciles aux yeux des historiens qui, dans un siècle ou deux, dépouilleront notre correspondance. Ceux-là, honorable monsieur, trouveront, parmi mes dépêches, une lumineuse prévision de la prise de Constantinople par les Russiens, un tableau non moins éclatant de la reconstitution de l'empire hellène de Byzance, des esquisses adroitement faites d'une possible main-mise anglaise sur les Détroits et de l'extension du protectoral français des lieux-saints jusqu'à la Mer Noire. Il n'est point d'hypothèse qu'il faille *a priori* rejeter, car tout est possible. Si je vous disais que j'ai même prévu l'in-

fluence grandissante des Chinois, Japonais et autres bonshommes — que l'on ne voit que sur des porcelaines et des paravents, — dans les affaires de Turquie, vous me traiteriez de dément. Et qui sait pourtant ce qui se passera dans trois siècles. Ce jour-là, on dira: « Un homme l'avait dit: c'était le chevalier de Löwenskiold, ambassadeur de Suède! »

— Mais vous n'en saurez rien, reprenait Candide, car je ne suppose pas que, dans trois siècles, votre âme s'intéressera encore au sort de Constantinople.

— Je ne vois pas si loin, répondait le chevalier de Löwenskiold. Je désire seulement quitter ce monde avec la satisfaction de penser que ma mémoire ne souffrira pas *ad aeternum* de mépris ou même d'indifférence.

— Ce souci, disait Candide, ne me hante pas, car du jour où j'aurai quitté cette terre et ne ferai plus partie d'une société dont le jugement, suivant mon degré de sensibilité, peut influer sur mon existence, ce qu'on pourra bien dire ou ne pas dire de moi me sera profondément indifférent. Promu à la dignité d'âme, ou bien je prendrai part aux joies célestes, si les peines infernales me sont épargnées, et j'oublierai entièrement cette planète, — ou bien, en survolant les vivants et me distrayant de leurs efforts si semblables aux miens, du temps que je vivais comme eux, je n'attacherai plus à ma personnalité d'antan qu'une bien souriante inimportance.

— Vous n'avez point, sans doute, répliquait le chevalier de Löwenskiold, d'enfants dont les enfants et petits-enfants puissent s'enorgueillir de leur grand-père ou arrière-grand-père, suivant le temps que mettra votre mérite à être reconnu?

— J'avoue, disait Candide, que je ne laisse point, du moins à ma connaissance, de postérité, mais je doute que les hommes aient en général un aussi louable souci. Je ne les en blâme pas, car l'expérience a démontré qu'il n'est point de génie posthume et que les exhumations de méconnus précèdent de peu leur réenfouissement. Si quelque historien découvre, dans trois siècles, que vous aviez imaginé aujourd'hui des Chinois installant un

bouddha au milieu de Sainte-Sophie, cette trouvaille fera l'objet d'un écho de gazette et rien de plus. Les hommes vivent dans le présent et doivent en tirer leurs substantielles satisfactions.

— Je ne vous cacherai pas, disait le chevalier de Löwenskiold, que cette préoccupation est aussi vive en mon esprit que les assurances que je m'efforce de contracter pour l'avenir. L'état de diplomate m'avait, dès mon jeune âge, séduit tant par l'attrait des voyages qu'il comporte que par cet apparat dont il est entouré. Le plastron brodé d'or, les croix d'émail et de brillants qu'il ne faut point gagner à la pointe de l'épée, les bals à la cour, les aventures galantes avec des princesses, les meilleures places au spectacle, les carrosses de cérémonie, tout me paraissait convenir admirablement à la destinée bien comprise d'un gentilhomme. Je n'avais point prévu qu'il me faudrait aussi rédiger des dépêches, et, tout en me souciant de mériter l'estime de mes arrière petits-neveux — car je suis célibataire, — il m'importe surtout de ne point tomber actuellement en disgrâce par quelque bévue d'une taille exagérée. Ma prudence, tout bien considéré, est plus d'aujourd'hui que d'après-demain.

— Pourquoi, disait Candide, au lieu de dépêches, ne rédigeriez-vous pas des acrostiches? Il n'est point de forme expressive qui convienne mieux aux confidences de la diplomatie, puisque la sibylle ne donnait pas autrement ses avis. Les archives des chancelleries deviendraient une manière de bibliothèque de jeux floraux. Les courriers portant ces messages se sentiraient pousser les ailes de Pégase et les volumes de vos doctes correspondances seraient des mines pour les anthologies. Je me suis laissé dire que ces personnages de paravent qui doivent ou peuvent consacrer un jour à Confucius l'ancienne métropole de Constantin, suivant vos hypothèses les plus ingénieuses, enveloppent des plus gracieuses formules, du pur domaine de la poésie, le moindre mot qu'ils écrivent. Que n'en faites-vous autant? Ecrivez des vers, Excellence, écrivez des vers. Le chancelier ne pourra pas y demeurer insensible. La première des diplomaties n'est-

elle point celle que nous devons déployer auprès des femmes? C'est la décisive école. Mon vieux maître Pangloss, que j'aurai l'honneur de vous présenter, tenait registre de poulets trouvés dans le chiffonnier d'une fille de théâtre jouissant de quelque crédit auprès d'un secrétaire d'Etat.

« L'un disait, je m'en souviens:

Comme une jeune parque à l'aurore du monde
Lissant d'un doigt distrait l'immobile écheveau
Avant que d'en couper les fils qui se confondent,
Une femme, et c'est vous, de mon amour nouveau
Décidant le bonheur, la mort ou le délire
Etire, en se jouant, sur l'arc de mon cerveau
L'archal que peut briser l'ironique sourire.

« Et en voici un autre:

Daignez, princesse parfumée
Et de tendresse renommée
Briser le cachet de ce pli
Idolâtre et de vous empli.
La nuit s'annonce longue et chaude
Le petit Dieu qui baguenaude
Y veut son désir accompli.

« Et ces déclarations d'amour ne visaient qu'à donner de l'avancement à certains de vos collègues. La vie d'un ambassadeur gagne, à ce divertissement, un attrait de plus.

— Je ne suis pas, disait le chevalier de Löwenskiold, doué pour les bouts rimés et l'on ne m'a enseigné que l'usage des synonymes qui permettent de se répéter sans se compromettre et d'ôter à une idée ses arêtes trop vives, car il n'est point de synonyme qui soit réellement synonyme.

— Je n'ai point, reprenait Candide, une facilité plus grande que la vôtre pour le jeu des rimes préparées, mais je crois qu'il n'est point de plus profitable école pour les poètes. L'acrostiche et les bouts rimés offrent cet inestimable avantage de forcer la naissance des idées. Ils sont les fers du cerveau. Certains poètes, amis des Muses, savent peut-être, en commençant d'écrire, exac-

tement ce qu'ils veulent dire, et encore n'en suis-je pas bien sûr. Les autres se laissent guider par le hasard de la rime.

« Commencez une strophe par:

> Je veux en ce soir bleu de printemps *embaumé*,

vous devez fatalement vouloir être *aimé*.

« Imaginez, au contraire:

> Je veux en ce soir bleu de printemps *adouci*,

et vous conterez votre *souci*.

— Mais, faisait le chevalier de Löwenskiold, bien que je ne connaisse pas ce métier, si votre poète entend *a priori* narrer son souci, il le peut. Il n'a qu'à déterminer sa seconde rime avant la première et son poème gardera cette ligne de mélancolie qu'il avait à l'avance tracée.

— Certes, disait Candide, et mon exemple était peut-être fort mal choisi, mais l'instant vient fatalement où la rime est victorieuse de la pensée et lui imprime un cours inattendu. C'est même ce qui fait le charme de la poésie et l'apparente originalité des poètes. Tel qui ne se soupçonnait pas philosophe en prend figure, parce qu'il lui fallait jouer sur un certain clavier de mots, répondant à des sonorités voulues. Les mots, ainsi musicalement assemblés, ont par hasard pris un sens profond.

— Nous n'avons pas, en Scandinavie, dit le chevalier de Löwenskiold, d'aussi curieuses aventures. Je ne le déplore pas autrement, car les énigmes ne m'attirent pas et j'aime aisément comprendre ce que je lis, quand j'en ai le loisir.

Pangloss et Martin qui, à la vue de l'ambassadeur, avaient été revêtir leur meilleur habit, entrèrent à ce moment dans la salle où Candide conversait avec son hôte. Grande fut la surprise de Martin de reconnaître, en la personne du chevalier de Löwenskiold, un des clients les plus assidus des libraires d'Amsterdam pour lesquels il avait travaillé. Il était alors connu comme un amateur passionné de petits ouvrages licencieux, agrémentés de figures libres. Martin s'enquit auprès de lui des progrès réalisés dans cette collection galante.

— Je l'ai, répondit le chevalier, vendue il y a quelques années avec le reste de ma bibliothèque. Je dois dire que je n'ai retrouvé mon argent et même réalisé quelques bénéfices qu'en me séparant de mon cabinet secret. Tous les autres ouvrages, de science, de théologie, d'histoire, de géographie et même de belles lettres n'ont trouvé preneur qu'à des prix dérisoires. Les amateurs, comme les libraires, me déclaraient que, sur mes atlas, ne figuraient pas les terres nouvellement découvertes ou que les frontières des Etats n'étaient plus les mêmes, que la médecine avait fait de tels progrès que nul ne se risquerait plus à chercher un diagnostic ou un remède dans mes volumes, que les historiens avaient revisé le pourquoi des événements et que les auteurs favoris de ma jeunesse avaient totalement passé de mode et ne trouvaient plus d'acquéreurs...

— Mais, interrompit Candide, les ouvrages polissons en trouvaient toujours!

— Sans doute, répondit le chevalier de Löwenskiold, parce que c'est la seule science qui n'ait point fait de progrès, qui soit à l'abri des découvertes et dont la mode ne soit pas près de changer.

— Le morveux de Cythère, dit Pangloss, est un gamin qui apprend assez vite, et surtout en suivant l'école buissonnière, le peu qu'il lui importe de connaître.

— Je croyais, remarqua Martin, d'après ce que vous en disiez hier soir...

— Nous ne savons, reprirent en chœur Candide et Pangloss, ce que nous disions hier.

— Je suis comme vous, honorables messieurs, dit le chevalier de Löwenskiold, je n'ai d'ailleurs le droit de me souvenir que de ce que j'ai écrit, et encore faut-il que j'en garde copie.

On vint, sur ces entrefaites, annoncer que le carrosse désembourbé de Son Excellence, l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté Adolphe-Frédéric auprès du Grand Seigneur, attendait devant la porte.

Le chevalier prit congé en se confondant en excuses pour le trouble qu'il avait mis dans l'existence du sei-

gneur Candide et de ses amis et en les conviant, si jamais le hasard les conduisait vers le Nord, à lui rendre visite en son château de Dalécarlie.

Candide, Pangloss et Martin manifestèrent leur vive gratitude pour cette si cordiale invitation, dont ils devinaient qu'ils ne profiteraient jamais.

RENÉ PUAUX.

TRIPTYQUE

—

Pourquoi ne suis-je si lucide
Que pour être plus anxieux?

Pourquoi mon cœur bat-il à vide?

Pourquoi ce reflet dans mes yeux
D'un paysage que j'ignore?
Pourquoi cette soif d'être ailleurs,
Ce désir de partir encore?

Pourquoi ces subites frayeurs
Devant les hommes et les livres?

Qu'y a-t-il d'incomplet en moi,
D'inassouvi, de toujours ivre?
Quel est cet éternel émoi
Dont rien d'humain ne me délivre?

D'où vient que je suis gai, puis triste ;
Enthousiaste, puis blessé?
Pourquoi suivre un chemin tracé
Dont on ne peut quitter la piste?
Et vivre? Et souffrir? Et penser?

Je ne sais pas.
— Pourtant, j'existe!



Qu'as-tu donc, dans ton clair visage
Ensoleillé, dans ton regard
Mobile comme un paysage
Et frémissant comme un départ?

Qu'as-tu dans tes gestes frivoles,
Dans tes silences, tes accents,
Qui suspend soudain mes paroles
Et qui précipite mon sang?

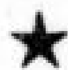
Qu'y a-t-il en toi de si vaste
Et de si précis à la fois
Que ta seule image dévaste
Ce cœur qui vibrait autrefois?

Quelle force te transfigure?

Je croyais être désormais
A l'abri de toute aventure.
Ne connaîtrai-je donc jamais
Ce calme où l'âme se rassure?

Qu'y a-t-il en toi? Qu'y a-t-il
D'inévitable ou de suprême?
Quel poison pervers ou subtil
M'enchaîne à toi malgré moi-même?
Rien ne résoudra ce problème.
Qu'y a-t-il en toi? Qu'y a-t-il?

Je ne sais pas.
— Pourtant, je t'aime!



Et demain? Que sera demain,
A l'heure unique, à l'heure grave
Où je quitterai le chemin?
Où mes amis, joignant leurs mains
Dans le pauvre geste qu'ils savent
Pleureront? Que sera demain
Lorsque, libre de toute entrave,
L'esprit désertera mon corps?

Qu'y aura-t-il après ma mort?
Quel lieu d'exil ou d'abordage
Retiendra mon âme sans chair?
Veillerai-je, en quelque rivage,
Sur tous ceux qui me furent chers?

M'expliquerai-je le Mystère
Qu'ici seulement on pressent?
L'esprit est-il moins solitaire,
Délivré des rythmes du sang?

Dieu que j'implore et que je nomme,
Peut-on prévoir quand vous viendrez
Rompre les chaînes où nous sommes?
Au seuil du grand parvis sacré,
Quelle éternité guette l'homme?

Je ne sais.
— Pourtant, je mourrai!

PIERRE LAGARDE.

HÆNDEL, BACH
ET LEURS ŒUVRES EN FRANCE

—

L'influence germanique en musique, malgré le séjour de quelques artistes allemands à Paris, au temps de Louis XIV (l'organiste Froberger, en 1652, ou le violoniste Westhoff, qui parut à la cour trente ans plus tard) ne se fit pas sentir en France au cours du XVIIe siècle; aussi, dans sa *Comparaison de la musique italienne et de la musique françoise* (1704), Lecerf de la Viéville, sieur de Freneuse, pouvait-il écrire que le « mérite des Allemands n'est pas grand en musique », sans crainte d'être démenti. Tel était aussi l'avis de l'abbé de Châteauneuf, qui, dans son *Dialogue sur la musique des anciens* (1725), rappelant le passage à la cour et à la ville du nommé Pantaléon Habenstreit, disait qu'il venait « d'un pays peu sujet à produire des hommes de feu et de génie », et cela, quarante ans après la naissance de Bach et de Hændel!

Lorsque, sous Louis XV, fut créé le Concert spirituel des Tuileries, les Allemands, plus instrumentistes que chanteurs, y trouvèrent bientôt un centre d'attraction qui manquait encore à la ville, pour les musiciens étrangers. Paris devint alors (comme Vienne à l'Est, inféodée d'ailleurs à l'italianisme), la ville la plus musicale de l'Europe occidentale. On y accourait de Mannheim, de Dresde, de Prague, de Munich, de Vienne même, de Varsovie, s'y faire non seulement entendre, mais éditer. Quantz, le célèbre maître de flûte de Frédéric II, qui vécut à Paris en 1726-1727, constate cependant, dans son *Autobiographie,* qu'à cette époque « la nation française

souffre beaucoup d'un préjugé contre les musiciens étrangers: et ce préjugé, tant qu'il subsistera, empêchera son goût en musique de s'améliorer. » (1).

Trente ans après, le plus complet éclectisme régnait à Paris, et, la même année 1764, on y éditait l'*Orfeo* italien de Gluck, une des premières symphonies de Haydn et les premières œuvres gravées du petit Mozart.

Dans l'intervalle, de nombreux musiciens austro-allemands y avaient fait entendre et publier leurs œuvres, comme Telemann qui, après sept mois passés à Paris, en 1736-1737, s'en allait « pleinement satisfait, avec l'espoir d'y revenir », emportant un bon souvenir de la musique française, « subtile imitatrice de la nature ».

§

Dès 1716, à l'époque où Hændel était déjà installé en Angleterre, on trouve dans un *Recueil d'Airs sérieux et à boire*, de Ballard, un *Air del Signor Inden,* ajouté à l'acte du Bal de *l'Europe galante* (le célèbre ballet de Campra avait été repris le 10 août 1715). Telle est la première mention, défigurée comme il lui arrivera souvent, de son nom. En 1728, dans un volume de *Meslanges latins, françois et italiens* publié par le même éditeur, sont insérés (p. 61) deux *Arie del Signor Endel.*

En 1726, à l'époque du séjour de Quantz à Paris, le Concert spirituel inscrit pour la première fois un *Concerto grosso* du maître italo-anglo-allemand; il fera de même en 1743.

Entre ces deux dates, Séré de Rieux, dans son épître en vers sur *la Musique,* publiée en 1734, célébrait l'Angleterre qui, « empruntant l'Italique idiome » a fait retentir les airs

Du dramatique éclat de ses doctes Concerts.
D'un génie étranger la source inépuisable
Enfante chaque année un œuvre mémorable,
Qui d'une nation où fleurissent les Arts,
Charme, étonne et ravit l'oreille et les regards.
Dans l'Harmonique fond d'une Orgue foudroyante,

(1) Voir notre recueil *Ecrits de Musiciens* (Paris, *Mercure de France,* 1912, p. 360.)

HANDEL puisa les traits d'une grâce sçavante:
FLAVIUS, TAMERLAN, OTHON, RENAUD, CÆSAR,
ADMETE, SIROE, RODELINDE et RICHARD,
Eternels monuments dressés à sa mémoire,
Des OPERAS Romains surpassèrent la gloire.
Venise lui peut-elle opposer un rival?

Et dans sa *Nouvelle Chasse du Cerf*, le même poète didactique, pour en composer la musique, empruntait neuf airs sur onze aux œuvres de Hændel (1 *bis*).

Cette même année, un obscur violoniste, Antoine de Brotonne, s'assurait un privilège pour publier un « recueil de Menuets del Signor Handel et autres maîtres italiens ». Le regretté Georges Cucuel, qui a signalé le fait, souligne cette date importante et note que l'obtention de ce privilège fut suivie de l'audition de pièces du maître « italien » au Concert spirituel (8 décembre 1735). Fut-elle suivie réellement d'une publication, c'est ce qu'on ne peut affirmer. Pourtant, quelques années plus tard, on gravait déjà des menuets de Händel en vaudevilles avec des paroles de circonstance. Un joueur de flûte allemande en faisait entendre dans les salons en 1739:

Après quelques grimaces modestes de sa part, il nous apprend que c'étoit une parodie sur un menuet italien d'Endel extrêmement travaillé. (*Lettres de Thérèse ou Mémoires d'une jeune demoiselle de province pendant son séjour à Paris*, La Haye, 1739, p. 13 (2).

L'année même où paraît ce roman, Michel Corrette publie trois œuvres du maître. En juin, le *Mercure* (p. 1384) annonce que Mme Boivin, marchande de musique, vend « un nouveau livre de pièces de clavecin de la composition de M. Handel. V. Ouvrage, dont le Prix est de 7 liv. »

Elle vend aussi le Portrait de M. *Handel*, gravé par *Schmidt*. Prix 1 liv. 4 sols.

(1 *bis*) Séré de Rieux : *Les dons des Enfants de Latone*, pp. 102-103 et 315. On appelait ce recueil « le *Landel Français* », dans l'*Encyclopédie littéraire*, de C** (Paris, 1772, t. II, p. 363).

(2) G. Cucuel : *Sammelbände der Internat. Musikgesellschaft*, janv. 1912, p. 387. Cf. M. Brenet : *La Librairie musicale en France* (*Ibid.*, avril 1906.

On lit ces vers en bas du Portrait :

Ici, grâce aux doctes veilles
D'un Artiste laborieux,
Celui qui fait partout le charme des oreilles
Fait aussi le plaisir des yeux.

Puis, c'était le grand flûtiste Blavet qui, entre 1740 et 1750, arrangeait des airs de Hændel pour les flûtes traversières, violons, etc., dans trois *Recueils de pièces, petits airs, brunettes, menuets,* etc. En février 1742, le *Mercure* annonçait encore, chez Huë, la publication de « douze Sonates à Violon seul et la Basse continue, *Opera prima,* par M. Handel » ; et, en janvier 1744, un premier livre de dix sonates. Un peu auparavant, il rapporte que, le 9 décembre, on avait exécuté au Concert spirituel un Concerto. Le 22 mars 1749, Jean Vincent prenait pour douze ans un privilège (enregistré le 5 mai) pour « des pièces de musique de sa composition, des concertos, ouvertures, et autres œuvres de musique aussy instrumentale, du S[r] Handel, de Burges, de Hasse et autres auteurs anglois (*sic*) ». L'éditeur Le Clerc, de même, en 1751 et 1765, obtenait des privilèges de douze ans pour quantité d'œuvres étrangères, et notamment de Hændel, dont il publia plusieurs Suites.

Telles sont les premières apparitions en France du nom du compositeur de tant d'opéras italiens et de grands oratorios, également ignorés en notre pays, qui fondaient sa solide réputation au delà de la Manche. Il n'était et ne pouvait être considéré, chez nous, qu'en tant qu'auteur de musique instrumentale, de musique de chambre. Cependant, son génial compatriote Jean-Sébastien Bach restait, et pour longtemps encore, complètement inconnu des musiciens et des amateurs.

§

Franchissons quelques années. Lorsque Framery, Momigny, Ginguené et leurs collaborateurs publièrent (en 1794 et 1818) la partie *Musique* de l'*Encyclopédie méthodique,* à l'article *Allemagne,* Suard citait Matheson, Kulman, Handel, Bach et « quelques autres encore, célèbres

parmi les organistes. » Partisan résolu des compositeurs de ce pays, il ajoutait, non sans grandiloquence, mais avec peu de précision :

Est-ce à un Français qu'il convient de parler avec mépris d'un pays qui a produit les Handel, les Graun, les Bach, les Wagenseil, les Haydn, et tant d'autres compositeurs et de virtuoses vivants qui sont applaudis et recherchés de toute l'Europe?

Et dans la seconde partie du même ouvrage, vingt-cinq ans plus tard, Momigny, à l'article *Oratoire,* citait « ceux de Handel et de Haydn comme des chefs-d'œuvre d'un mérite éternel. Le *Messie* du premier et *la Création* du second sont ceux qui se distinguent le plus parmi les ouvrages de ce genre sortis de leur plume savante ». Mais, si l'on connaissait *la Création* depuis le 24 décembre 1800, les amateurs ne devaient entendre *le Messie* que vers la fin de la Restauration (3).

En effet, lorsque, sous Louis XVIII, Choron eut créé son Institution de musique religieuse, cet ancien polytechnicien de 1785, pédagogue érudit, et qui avait été directeur de l'Opéra en 1816-1817, attira les amateurs rue de Vaugirard à ses exercices d'élèves, et l'on y entendit pour la première fois de grandes œuvres chorales de Hændel et d'autres grands maîtres d'Allemagne et d'Italie. A son premier exercice, le 22 janvier 1827, il donna la première partie du *Messie* traduit en latin par Perne et Adrien, dans la version musicale retouchée par Mozart.

Quoique dépouillé de son orchestre et accompagné seulement par le piano et des basses, dit Fétis, ce bel ouvrage a produit sur l'auditoire l'effet le plus vif. Il y a quelque chose de si grand, de si supérieur dans cette œuvre immor-

(3) Dans les premières années du XIXe siècle, on entendit, le 23 floréal an XII, aux exercices d'élèves du Conservatoire, un chœur de Hændel, et le 27 mai 1807, un *Cantabile* chanté par Mlle de Galaup. Et c'est tout jusqu'en 1846...

Vers le même temps, la *Correspondance des amateurs musiciens,* du citoyen Cocatrix, publiait des *Anecdotes sur Handel* (18 pluv. an XII, 8 févr. 1804). Les 15 et 29 nivôse an XIII (pp. 657 et 39), il citait sans commentaires les fugues de Bach et de Hændel.

telle, qu'on est subjugué, entraîné même par ces fugues, objet ordinaire d'effroi pour les amateurs médiocres (4).

Un an plus tard (24 janvier 1828), eut lieu une seconde audition où chantaient en solistes le ténor Wartel, Devilliers, de la Gatine et Mlles Kreubé et Tardieu, élèves de l'école. A l'exercice du 27 décembre précédent, Choron faisait entendre *Il Convito d'Alessandro* (*la Fête d'Alexandre*), « cantate de Dryden, traduction italienne de M. Passaglia », avec les mêmes interprètes et MM. Olive et Dutheil.

Ce magnifique ouvrage, dit encore Fétis, a été entendu et exécuté du commencement à la fin dans un religieux silence, et universellement applaudi par tout ce que l'art offre de plus distingué, soit en professeurs, soit en amateurs. Les suffrages ont été unanimes et énergiques tout à la fois. Qui pénétrera les secrets d'une si vaste composition?... Quoique Hændel écrive, c'est toujours le géant de la musique, c'est toujours Homère (4).

L'école de Choron avait encore à son répertoire *Judas Macchabée,* toujours avec texte latin, par M. Bertin, le Psaume 100 (*Jauchze dem Herrn*) et le madrigal à deux voix *Che vai pensando* (5). Elle reprenait, à son exercice du 17 décembre 1829, des morceaux choisis du *Messie,* dont Fétis louait l'exécution des chœurs, qui « ne laisse rien à désirer », reprochant seulement que l'on donnât « en général aux mouvements vifs trop de célérité », comparativement aux exécutions anglaises (6).

(4) *Revue musicale,* févr. 1827, p. 92; déc., p. 522. Cf., en janv. 1828 (p. 537), dans un article sur *Don Juan* à l'Odéon, une allusion à l'« enthousiasme qu'excitent aux séances de M. Choron les admirables compositions de Hændel ».

Castil-Blaze (Chronique musicale du *Journal des Débats,* 1er juin 1827), rendant compte des concerts spirituels, louait, lui aussi, l'« étonnante précision de l'exécution du *Messie* », et conseillait à l'Opéra, comme « un objet précieux de curiosité », d'inscrire aux programmes de ses concerts un beau chœur de Hændel. Il remarquait à la 7e séance, qui venait d'avoir lieu, le duo madrigalesque *Che vai pensando,* « très bien dit par M. de la Gatine et Mlle Amélie Tardieu », qui se fit applaudir également dans les adieux de la fille de Jephté, chantés en anglais. Après une Messe de Hummel, « l'*Alleluia* de Hændel a réveillé les auditeurs, et leur a donné gaîment leur congé jusqu'au prochain rendez-vous, que M. Choron a fixé au 22 novembre, jour cher aux musiciens, puisque c'est la fête de leur patronne ».

(5) *Revue musicale,* janv. 1829, pp. 548-541.

(6) *Id.,* 17 avril 1829, p. 335.

Ce fut ensuite *Sansone,* traduit en italien sur le texte de Milton, exécuté au sixième exercice de 1829-1830 (25 février), avec le ténor Jansen, Toussaint, Mlles Sacré, Bairès, Elysa Massy, Fessy et Novello, et repris au concert extraordinaire du 21 novembre, « au profit des blessés, veuves et orphelins belges ».

L'oratorio de Samson présente de grandes difficultés d'exécution, écrivait Fétis, après la première; elles n'ont pas toutes été également surmontées par les jeunes élèves de l'institution (7).

Choron en faisait paraître une édition, ainsi que de l'*Athalia,* qui devait être exécutée au cours de l'année 1831 (8). Mais les jours de l'institution de la rue de Vaugirard étaient comptés, et, par suite des réductions budgétaires imposées par le nouveau régime, elle fut obligée de disparaître. Choron lui survécut trois ans, étant mort à Paris le 29 juin 1834.

§

Si, aux environs de 1830, Hændel n'est plus un inconnu pour les Français, grâce surtout aux auditions et aux éditions de Choron, il n'en est pas de même pour Sébastien Bach. Jusqu'au début du XIXe siècle, on peut dire qu'il fut tout à fait ignoré, sauf de quelques musiciens. Lorsque l'on découvre la mention d'un Bach, il s'agit toujours de l'un de ses fils, soit Jean-Chrétien, soit Charles-Philippe-Emmanuel. Jean-Chrétien (ou Bach de Londres) semble être venu à Paris dès 1763; on lit en effet qu'il prit, le 28 juillet, un privilège de dix ans pour un recueil de pièces instrumentales de sa composition. En août 1778, il se retrouvait à Paris, et s'y rencontrait avec Mozart; il y revenait un an plus tard faire jouer, en décembre, son *Amadis de Gaule,* qui n'eut que sept représentations à l'Opéra. On trouve dès lors, chez les éditeurs

(7) *Id.*, 20 févr. 1830, p. 87; 13 nov., p. 31. Voir encore, dans la même revue, les articles de Fétis, « sur une collection précieuse de manuscrits originaux de Hændel à Londres » (juillet et sept. 1829). L'oratorio de *Samson* fut chanté encore, en avril 1840, chez la princesse Belgiojoso; Liszt accompagnait au piano.

(8) *Id.*, 22 janv. 1831, p. 335.

parisiens Le Duc, Imbault, Sieber, Huberty, des recueils de symphonies, sonates, pièces de clavecin, concertos, etc., de même que de son frère surnommé Bach « de Berlin » (9).

Mais ni les maîtres de chapelle, ni les organistes, ni les clavecinistes ne jouent encore d'œuvres sacrées ou profanes de Jean-Sébastien. Suard, à l'article *Allemagne* de l'*Encyclopédie méthodique,* le qualifie simplement de « célèbre organiste » et rapporte d'ailleurs un mot amusant de lui: « Vous croyez, disait-il à un François, que le roi [Frédéric II] aime la musique; non, il n'aime que la flûte; et encore, si vous croyez qu'il aime la flûte, vous vous trompez, il n'aime que sa flûte. » Il est regrettable que Suard ne nous apprenne pas le nom de ce Français, un musicien peut-être, à qui fut faite cette confidence. On sait que le vieux *Cantor* était très au courant de la musique étrangère de son temps, italienne ou française, et qu'il recommandait notamment les œuvres de Couperin le Grand, dont il devait posséder des copies. On connaît aussi l'aventure de l'organiste français Marchand qui, vers 1716-1717, voyageant en Allemagne, évita par la fuite un « match » qu'on avait projeté entre les deux célèbres organistes (10). On a même affirmé qu'il avait été en correspondance avec Couperin. Mais nos organistes et clavecinistes ne lui rendaient pas la pareille, et son nom n'était qu'un nom, même pour les écrivains musicaux. Aussi bien, l'immense majorité de ses œuvres n'était pas publiée, même en Allemagne.

Ce n'est qu'au début du XIXe siècle, après les publications de Nægeli à Zurich; après celle, à Paris même, de *l'Art de la Fugue* par Pleyel (en 1801), qu'il commença à entrer dans le domaine public. En 1804 et 1805, la *Correspondance des Amateurs* du citoyen Cocatrix an-

(9) A l'époque où on allait représenter l'*Amadis* de Jean-Chrétien, « les lullistes et les ramistes, grands faiseurs de pointes, ont décidé qu'il nous fallait un *pont* à l'Opéra, qu'on n'y passerait pas le *bac...* », rapporte Grimm (*Correspondance littéraire,* 18 nov. 1778, édit. Tourneux, XII, pp. 350-351).

(10) Voir dans A. Pirro, *Bach* (Paris, Alcan, 1906, pp. 30-32), le récit de cet épisode de la vie de Marchand, d'après la *Notice nécrologique* sur Bach par Forkel.

nonce des *Motets à 8 parties,* en vente chez Imbault, *30 Variations* (les Variations Goldberg) chez Navoigille (Nadermann), ainsi qu'une « 5e Suite des œuvres de cet auteur ». Le nom de Bach, avec celui de Hændel, se lit encore dans une annonce de l'*Ecole d'orgue, dédiée à l'Impératrice Joséphine,* par Martini, qui déclare que leurs fugues « sont d'excellents modèles ».

Grâce au *Clavecin bien tempéré,* publié à Leipzig, à Offenbach, à Paris même (Janet et Cotelle en donnèrent une édition, en 1822, sous le titre: *48 préludes et fugues*), Bach devint un objet d'étude, un « classique », au même titre qu'un Clementi ou un Czerny.

Quoique rempli d'incorrections et de bizarreries, dit Fétis, cet ouvrage n'en est pas moins une des plus étonnantes productions musicales du dix-huitième siècle. Les préludes sont tous excellents; quant aux fugues, malgré les défauts qui viennent d'être signalés, on y trouve une abondance d'idées peu communes, des modulations inattendues et d'un grand effet... Cet ouvrage a été longtemps le seul de Bach qui fût généralement connu en France (11).

Rares étaient encore, vers le milieu du siècle, les organistes qui, à l'exemple de Boëly, organiste de Saint-Germain-l'Auxerrois (mort en 1858), connussent son œuvre. Ce fut le Belge Lemmens (1823-1881), élève de Hesse à Breslau, qui, étant venu donner quelques récitals sur le nouvel orgue de Saint-Vincent de Paul, en 1852, émerveilla son auditoire et trouva en quelques « jeunes » comme son élève Clément Loret et Saint-Saëns, l'un et l'autre futurs professeurs à l'Ecole Niedermeyer — fondée à l'imitation de celle de Choron, — les pionniers d'une renaissance classique. Mais, nous dit Saint-Saëns lui-même, « les gens qui « faisaient semblant de comprendre » les *Fugues* de Sébastien Bach étaient des poseurs ».

Il y a quarante ans, dit-il encore dans un article sur Gounod, un petit noyau d'amateurs adorait dans l'ombre Haydn,

(11) Fétis, *Biographie universelle des musiciens,* 2e édit., t. I, p. 197.

Mozart et Beethoven, avec quelques échappées sur Bach et Hændel (12).

Les grandes œuvres chorales, comme les *Passions* et la *Messe* en *si mineur,* étaient toujours inconnues ou négligées. Au Conservatoire, lorsque César Franck, en 1872, succéda à François Benoist (qui avait tenu la classe d'orgue pendant 53 ans), il fit étudier, le premier, à ses élèves les œuvres de Bach, tandis que ses collègues organistes se contentaient de briller dans la *Toccata* en *fa* ou la *Fugue* en *sol mineur.* Mais, pour ressusciter avec quelque vraisemblance approximative l'œuvre du *Cantor* de Leipzig, il aurait fallu des instruments analogues à ceux du XVIII[e] siècle, et cette condition ne fut guère remplie avant l'époque contemporaine (13).

Si ces chefs-d'œuvre avec lesquels il n'est peut-être rien de comparable, écrivait F. Génin en 1844, étaient anéantis demain, quel concert de plaintes, quels gémissements, quels cris de désespoir! Ils existent, ils sont là, et l'on se garde bien d'y toucher et de les mettre en lumière! L'indifférence a été portée si loin, que ni *la Passion,* ni la *Messe* en *si mineur* n'ont jamais été gravées en France [ni aucune autre œuvre de Bach, que je sache, ajoute Génin en note]. Le public amateur sent vaguement qu'il a existé un Jean-Sébastien Bach qui est, dit-on, un homme prodigieux, le plus grand génie musical de l'univers, mais nul ne désire vérifier au juste ce qui en est, et s'il mérite sa renommée. La plupart des musiciens de profession partagent cette ignorance et cette insouciance; s'il y en a une demi-douzaine plus éclairés, ils ne se mettent pas en peine d'en instruire les autres (14).

La *Revue musicale* avait pourtant, dès le mois de septembre 1829 (tome VI, p. 162-164), reproduit tout au long

(12) C. Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs* (Paris, 1900), pp. 171, 39-40. Le premier article qui parut sur Bach, à la *Revue des Deux Mondes, Jean Sébastien l'organiste,* de Blaze de Bury, est du 15 septembre 1836.

(13) Norbert Dufourcq : l'*Œuvre d'orgue de Bach* (*Revue musicale,* déc. 1932, pp. 366 et suiv.) « Encore méconnue au milieu du XIX[e] siècle, découverte à la fin du siècle dernier, l'œuvre d'orgue de Bach est aujourd'hui parfaitement connue et comprise de quelques organistes français. » (*Ibid.,* p. 375.)

(14) *Revue indépendante,* de Pierre Leroux, 1844, p. 225 (art. sur *Hændel*).

une annonce de Schlesinger pour l'édition de *la Passion selon saint Matthieu,* récemment révélée à Leipzig par Mendelssohn, en constatant toutefois « le peu de succès populaire » des trois exécutions qui en avaient été faites, suivies bientôt de deux autres à Berlin, par les soins de Zelter.

La Société des Concerts du Conservatoire ne s'en soucia pas. Alors qu'elle avait inscrit à ses programmes, dès sa seconde année (29 mars 1829), l'*Alleluia* du *Messie,* suivi de quelques autres fragments du même oratorio, de *Judas Macchabée,* de *La Fête d'Alexandre* et de quelques airs d'oratorios ou d'opéras, qui apparaissent pendant le premier quart de siècle de son existence, elle n'imprima pour la première fois le nom de Bach que le 12 janvier 1840, avec un air de *La Passion,* chanté par Dupond, accompagné par le célèbre hautboïste Vogt; le même jour, Habeneck, abandonnant un instant la baguette de chef pour l'archet de violon solo, exécuta lui-même l'*andante* d'un *Concerto* de violon. A cette occasion, l'ineffable Elwart, dans son *Histoire de la Société des Concerts* (1860), pique cette note au bas de la page 193:

Sébastien Bach, dont un prélude récemment arrangé par un compositeur enthousiaste a mis le nom à la mode, naquit en 1685 à Eisenach, et mourut dans une extrême indigence (*sic*) en 1752 (*resic*).

C'était en effet, la *Méditation* de Gounod, sur le premier Prélude, qui avait mis quelque peu le *Clavecin bien tempéré* à l'ordre du jour, sinon à la mode, au milieu du second Empire (15). En ce temps-là, la Société ne connaissait encore qu'un Motet à double chœur, assez sou-

(15) C'est au concert Pasdeloup du 10 avril 1853 que fut entendu pour la première fois le « célèbre prélude de Bach, arrangé par M. Gounod, et exécuté par MM. Herman, Lefébure et Goria » (*France musicale,* 1853, p. 123). Gounod y ajouta ensuite des paroles latines pour chœur. « Depuis, le chœur disparut, remplacé par un harmonium; les violonistes appliquèrent à la phrase extatique ces procédés trop connus qui changent l'extase en hystérie; puis la phrase instrumentale devint vocale, et il en sortit un *Ave Maria,* hélas! plus convulsionnaire encore; puis on alla de plus en plus fort... » (Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs,* p. 57.) Mme Carvalho chanta pour la première fois l'*Ave Maria* le 24 mai 1859, deux mois après la première de *Faust.*

vent exécuté depuis le 28 janvier 1855. Hændel continuait à l'emporter sur Bach, aux concerts de la rue Bergère; mais, jusque vers 1870, on n'y exécutait, de l'un et de l'autre, que des fragments (16).

Ce n'est qu'en 1869 que Bourgault-Ducoudray, retour de Rome, ayant fondé une chorale d'amateurs pour exécuter Bach et Hændel, fit entendre pour la première fois depuis Choron une œuvre importante de ce dernier: une *Passion,* et le même jour, 23 mars, le finale de la cantate de Bach à son ami Müller. En 1870, il donnait la *Fête d'Alexandre* (31 janvier et 9 avril) avec Mlle Schrœder, Bosquin, Bouhy, et Chauvet au piano. Après 1870, Bourgault-Ducoudray continua quelque temps à diriger sa société chorale, reprenant *la Fête d'Alexandre* en 1873, révélant en entier, l'année suivante, *Acis et Galathée.* Puis il partit en mission en Grèce, laissant la direction de sa société à César Franck.

Cependant, un homme entreprenant, intelligent, qu'on ne connaissait encore que comme violoniste et second chef de la Société du Conservatoire ayant, en Allemagne et en Angleterre, admiré les grandes exécutions d'oratorios dirigées par les Ferdinand Hiller et les Michaël Costa, fondait en 1873 l'*Harmonie sacrée,* dont le but était nettement indiqué par son titre. C'était Charles Lamoureux, dont on a célébré naguère le centenaire. Le 12 et le 22 décembre 1873, il débutait au cirque des Champs-Elysées, par *le Messie* (traduction de Wilder), avec 300 exécutants et Vergnet, Dufriche, Mmes Armand et Belgirard comme solistes. Une troisième audition était affichée le 9 janvier 1874. L'exécution fut admirable et l'on pensa que, de ce jour, l'oratorio était acclimaté en France. A Pâques, il continua sa révélation des grandes œuvres de Bach et de Hændel avec la *Passion selon saint Matthieu* (31 mars, 2, 4 avril, puis 24 novembre); l'audition eut, dit la *Gazette musicale* du 4 avril, un résultat « complet et plein d'encouragement et de promesse ».

(16) En 1850, dans ses *Souvenirs de Thuringe*, III, *Eisenach*, Gérard de Nerval n'écrit pas même le nom de Bach, dont il visita la ville natale. (*Lorely*, édit. de 1882, p. 79.)

Lamoureux reçut même les félicitations officielles du ministre, M. de Fourtou. La saison suivante, il remportait un nouveau triomphe avec *Judas Macchabée,* de Hændel, chanté par Vergnet, Gailhard, Mlle Jenny Hove et Mme Brunet-Lafleur, dans la traduction de Wilder, et dont Lamoureux lui-même avait établi le texte musical (19 et 26 novembre 1874). Mais la tentative coûteuse faite au Cirque d'été ne pouvait se soutenir, et, malgré tous les encouragements, Lamoureux, après avoir révélé des œuvres de Massenet et de Gounod, dut attendre dix ans encore avant de fonder ses « Nouveaux Concerts », en concurrence au Conservatoire, à Pasdeloup et à Edouard Colonne. Mais l'élan était donné, et dès lors, Bach et Hændel parurent de plus en plus souvent dans les concerts grands et petits, et d'abord rue Bergère, où la vieille Société, prise d'émulation, exécutait des fragments du *Messie*, de *Judas Macchabée,* d'*Israël en Egypte,* de *Saül,* révélait la *Suite* en *si mineur* (9 et 16 février 1873), — qui a été reprise nombre de fois jusqu'au 20 janvier dernier, — et finalement le *Credo* de la grande *Messe* en *si mineur* (avril 1876). Quinze ans devaient encore se passer avant que la Société, dirigée par Garcin, se risquât à donner la *Messe* en entier, les 22 février, 1er mars, puis le 2 mai 1891. La même semaine, d'Indy faisait exécuter à la Société nationale la *Cantate de la fête de Pâques.* « Bach! disait alors Gounod à Carolus Duran qui faisait son portrait pour le prochain Salon, c'est un colosse de Rhodes, sous lequel tous les musiciens passent et passeront. Mozart est le plus beau, Rossini le plus brillant, Bach est le plus vaste, il a tout dit. » Ce n'était pas l'avis unanime de la presse, et plus d'un critique se rangeait certainement à celui de Johannès Weber, du *Temps,* qui demandait que l'on n'exécutât que quelques fragments de la *Messe* (17).

(17) Si nous en croyons Willy (*Lettre de l'Ouvreuse*, du 22 mars 1891), le comité de la Société des Concerts aurait décidé de ne pas donner la troisième audition de la *Messe*, parce que « Bach réduit les artistes de la Société au rôle d'accompagnateurs » (*Bains de sons*, p. 96). Le 16 mai 1888, la société *Concordia*, dirigée par M. Widor, avait fait entendre, la première, *la Passion selon saint Matthieu*, dans la salle des concerts. (Voir l'art. de Récy, *Revue bleue*, 2 juin.) En 1885, l'année du centenaire, la même société avait interprété le *Magnificat* de Bach, et, auparavant, *Acis et Galathée* et l'*Athalie* de Hændel.

La même année, le 3 juin, les Grandes auditions musicales de France donnaient au Trocadéro *Israël en Egypte*, de Hændel, sous la direction de Gabriel Marie, avec 300 exécutants. Dans la même salle, Guilmant et l'orchestre Colonne faisaient entendre chaque année des concertos d'orgue de Hændel, l'*Ode funèbre* de Bach, dont le Conservatoire révélait l'*Oratorio de Noël* (trois premières parties). Eugène d'Harcourt avec les Chanteurs de Saint-Gervais, de Bordes, à leur début, s'attaquaient aux cantates d'église. Taffanel reprenait la *Messe* (janvier 1895), Lamoureux *le Défi de Phébus et de Pan* (1895-1896), puis *le Messie* (16, 23, 30 mars et 18 avril); et la Porte-Saint-Martin, à Pâques, adaptait de la musique de Bach à *la Passion* de M. Haraucourt. Plus de concert où ne figurât plusieurs fois par saison le nom de Bach : « Décidément, le vieux *cantor* revient à la mode », pouvait écrire Willy (*Lettre de l'Ouvreuse*, du 9 janvier 1898). Les Chanteurs de Saint-Gervais, la Schola Cantorum commençaient à faire sentir leur action sur le monde musical et, tandis que le wagnérisme entrait dans la période triomphante, incitaient les musiciens à renouveler leurs programmes en puisant dans l'œuvre inépuisable de Bach.

Hændel, auquel on n'attribue pas la même vertu éducatrice, restait plus dans l'ombre. Mais, l'année de l'Exposition, d'Harcourt reprit *le Messie* (16 janvier 1900), puis la *Passion selon saint Matthieu*, intégralement en deux séances (12 et 13 avril), à l'église Saint-Eustache, avec 400 exécutants. Trois ans plus tard, le Conservatoire s'attaquait à la *Passion selon saint Jean* et, en 1905, M. Gustave Bret fondait la Société Bach, qui n'a cessé, sauf une interruption pendant la guerre, de propager les œuvres de Bach, et notamment les cantates. Son premier concert avait pour programme (16 avril 1903) la

(18) Julien Torchet (*l'Evénement*, 16 avril 1896) rapportait un mot de Lalo, après une audition du *Messie* donnée vers 1889 au Trocadéro : « Comme je lui exprimais mon étonnement de le voir partir au milieu de l'oratorio : « Que voulez-vous ? me répondit-il. C'est très beau, solennel, « colossal; mais cela me fait bâiller atrocement, et, comme je tiens à « garder mes mâchoires, je m'en vais. »

Sinfonia de la 146e Cantate, pour orgue et orchestrée, exécutée par Guilmant, le *Concerto* en *sol mineur* pour clavecin et orchestre, avec Wanda Landowska, la cantate *Die Elenden sollen essen.* Plus tard, Blanche Selva et Cortot y exécutèrent des *Concertos à deux pianos,* Diemer, Lazare Lévy Casella et Lortat des *Concertos à quatre pianos.* C'est là qu'on entendit pour la première fois la *Cantate du Café* (avec Marcel Dupré au clavecin), et, pour la plupart en première audition, les six *Concertos brandebourgeois.* Se transportant de la salle de la rue de Trévise à la nouvelle salle Gaveau, la Société Bach fit entendre la *Passion selon saint Matthieu,* la *Messe* en *si mineur,* l'*Oratorio de Noël,* de nombreux motets et cantates. Depuis 1920, elle se fait entendre à l'église de l'Etoile et, dans ce cadre plus étroit, plus conforme à l'esprit des œuvres de Bach, qui n'exigent pas de grandes masses vocales et orchestrales, elle en continue l'exploration.

Un peu plus tard, en 1909, la Société Hændel, fondée par MM. E. Borrel et F. Raugel, commençait son activité. Ne donnant pas exclusivement d'ailleurs des œuvres du maître anglo-allemand, elle exécuta d'abord l'*Anthem for the Foundling Hospital* (30 janvier 1909), puis des fragments d'*Héraklès* (25 mai) et, dès l'année suivante, *le Messie* avec 450 exécutants, au Trocadéro. A la salle Gaveau, M. Raugel dirigea ensuite *Saül* avec 230 exécutants (2 juin 1911), *Judas Macchabée* (8 mai 1912), le *Te Deum* dit *de Dettingen* et le *Coronation Anthem,* le *Concerto* en *sol mineur,* une scène d'*Héraklès* (8 mai 1912), etc. Cette société, malheureusement, n'a pu survivre à la guerre.

Grâce à ces groupements et à d'autres analogues (la Société philharmonique, par exemple, pour la musique de chambre), les œuvres de Bach et de Hændel ont été explorées, assez modérément du reste, si l'on n'oublie pas que, dans la grande édition de Breitkopf, elles représentent respectivement une soixantaine et une centaine de volumes; et que c'est seulement il y a quelques semaines (janvier

1935) qu'une scène française, le grand théâtre de Strasbourg, a accueilli pour la première fois un opéra de Hændel, *Jules César.*

§

Dans la musique de chambre, une place éminente doit être faite à Wanda Landowska qui, depuis l'époque où elle donnait au *Mercure de France* son article *sur l'interprétation des œuvres de Bach* (15 novembre 1905), suivi bientôt de la publication de *Musique ancienne* (1908), a renouvelé la conception trop romantique ou trop primaire qu'on se faisait des vieux maîtres. Fondant son interprétation non seulement sur l'étude des textes musicaux, recherchés dans leur version originale ou étudiés sur l'autographe, mais aussi sur la lecture des auteurs contemporains et l'examen des instruments conservés dans toutes les collections d'Europe, Wanda Landowska a mis à néant la conception d'un Bach incolore, impassible, « joué lentement, sans pédales, sans changement de sonorités, sans nuances, sans ornements, sans *ritardando* vers la fin, d'une façon sévère, rigide, froide, en un mot *à la manière classique.* Les romantiques voient en Bach un volcan tout en feu et flammes; les classiques nous offrent un Bach en congélation » (19). Par son exemple, bientôt imité, et mal imité souvent, soit en France, soit à l'étranger, Wanda Landowska a démontré, — et elle le faisait dernièrement encore, au concert de la Philarmonique, en donnant de la *Suite* en *mi* de Hændel (avec les variations dites du *Forgeron harmonieux*), de la *Fantaisie chromatique* et du *Concerto italien* de Bach, l'interprétation la plus vivante, comme elle a fait, d'autre part, avec les *Variations-Goldberg,* — comment on peut ressusciter les vieux maîtres sans les trahir: exemple fécond et qui nous a conduits à une plus exacte compréhension des œuvres anciennes, livrées jusqu'à nos jours à l'ignorance ou à la présomption des exécutants.

Concurremment, le mouvement musicologique qui s'est

(19) Wanda Landowska : *Sur l'interprétation des œuvres de Bach,* p. 14.

développé en France depuis la fin du XIXe siècle aidait à l'intelligence de l'œuvre de Bach et de Hændel: Pirro pour le premier, Romain Rolland pour le second, puis Th. Gerold, J. Tiersot, Michel Brenet, Raugel, Cellier, d'autres encore, ont complété les informations données par les deux substantielles biographies de E. David (*Bach*, 1882, *Hændel*, 1884, d'après les grands ouvrages allemands), étudié l'œuvre plus musicalement et montré notamment les influences françaises qu'ont subies ou assimilées les deux grands maîtres, de Lully et Lalande à Couperin et Rameau.

Il est même arrivé à nos éditeurs de musique de graver quelques œuvres (morceaux de chant détachés, ou musique de chambre), de Bach surtout, à commencer par le *Clavecin bien tempéré* (on en compterait bien une douzaine d'éditions parisiennes, dont la moitié parues depuis la guerre). Mais, pour les œuvres importantes, — à part le *Messie*, les *Passions*, quelques cantates, — nous restons tributaires de l'édition étrangère. Et cela est assez explicable: la vie musicale française, longtemps concentrée au théâtre ou à l'église, ne pouvait faire qu'une petite place à Bach: sa *Messe*, quoique latine, excède les forces de nos maîtrises, et l'exécution de la *Passion*, dirigée par Eugène d'Harcourt, en 1900, à Saint-Eustache, suscita une protestation ouverte de l'archevêque de Paris.

Hændel est à peu près dans le même cas: son théâtre reste inconnu, et ses oratorios ne peuvent être exécutés que par les grands concerts, qui disposent rarement des chœurs indispensables. Quant à la musique de chambre de l'un et de l'autre, il a fallu attendre jusqu'à nos jours avant d'en avoir la véritable révélation.

Le double anniversaire de Bach et de Hændel, que nos musiciens se préparent à célébrer mieux qu'ils n'ont fait celui de Rameau, leur aîné de deux ans, ne les incitera vraisemblablement pas à de grands efforts. Pour beaucoup d'entre eux, Bach ne sera jamais que l'auteur d'une *Aria* pour violon, ou l'ennuyeux pédagogue de leur jeunesse, inspirateur d'un *Ave Maria* célèbre, non moins

connu qu'un certain *Largo,* arraché au *Xerxès* de Hændel, et qui, par une opération contraire, a inspiré, même en Allemagne, de trop nombreux *dérangeurs,* comme disait le bon Grétry(20).

J.-G. PROD'HOMME.

(20) Dans les pages qui précèdent, on a eu pour but uniquement, à l'occasion du 250e anniversaire de Hændel (né à Halle, le 23 février 1685) et de Jean-Sébastien Bach (né le 21 mars suivant, à Eisenach), les principales étapes de leurs œuvres en France. L'histoire *musicale* de l'influence de Bach et de Hændel — et de quelques autres — sur les musiciens français reste encore à faire. Quant à l'influence française, elle a été étudiée ou esquissée par plusieurs des auteurs cités ci-dessus.

SUR HENRI MASSIS

—

Ceux qui feront plus tard l'histoire des idées dans la France d'après guerre attacheront peut-être une importance particulière à cette année 1920 où tant d'entre nous commencèrent leur expérience intellectuelle.

Belle et décevante époque! Un instant on eût pu croire qu'elle allait être l'aurore d'un grand siècle et le début de la rénovation attendue. De vastes désirs, d'immenses espoirs se levaient de toutes parts sur notre sol ravagé où les hommes se reprenaient à vivre avec plus d'impatience. Des possibilités presque illimitées paraissaient s'offrir, dans tous les domaines, art, littérature, politique. Les décors anciens s'effondraient, et l'univers entier affirmant qu'une civilisation nouvelle allait naître, pendant quelques mois, la France, abandonnée à ce vertige, sembla elle aussi sur le point de faire signe à l'aventure. Une activité fiévreuse s'empara de tous les esprits. Comme l'écrivait alors un critique, il était permis de penser que les romanciers, les essayistes, les poètes eux-mêmes n'avaient qu'à se baisser pour ramasser à foison des sujets et connaître l'enthousiasme des grandes réussites.

Plus rien, d'ailleurs, ne nous paraissait indigne d'être traité. Le territoire que nous pouvions exploiter s'était tout à coup infiniment élargi. Dramatisée, ranimée par nos raisonnements autant que par nos passions, la politique nous livrait des matériaux avec lesquels il serait aisé de construire d'harmonieux édifices que notre imagination triomphante se flattait d'imposer ensuite à la réalité. Le social entrait dans nos rêves et faisait bon ménage, même chez les plus raffinés, avec nos exigences esthétiques. Beaucoup d'entre nous découvraient

un sens et une valeur inattendus à la tentative de grève générale du mois de mai, qui, unissant pour la première fois, selon les préceptes saint-simoniens revenus brusquement de mode, les « travailleurs manuels et intellectuels », allait être, sans aucun doute, le premier coup frappé à la porte de bronze sonore ouverte sur la profonde perspective des temps nouveaux.

Et puis, tout à coup, ce fut le silence, le calme plat, un « sur-place » prodigieux, une sorte d'avortement si complet qu'il parut d'abord invraisemblable. Aux cris d'ardeur inassouvie, aux révoltes définitives, aux enthousiasmes créateurs, succédèrent des chuchotements confidentiels, de mièvres et impuissants aveux, bref, la littérature la plus « privée » et la plus individualiste qu'on eût jamais conçue. L'époque échouait. Dans ce désarroi où les meilleurs ne savaient plus qu'exprimer leur déception et leur rancune, ceux qui avaient prévu cet avortement, ceux qui avaient annoncé l'inutilité de cet effort aussi bien que sa maladresse, ceux, très rares, que ne surprenait pas cette faillite, gagnèrent justement une autorité essentielle. Et, parmi eux, au premier rang, apparut Henri Massis.

§

Historien et critique de nos crises, prophète de notre échec et de notre impuissance actuelle, Henri Massis ne l'avait-il pas été, en effet, dès ses débuts, dès que, tout jeune encore, et n'étant guère, par l'âge, que le frère aîné de ceux qui, comme moi, écoutaient sa parole avec un sentiment de délivrance et d'espoir, il avait commencé à expliquer à ses contemporains qu'une barbarie redoutable couvait dans les lambris encore brillants d'une société près de se dissoudre?

L'ardente polémique qu'il engagea, avant guerre, contre la Sorbonne, n'avait pas, au fond, d'autre sens. Elle était déjà une mise en garde, elle dénonçait déjà la présence de l'ennemi dans une des forteresses principales de l'esprit français. Les hommes étaient, peut-être, trop rudement malmenés par le jeune polémiste. Mais c'est que leur responsabilité était lourde — lorsqu'il

s'agissait par exemple, d'un Lucien Herr, directeur de conscience de plusieurs générations de lévites universitaires — et l'enjeu du débat s'avérait d'une importance qui éclate aujourd'hui aux yeux de tous.

La civilisation occidentale, démontrait en somme Massis, concentrant son tir sur le point sensible, a trouvé, historiquement, son équilibre le plus parfait sur le sol français. Une culture traditionnelle, fondée sur le principe de la hiérarchie et du choix, en a, depuis plusieurs siècles, assuré l'entretien. Or, désormais, sous prétexte de rendre hommage à la démocratie — cette démocratie qui reste assez inoffensive en France tant qu'elle est cantonnée sur le terrain politique où elle plie chaque jour devant des réalités aristocratiques que rien n'ébranle — sous prétexte d'accorder à tous une égalité de droits toute fictive, l'on prétend développer chez les jeunes gens, au lieu des facultés les plus hautes, des qualités de manœuvre et de tâcheron. L'on admet que le goût personnel et le sens critique ne sont plus indispensables pour entrer dans le sanctuaire à la porte étroite. L'on prétend que le simple labeur, une capacité inférieure d'absorption, suffisent pour ouvrir à ceux qui le souhaitent l'accès des hautes études. Le résultat de cette abdication devant le nombre? Massis le prévoyait avec exactitude ! On prépare, disait-il, l'envahissement des professions libérales, par les médiocres qu'un diplôme usurpé égalera aux meilleurs et qui auront ainsi toute licence de saccager le jardin français, dessiné par l'effort assidu d'une élite. Plus encore: dans un pays où rien n'est tout à fait le produit immédiat de l'instinct ou de l'inspiration, dans un pays où il y a peu, en somme, de spontanéité artistique, où tout jaillit uniquement du foyer de la connaissance traditionnelle, dans un tel pays qui est le nôtre, l'édifice de la civilisation repose plus qu'ailleurs sur l'institution scolaire, gardienne du patrimoine d'acquisitions spirituelles où chacun de nous est contraint de puiser.

Dès lors, c'est travailler à nous rendre stériles dans tous les domaines de la pensée et de l'art, que de livrer

ainsi le trésor de la culture à des usufruitiers incapables d'en jouir d'abord, de la conserver dans sa pureté ensuite.

Et enfin, poussant plus loin son analyse, Massis, arrivant au terme qui fut toujours celui de son effort critique, montrait qu'une telle défaillance comporterait fatalement des conséquences sociales d'une gravité exceptionnelle. Car, poursuivait-il, à cette désorganisation intellectuelle succédera nécessairement un affaiblissement, un amoindrissement de l'âme française. La nation sera diminuée moralement, puisqu'elle est forte surtout de la valeur d'une civilisation qui est aussi, en définitive, le fondement de notre patriotisme. L'armature séculaire fléchira, et l'ennemi aux aguets éprouvera la tentation de frapper un peuple qui, en laissant se détendre le ressort même de sa résistance victorieuse, aura, pour ainsi dire, tendu la gorge au couteau.

Tel était le thème du début, alors que, tout jeune encore, Massis s'était dit, discernant les subtils poisons qui commençaient à corrompre la civilisation française: Ne vais-je rien faire pour essayer d'enrayer le mal? Tel restera toujours, à coup sûr, son thème central, alors même que, de plus en plus, nuançant sa pensée, l'assouplissant assez pour lui enlever ce qui, en elle, s'apparentait trop étroitement au système, il y ajoutera de puissantes harmoniques. L'enjeu, pour l'auteur des *Jugements,* demeurera toujours l'avenir de la civilisation. C'est ce fond de ruines et d'effondrements entrevus qui donnera à sa critique de tels prolongements, et un frémissement si pathétique. Du premier instant, Massis avait, en effet, franchi toutes les étapes et s'était installé au cœur même du grand conflit de son temps.

Certes, il est possible qu'après la guerre il ait quelquefois souhaité de s'évader sur des routes plus calmes, qu'il ait songé, quelquefois, à se consacrer à une œuvre d'inspiration plus facile.

Mais quoi! L'événement était là pour lui prouver que cette détente lui demeurait interdite. Très vite, il fut bien obligé de reconnaître que, si la guerre lui avait donné terriblement raison, puisqu'il avait démontré sa fatalité,

due à l'amoindrissement des vertus profondes de notre race, la paix n'allait pas moins, elle aussi, justifier ses prévisions déjà anciennes. Sans doute, la victoire avait été obtenue, à cause de la hâte excessive avec laquelle l'ennemi avait voulu profiter de notre défaillance, grâce aussi à la réaction salutaire que les diagnostics d'Agathon et de quelques autres écrivains, tous également attentifs à la gravité de la crise, avaient provoquée dans l'organisme français. Massis n'en sentit pas moins sans tarder qu'il ne serait pas libre pour cela de se retirer dans la fantaisie et de se complaire aux jeux de son imagination retrouvée.

Il lui fallut bien avouer, en effet, que la victoire n'avait qu'à peine interrompu l'évolution néfaste qu'il avait signalée. Même, en séparant les jeunes générations de leurs aînés, en creusant entre les âges un fossé presque infranchissable, elle avait, au contraire, empêché l'enseignement des prophètes de notre décadence d'arriver dans sa pureté, dans son efficacité, jusqu'aux esprits nouveau-nés dont le déracinement était beaucoup plus complet encore que celui de leurs prédécesseurs. Les jeunes d'après guerre risquaient, au fond, bien plus encore que ceux d'avant 1914, d'être les victimes de certains magiciens subtils et de grand talent, qui prétendaient acclimater artificiellement chez nous des sentiments étrangers. Que faire, donc, sinon reprendre la plume, rouvrir le combat auquel le péril extérieur n'avait imposé qu'une trêve trompeuse et dénoncer à la fois l'offensive intellectuelle de l'ennemi, vaincu par les armes, et la complicité de ceux qui, sur notre sol, devenaient les introducteurs bénévoles de ses poisons?

§

Et c'est pourquoi Henri Massis a continué à se frayer une voie dans la même direction, chose qu'on ne saurait regretter après tout, si l'on songe que seules les pensées ainsi orientées vers un but unique sont capables de posséder une influence véritable et, en outre, d'élever des édifices aux proportions de monuments.

A vrai dire, l'importance de son œuvre a augmenté à mesure que se multipliaient ses « jugements », à mesure aussi que la crise s'étendait, se prolongeait, et que l'événement confirmait ses plus anciennes prévisions.

Aujourd'hui, on voit tout à fait la solidité, la justesse, l'ampleur de cette œuvre, et l'espèce de position centrale qu'elle occupe parmi nos inquiétudes inexpliquées et nos débats divergents.

Plus elle se développe même, plus elle s'affirme adéquate au réel, et par là conforme aux promesses que, dès le début, elle avait données.

Flairant avec une finesse extrême les odeurs de corruption que répandent les écrivains les plus célèbres de son temps, même lorsque ces odeurs ont d'abord le goût de parfums délicieux, distinguant sous le sophisme rassurant la bassesse morale ou la paresse intellectuelle — n'est-ce pas souvent la même chose? — Massis n'a pas cessé, depuis la fin de la guerre, de lutter contre l'invasion avouée ou sournoise de la barbarie.

Et ce fut le combat symbolique contre André Gide, ce fut cette *Défense de l'Occident,* où il élargit sa notion de civilisation sous l'influence de son universalisme chrétien, où, en face de Spengler, il éleva le nouveau *limes,* à la limite du monde romain; ce fut ces *Evocations* d'un accent souvent tragique, où transparaissent l'humanité profonde du doctrinaire, son goût des hautes amitiés, des nobles alliances, livre qui, dès maintenant, encore qu'il ne soit pas achevé, nous révèle exactement les origines de sa décision et le sens de sa bataille.

Et aujourd'hui, il publie ces *Débats* où je serais assez tenté de voir une sorte de bréviaire. Ce court volume est, en effet, si bien conçu qu'il renferme à peu près tous les thèmes d'Henri Massis: la polémique presque rituelle contre André Gide, c'est-à-dire contre le représentant le plus prestigieux des détracteurs de notre civilisation traditionnelle, contre l'esprit qui toujours nie, contre le tragique Méphisto qui emprunte parfois le langage de Faust, contre le séducteur fascinant qui propose des modèles et recommande des recettes bien propres à faire éclore,

chez nous, l'amère stérilité du désert, bref contre l'écrivain qui met en cause « la notion même de l'homme sur laquelle nous vivions », disons même sur laquelle, seule, nous pouvons vivre.

Puis, la mise au point non moins nécessaire à propos de Barrès, au sujet duquel Massis a pu hésiter parfois, mais qu'à l'aide des *Cahiers* il reconnaît désormais comme un des reconstructeurs, comme un des défenseurs de notre conception traditionnelle du monde.

Puis encore, l'évocation du grave problème franco-allemand, qui n'intéresse, je le crois bien, l'auteur des *Jugements* que dans la mesure où il a besoin, pour conserver notre civilisation, de savoir ses limites, donc de distinguer ce qui, dans l'esprit germanique, est inassimilable à notre race, ce qui, transporté sur notre sol, ne peut que miner, ravager, dissoudre et amoindrir notre énergie vitale.

Enfin, le chapitre sur l'influence de Lucien Herr, « force occulte de la troisième République » ; le vivant et cruel morceau consacré à l'universitaire qui se fait l'historien de Péguy sans avoir senti la chaleur et l'enthousiasme que répandait autour de lui le héros chrétien. Et aussi, et surtout, cette brève et pertinente défense de Dieu, transformé par des romantiques catholiques en une sorte d'extrémiste, ivre d'une sublime déraison; cette affirmation que la religion ne peut pas cesser d'être humaine, et que, pour mériter Dieu, l'homme ne doit pas nécessairement « démériter en tant qu'homme ».

Bref, je le répète, le résumé le plus complet, le plus pénétrant d'une œuvre inspirée par un souci unique, mais assez vaste pour justifier de multiples démonstrations.

Dirons-nous, pour terminer, qu'une telle critique est dépouillée de sens esthétique et que la notion du bien y éclipse souvent celle du beau? On l'a prétendu pour pouvoir en faire à Massis le sanglant reproche. Or, à qui lira et méditera *Débats*, il apparaîtra vite que rien n'est plus inexact. Seulement, Henri Massis a vu, mieux que beaucoup d'autres, que, dans notre pays d'Occident, les

rapports de la morale et de la beauté sont peut-être plus étroits qu'ailleurs et qu'un certain désordre, qu'une certaine débauche des sentiments, nuisent, en définitive, à la réussite artistique.

Il est loin, du reste, d'avoir achevé sa tâche. Mais, quoi qu'il fasse encore, il semble qu'il ne pourra plus qu'embellir et orner la cathédrale dont il a déjà tracé le plan précis et construit l'armature.

Son œuvre subsistera, à cause de sa *nécessité,* de sa parfaite adaptation à l'événement. Seul, le triomphe complet des doctrines qu'elle soutient risquerait de l'obscurcir passagèrement. Elle n'en garderait pas moins, même dans ce cas, hélas! fort improbable, toute sa valeur historique, car elle aurait été un des instruments de la restauration désirée. Dès maintenant, contrastant avec tant d'œuvres dispersées, fragmentaires, traversées de courants contraires, elle a l'apparence d'une « somme ». Et si notre société renaît un jour, sur de nouveaux fondements, après avoir relevé ses bases à peu près effondrées aujourd'hui, on pourra dire, sans doute, qu'elle en sera un des plus solides piliers.

PIERRE LAFUE.

BARBEY D'AUREVILLY ET DARGAUD

—

Il serait injuste de dire que Dargaud, sans ses belles amitiés, n'aurait rien laissé qui pût sauver son nom de l'oubli, car Dargaud fut un historien d'une réelle valeur, mais il est certain aussi que son intimité avec Lamartine a été jusqu'à ce jour la seule raison de rappeler le nom de Dargaud et que je ne me préoccupe de lui à cette heure qu'à propos des sentiments assez inattendus qu'il inspira à Barbey d'Aurevilly.

Des relations de Dargaud avec Lamartine, qui furent constantes de 1831 à 1865, date de la mort de Dargaud, tout a été dit avec les détails les plus impressionnants par M. Jean des Cognets dans son livre: *La vie intérieure de Lamartine,* publié en 1912 au « Mercure de France » et réimprimé récemment par la maison Hachette. Cet ouvrage, le plus intéressant à coup sûr de tous ceux consacrés à Lamartine, a eu pour point de départ l'étude de la correspondance du poète.

M. Jean des Cognets y vit rapidement l'importance de la question religieuse dans la vie de Lamartine et l'influence énorme de Dargaud sur un esprit plus avide de religiosité que de vérité absolue, et plus sentimental que mystique. Mme de Lamartine, qui n'aimait pas Dargaud à cause de cette influence même, le considérait comme le mauvais ange de son mari. Tout le livre de M. des Cognets est la confirmation de cette pensée, si nous donnons à *mauvais ange* une acception moins timide et moins bornée que celle attribuée ordinairement à ce mot.

M. des Cognets a construit, dans *La vie intérieure de*

Lamartine, une biographie très complète de Dargaud; je me contenterai d'en extraire les faits principaux.

Dargaud est né à Paray-le-Monial en février 1800. Elevé à la maison par un père voltairien, il fit son droit à Paris, où il fréquenta Edgar Quinet, P.-L. Courrier et autres libéraux et eut pour ami le poète Farcy, tué en 1830, et dont l'esprit n'était pas sans analogie avec celui de Lamartine.

Revenu à Paray pour raison de santé, Dargaud eut l'idée de visiter l'illustre auteur des *Méditations*. Il passa plusieurs semaines à Saint-Point, retenu par son hôte qui ne se lassait pas de sa conversation. Ce fut tout de suite l'intimité. Dargaud revint souvent à Saint-Point et quand, sa santé rétablie, il retourna à Paris, tous les jours il voyait Lamartine qui, le sachant pauvre, l'aida généreusement et l'encouragea de son mieux.

Cependant, Dargaud travaillait. Ayant interrompu son droit pour des études hébraïques, il publia en 1842 une traduction des *Psaumes de Job* et du *Cantique des Cantiques*, puis un roman, *George*, assez bien accueilli dans le monde littéraire, et des articles politiques.

En 1844, il épousa la fille d'un artiste de valeur, sans fortune, et Lamartine redoubla de générosité envers lui.

En 1850, Dargaud se livra aux travaux historiques qui, s'ils n'ont pas augmenté de son vivant sa réputation d'écrivain, constituent aujourd'hui le meilleur et le plus utile de son œuvre. Sa biographie de *Marie Stuart*, son *Histoire de la liberté religieuse* (1859), *Jane Grey* (1862), *Elisabeth d'Angleterre*, ce dernier livre paru en 1866 quelques semaines après la mort de l'auteur, sont des écrits passionnés. éloquents, très sûrs quant à la documentation. Tous les historiens ayant traité depuis les mêmes sujets ont dû consulter les travaux de Dargaud.

Il a laissé enfin un énorme manuscrit de 1.938 pages in-4° et ce sont ses *Souvenirs*. C'est dans ce manuscrit, contenant beaucoup de lettres, que M. des Cognets a puisé pour son livre, et c'est en me permettant d'y puiser à mon tour, ce dont je lui suis infiniment reconnais-

sant, qu'il m'a fourni l'occasion de trouver une admirable lettre inédite de Barbey d'Aurevilly, avec un curieux commentaire de Dargaud.

Celui-ci mourut à Paris, en décembre 1865. Lamartine fut très affecté de cette mort et surtout de ce que son ami mourut sans avoir voulu recevoir le prêtre. C'est à ce propos qu'il écrivit à Bruys d'Ouilly: « La prière ne fait jamais de mal (1). »

Les relations de Dargaud avec Lamartine s'expliquent pourtant. Les caractères des deux amis diffèrent peu. Dargaud était déiste et libre-penseur, et si Lamartine a des raisons sentimentales de repousser la libre-pensée et une habitude de la soumission qui lui fait goûter les bienfaits de cette manifestation de ses dispositions intérieures, il est, tout comme Dargaud, gêné par les dogmes. Ils se croient l'un et l'autre modérés, mais la modération de Lamartine est réelle, tandis que Dargaud ne sait affirmer son déisme qu'avec l'attitude agressive d'un ennemi déclaré de l'Eglise. Il y a, chez les deux penseurs, de la générosité et de l'orgueil. Les facultés exceptionnelles de Lamartine le font souple et spirituel, un peu flottant. Il trouve en Dargaud implacable le tremplin solide qui lui permet de rebondir sans s'écarter de la ligne habituelle de ses rêves.

La question des relations de Dargaud avec Barbey d'Aurevilly semble, au premier abord, plus complexe. De ce que l'auteur du *Prêtre marié* a été, pendant les années de sa prime jeunesse, un homme de son temps, un admirateur de Byron, sensitif en art, épris d'audaces de pensées, il sait, au moment où il rencontre Dargaud chez Lamartine, en 1853, que les idées de Dargaud sont précisément celles dont il est revenu, et, de ces idées, il ne voit pas seulement l'erreur, il en saisit les ridicules et oppose à la fermeté froide un persiflage chaleureux qui la trouble et quelquefois la brise.

Ce Dargaud avait-il donc une véritable puissance de séduction pour que Barbey d'Aurevilly se fît avec lui si constamment indulgent?

(1) Cf. Jean des Cognets, livre cité.

Nous savons Dargaud grand causeur et cette qualité ne pouvait que le rendre sympathique au brillant et infatigable causeur que fut Barbey d'Aurevilly, mais il y a autre chose encore et, comme il arrive souvent, la réalité est simple. Avant de séduire, Dargaud avait été séduit tout le premier et Barbey, alors passablement méconnu, avait trouvé en lui le plus sincère et le plus enthousiaste de ses admirateurs.

Dargaud venait de publier sa *Marie Stuart*. Barbey admira ce livre et exprima son admiration, non sans les restrictions que comportait l'ouvrage, envisagé au point de vue catholique, mais en constatant la vigueur et la droiture qui étaient à ses yeux les conditions indispensables d'un bon travail historique. Son article toucha Dargaud d'autant plus que la presse catholique avait conspué son livre.

L'historien lut aussitôt les romans de Barbey et fut ébloui, car il aimait la littérature. Il en comprit l'exceptionnelle valeur bien autrement qu'un Trébutien ou tout autre des ordinaires correspondants de Barbey et, quoiqu'il fût de huit ans plus âgé que celui-ci, lui manifesta une déférence très particulière.

Le nom de Dargaud revient alors si souvent dans les lettres de Barbey que Trébutien s'étonne et veut connaître la physionomie de cet homme que Barbey semble chérir presque autant que lui Trébutien.

Alors Barbey brosse rapidement le magnifique portrait que voici:

C'est un des hommes les plus répandus qu'il y ait. Il aime cette vie vaine que j'ai usée, — qui heureusement ne m'a pas usé et dont je ne veux plus.

Je ne l'ai pas vu dans le monde, — je ne l'ai vu que chez Lamartine, — un caravansérail plutôt qu'un salon, — mais il a tout ce qu'il faut pour y être accueilli. Fort bon ton, une politesse exquise, de la pénétration, du tact, une parole onctueuse, — qui est douce et serpente comme de l'huile, — une huile parfumée. Il est dans les milieux charmant en fait de causerie. Les femmes doivent surtout le prendre pour confident. C'est le *premier* des *seconds*. C'est un homme gros

et grand, aux traits dilatés, mais dont la grande bouche a un aimable sourire et l'œil plus de sagacité d'expression qu'on ne le croirait en lisant *l'auteur*. Il doit avoir de quarante-sept à cinquante ans (2), mais bien portant et sans le masque rabougri et chiffonné que les passions d'envie ou de vanité mettent sur les traits lassés des hommes de cet âge. L'âme a sauvé le visage de Dargaud. Le front est large, la tête, comme tout l'homme, frappe en force. Il porte les cheveux longs et droits.

Ce qui individualise sa physionomie, c'est une longue mèche traversant le front et tombant incorrigiblement sur un de ses yeux, — le contraire de Viennet qui se hérisse indomptable, celle de Dargaud penche. La différence des deux esprits est toute là.

J'ai répondu à vos questions sur Dargaud. Le voyez-vous maintenant? Il est brun et pâle. Sa voix est douce et pleine. Il a une manière de vous prendre les mains qui vous prend le cœur (3).

Au moment où Barbey d'Aurevilly écrivait ces choses, l'admiration grandissante de Dargaud se traduisait par des lectures qu'il imposait à Lamartine des romans de Barbey. Il profitait de son ascendant sur le grand poète pour lui faire goûter les belles pages de l'*Ensorcelée* et d'*Une vieille maîtresse*.

On prête à Lamartine ce mot à propos de Barbey: « C'est le duc de Guise de la littérature! » Le mot ne serait-il pas de Dargaud lui-même? Il est certain, pour qui a lu Dargaud, que l'historien, souvent sévère envers les grands chefs catholiques du XVIe siècle, a une prédilection marquée pour le duc François.

Barbey, de son côté, a senti qu'il peut demander beaucoup à Dargaud et il va jusqu'à rêver de convertir au catholicisme ce libre-penseur d'un caractère aimable et d'un talent d'écrivain qui fait s'illusionner le critique, car celui-ci rencontre habituellement chez ses adversaires une faiblesse d'imagination, tout l'opposé de la puissance d'esprit de Dargaud.

(2) Dargaud avait alors cinquante-six ans.
(3) Lettre à Trébutien, du 24 mai 1856.

Barbey s'était toujours reproché d'avoir, dans sa jeunesse, détourné de l'autel *une âme charmante,* celle d'un ami de collège nommé Fleury:

J'en fis, écrit-il, un libertin dans les deux sens du mot, l'ancien et le moderne, et il mourut, tué trop vite pour revenir à Dieu. J'étais impie comme Capanée à cette époque, et mon exemple et ma parole avaient une influence irrésistible sur mes amis. Fleury devint tout ce que j'étais... Je le pris donc à Dieu à qui je me trouve une restitution d'âme à faire...

Pour opérer cette restitution, il songe à Dargaud:

C'est une âme, écrit-il encore à Trébutien, aussi lisible pour moi que votre écriture et elle est aussi douce à mes yeux...

Sur ces entrefaites, Dargaud publia un livre: *Voyage aux Alpes,* et ce livre est comme une réponse brutale aux tentatives amicales de Barbey qui renonça, après lecture, à l'article qu'il se serait fait une joie d'écrire. Il adressa à Dargaud une lettre charmante où il garde le ton affectueux et doux, mais où il donne, avec sa fermeté et sa clarté habituelles, les raisons de son silence. Cette lettre inédite, Dargaud l'avait copiée, et elle appartient au manuscrit de ses *Souvenirs*. La voici:

Dimanche matin,
au reçu *presque* de votre lettre.

Mon cher Dargaud,

Il y a des amis et il n'y a pas d'article et il n'y a pas d'article précisément parce qu'il y a des amis.

Du moins *un* ami et c'est moi!

Votre livre est lu et voici mon impression brute. Je vous trouve un grand talent descriptif. Vous avez ce que lord Byron appelait la puissance congrégatoire. Votre sentiment de la nature est très sincère et très enthousiaste. Votre vin du Rhin n'est pas frelaté, je le tiens pour vrai et pour excellent. De plus vous avez *beaucoup d'esprit dans l'imagination.* Vos mots ont de l'éclat et de la finesse. Le coup de fouet de vos jugements, s'il ne porte pas juste, claque toujours.

Mais — oh! voici le diable qui se lève! — je n'ai sur rien et sur personne vos opinions. L'épaisseur du globe est entre nous. Vos grands hommes sont pour moi de faux grands hommes. Je les méprise ou je les hais. A propos d'eux, il y a dans votre livre tout un système d'opinions très ardentes, très arrêtées et très armées, ce n'est pas assez dire, *très agressives;* vous êtes très conséquent, vous avez raison. Il faut toujours aller jusqu'au bout de ce qu'on croit la vérité! Vous avez le dédain de ce que je crois, moi, et il se montre, car la foi est une insolente; sous cet air d'aller aux Alpes et de nous en montrer les beautés, vous avez fait un livre de *propagande.* Ce qui s'exhale de ce bouquet d'impressions cueilli au bord des lacs ou sur les cimes des montagnes, c'est une odeur que je connais... et que je ne puis laisser respirer!... propagande d'âme, d'admiration, de sentiment, propagande positive, tout en n'ayant pas l'air d'y toucher. Est-ce que nous pouvons cesser d'être nous? Mon cher ami, la plume à la main, nous sommes ennemis! Je ne vous remercie pas du Panthéon que vous avez fait à ma pauvre Eugénie de Guérin entre Jean Reynaud et Pelletan. Ils sont vos amis, je ne veux pas dire à vous dans une lettre ce que je pense d'eux, mais, dans un article, je le dirais.

Donc, pas d'article! Je craindrais de vous être nuisible. L'intérêt *que vous m'avez signalé,* je le compromettrais vraisemblablement et je ne m'en consolerais pas.

Je ne puis pas vous faire de réclame. Je suis gauche à cela. Quand je ne parle pas avec toute mon âme, je ne vaux rien, vous le savez. Et puis toujours la même idée qui règle ma conduite avec tous et même avec vous. Je ne puis laisser passer des admirations et des sympathies dont l'éloquence est un danger et qui donnent aux esprits faibles et ignorants la haine de ce que j'aime et l'amour de ce que je hais!

Je vous embrasse — et plus je vis et vous connais, plus je regrette de ne pas vous voir dans nos rangs.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Et Dargaud ajoute:

On voit quelles étaient mes relations avec d'Aurevilly, très loin l'un de l'autre pour les idées, très près pour l'affection. Notre liaison datait de *Marie Stuart.* Sur la réputation de

mes tendances, il avait annoncé partout qu'il me sabrerait. La lecture de mon histoire le séduisit. Il me fit un admirable article, répudiant les doctrines, louant le talent et les intentions. Je le remerciai de sa courtoisie. Il me répondit aussitôt : « J'ai reçu votre lettre avec un sentiment bien vif, Monsieur. Ma première heure de liberté, j'aurai l'honneur de vous l'offrir. Le meilleur de mon abominable métier de journaliste, c'est, Monsieur, de me donner l'occasion d'établir entre nous une relation sympathique et animée. Permettez-moi d'en caresser l'espérance. Je n'aurai pas vainement senti un grand cœur battre à travers une grande intelligence. »

Voilà comment notre amitié se noua. D'Aurevilly est très gentilhomme. Il est très magnanime avec un peu trop d'emphase, à l'espagnole. Il descend par sa mère de l'armateur Ango. C'est un pirate normand. Le plus grand défaut de d'Aurevilly, c'est une prodigieuse dose d'esprit. Il épice un peu ses conversations et ses livres. Or, trop de sel dans un ragoût ne le rend pas bon. Les pages les plus simples de d'Aurevilly sont ses pages supérieures. Je lui écrivais dernièrement à propos du *Chevalier des Touches :* « Vous êtes un mauvais métaphysicien et un admirable artiste. Vous me semblez un singulier catholique dont les pieds seuls demeurent dans le cercle orthodoxe que votre pensée déborde de toutes parts. Faites-nous des romans. Vous avez la couleur, le relief et la vie. Tel que vous êtes, vous me plaisez. Vous êtes un rétrograde de volonté, un aventurier, un novateur de nature, un peintre et un poète de palette et d'essor, un Vénitien de style et, comme critique, vous êtes un chouan, un chouan terrible par l'implacabilité, par la variété des ressources, par la variété des stratagèmes et par l'audace. »

D'Aurevilly est tout cela. Il n'a rien du collège ni de la sacristie. Il n'est ni cuistre ni profane, ni sacré, ce qui le distingue entre tous les écrivains de son parti. Il est un homme de bonne compagnie et de bonne humeur. Je ne sais qui l'a appelé un autre Veuillot. C'est un sarcasme, car il n'a pas, lui, pour arme un bâton. Il a une épée. S'il est un Veuillot, c'est un Veuillot chevaleresque. Mais non, il n'est pas un Veuillot du tout; il est lui-même et c'est mieux. Nul n'est plus accessible au blâme, au conseil, et quelque énergie

que vous y mettiez, il est reconnaissant de votre sincérité. A l'apparition de ses *Portraits contemporains*, je lui écrivis entre autres choses celle-ci : « Ce n'est pas tout d'être catholique. Il serait bon d'éviter tantôt l'impertinence, tantôt l'insolence. L'outrage n'est pas un précepte chrétien. Vous êtes sur une pente dangereuse. Prenez garde, mon cher d'Aurevilly, ne changez pas votre épée contre une hache. Il faut un bourreau, mais il ne faut pas l'être. »

Non seulement d'Aurevilly ne fut pas blessé de la franchise dont il avait compris l'intention, mais il m'en remercia. Or, entendre la vérité sans impatience et sans rancune, rester fidèle à ses amitiés malgré les clameurs de son parti, voilà ce que j'ai toujours vu pratiquer par d'Aurevilly avec facilité.

Personne n'a jamais eu plus d'honneur. Il en mettait jusque dans sa foi. S'il avait cessé de croire, il ne l'aurait pas dit, il serait demeuré catholique par honneur. Et c'est ce que je lui reprochais lorsqu'il osait attaquer Lamennais. Il y a en nous une vertu bien plus belle, bien plus profonde et plus sainte que l'honneur, c'est la conscience. Il n'est pas noble de taire ses convictions. Qu'elles persistent et qu'elles se transforment, notre devoir est de les confesser tout haut. Il vous suffira de l'honneur pour vous mettre en règle avec les hommes, mais, pour vous mettre en règle avec Dieu, il n'y a que la conscience, même si vous l'appeliez apostasie.

Ce dernier paragraphe un peu sot montre l'intransigeance des hommes du genre de Dargaud. Ils peuvent être sincèrement tendres, tout en s'attribuant une supériorité sur les plus affectionnés de leurs semblables. Armé de suppositions pédantes, Dargaud fait de la morale et donne à Barbey d'Aurevilly des conseils de modération en lui recommandant l'apostasie comme une vertu.

On peut en conclure, sans témérité, que l'influence de Barbey sur Dargaud fut, quant aux idées, nulle.

Le libre-penseur fréquenta trop assidûment Lamartine et Barbey pour que ce rapprochement n'ait pas laissé de traces dans ses écrits, mais il faut les chercher dans la forme seulement.

Les dissertations éloquentes sont lamartiniennes. Les portraits font parfois penser à du Barbey d'Aurevilly, mais moins concentré que chez le modèle.

A son dernier voyage à Londres, Dargaud vit au British Museum l'extraordinaire portrait de la reine Elisabeth par William Rogers, exemplaire supposé unique de cette gravure dont l'auteur fut certainement un maître, devant lequel la reine, déjà âgée, avait consenti à poser. Dargaud traduisit cette œuvre avec soin :

La reine avait plus de cinquante ans. Sa tête est ferme sous sa couronne. Elle jouit de la plénitude du pouvoir temporel et spirituel. Elle est parée comme la châsse de saint Thomas de Cantorbéry. Elle est tout entrelacée de perles et de fleurs de lis qui signifient soit sa virginité, soit sa domination sur la France. Son aspect est royal et sacerdotal à la fois.

Elle est revêtue de son costume de cérémonie. Soie, velours, pierreries, forment un entassement monumental. Pardessus la robe dégagée au sein, une cape dont on n'aperçoit que les bords couvre les épaules et s'élève au-dessus de la fraise d'une envergure immense. La reine, emprisonnée dans ces colifichets magnifiques, s'y complaît. Elle porte le globe de la main gauche, le sceptre de la main droite, et ces deux mains sont très belles...

La figure est osseuse. Partout des angles. Des joues maigres, une charpente terrible. Le menton est d'airain sans affaissement et sans palpitation. La bouche est insatiable. Les yeux s'enfoncent sous des arcades sans sourcils et dans des orbites mystérieux. Le front seul est beau, plus beau même que les mains. Il est admirable en hauteur et en largeur; il s'élève et s'étend. Il pense et il règne. De délicates veines le sillonnent, des veines où courent des idées, où monte l'intelligence.

Cette estampe, très rare, est un chef-d'œuvre. Elisabeth, à tout prendre, y est sinistre. L'ennui y perce sous l'orgueil. Est-ce une reine? Est-ce une Parque? C'est l'une et l'autre : une Parque coiffée d'un diadème de reine, un visage altier, réfléchi, imposant, qui vous défie de l'oublier.

Il y a, dans la manière dont certains traits psycholo-

giques sont intercalés çà et là dans la somptuosité du portrait physique, quelque chose de Barbey.

Quand l'*Elisabeth* de Dargaud parut, en 1866 (4), l'auteur venait de mourir. Barbey, sans se demander s'il devait ou non parler de Dargaud, dont il parla du reste avec un tact qui ne saurait nous étonner, céda au désir qu'il avait de dire son mot sur un sujet qu'il ne connaissait pas mieux que Dargaud, mais dont il avait mieux deviné le genre d'intérêt. Et il écrivit un de ses articles les plus charmants.

Toute la fausse grandeur d'Elisabeth est déchirée, comme Barbey aurait pu le faire de ses falbalas qui ne l'ont pas ébloui, même dans l'estampe magistrale et flatteuse de Rogers, et tous les morceaux en sont éparpillés aux quatre vents de l'histoire. Une conclusion infiniment plus humaine dans sa moralité que celle de l'historien s'impose à la lecture de ce morceau fait d'enjouement.

Ce n'est pas le catholique qui répond au libre-penseur; c'est un artiste génial et d'un grand bon sens qui se manifeste.

Cette éloquence qui faisait la force de Dargaud, le dandy, en la dédaignant, lui a tordu le cou.

RENÉ MARTINEAU.

(4) Dargaud: *Elisabeth d'Angleterre*, Paris, 1866.

"VENISE SAUVÉE" OU LES DÉBITEURS DÉCOUVERTS

—

A Louis Mandin.

Le 7 novembre 1895, à la Comédie-Parisienne, rue Boudreau, le Théâtre de l'« Œuvre » inaugurait avec *Venise Sauvée* le premier spectacle de sa troisième saison.

C'est Henry Bauer qui avait recommandé à Lugné-Poe la tragédie d'Otway, chef-d'œuvre presque inconnu en France, qu'il avait découvert enfoui dans une « antique traduction qu'on ne lisait plus », et qui contenait

> la scène la plus audacieuse qui ait été jamais vue sur aucun théâtre, celle du sénateur Antonio et de la courtisane Aquilina. Pour ce qui est du sublime, jamais, soit dans la tragédie antique, soit dans le drame moderne, il n'a été atteint au point de la scène de Pierre et de Jaffier. Toute seule, elle égalerait Otway aux plus grands tragiques de tous les temps (1).

Lugné-Poe partagea l'enthousiasme de Bauer. Mais, comme il ne poussait pas très loin le respect des chefs-d'œuvre, surtout d'auteurs défunts, il exigea des coupures.

Le programme annonçait :

VENISE SAUVÉE

Pièce en cinq actes d'Otway. Adaptation de Gil-Pene
Décors du peintre Louis Hayet.

Après que Laurent Tailhade eut initié les fidèles de l'*Œuvre* à la vie du dramaturge anglais et aux beautés

(1) Henry Bauer : *Le Théâtre de l'« Œuvre » et Venise sauvée.* « Echo de Paris », 28 octobre 1895.

de sa tragédie, le rideau se leva. Les deux premiers actes parurent confus. Des tirades ayant sauté, on ne s'expliquait pas très bien certaines situations. Puis ce fut le « clou » de la soirée, la fameuse scène entre le sénateur Antonio et Aquilina.

— ...Assieds-toi un peu auprès de moi, ma Nacky, Nacky...

— Non, monsieur, s'il vous plaît; je sais trop le respect que je vous dois.

— Le respect? Comment, Nacky, toi debout, et moi assis! N'est-ce pas le cas de dire avec le poète :

Est-ce la mode
Que mari soit à l'aise et femme s'incommode?

Allons, dépêchons... Tu ne veux pas t'asseoir... Vous le voyez, grands dieux!... Vous ne voulez pas vous asseoir?

— Non, monsieur.

— Alors, il me paraît que vous me prenez pour un bœuf, un vrai bœuf. Je n'ai donc qu'à me lever, à baisser la tête. Je mugis, je vous dis que je mugis, je mugis. Vous ne voulez pas vous asseoir, vous ne le voulez pas : je mugis. (*Il beugle comme un bœuf et court après elle.*)

— Hé bien, monsieur, il faut s'y résoudre. (*Elle s'assied.*) A présent que Votre Seigneurie a été un bœuf, quelle bête Votre Excellence veut-elle être ensuite?

— Non, je redeviens sénateur et ton amant, ma petite Nacky, Nacky. (*Il s'assied auprès d'elle.*) Ah! crapaud, crapaud! crache-moi un peu au visage, Nacky, crache-moi au visage, je t'en prie; crache-moi au visage un petit peu, rien qu'un peu; crachez donc, quand je vous l'ordonne, quand je t'en prie. Allons, allons donc. Est-ce que vous ne voulez pas? Alors, je vais me faire chien.

— Chien, monseigneur?

— Oui, un chien, et je te donnerai cette autre bourse pour que tu me laisses faire le chien, et que tu me traites un peu comme un chien... Allons, dépêchons... je le veux... Tiens, la voici. (*Il lui donne la bourse.*)

— Bien, de tout mon cœur. Mais il faut que je supplie votre chienne de seigneurie de faire tous vos tours le plus tôt que vous pourrez, afin qu'on puisse se délivrer de votre mauvaise odeur et vous mettre à la porte, comme vous le méritez.

— Ah! ah!... Il n'y a pas de raison à cela... Cela ne me fait pas peur. (*Il se met sous la table.*) Ouah, ouah! (*Il aboie comme un chien.*)

— Doucement, doucement, monsieur, je vous prie. Quand les chiens mordent, on leur donne des coups de pied, monsieur. Comme cela, voyez-vous!

— Ah! de tout mon cœur. Va, va, donne-moi des coups de pied, des coups de pied par-dessous la table, plus fort, plus fort que cela; ouah, ouah. Ah! elle me donne des coups de pied.

— Hé bien, il y a une autre manière d'agir avec vous, et j'ai un instrument bon pour cela. (*Elle prend un fouet.*) Ah ! vous mordez votre maîtresse, coquin. A la porte, chien, au chenil, ou on vous étranglera. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, drôle! (*Elle le frappe.*)

— Ah! tu es trop aimable à présent, Nacky; finis, je t'en prie, je ne veux plus être chien.

— Pas de caresses, ni de dents; allez-vous-en, ou bien je vais vous donner des coups de fouet. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, vilain. A la porte, hors d'ici, au chenil, coquin : allez-vous-en!

— C'est en agir très cruellement, Nacky, très cruellement. Voyez-vous, c'est que je ne veux pas m'en aller; je ne veux pas passer la porte, c'est bien résolu. Comment, comment, elle me met dehors? (*Elle le chasse à coups de fouet.*)

— Et si vous revenez davantage ici ce soir, je vous ferai chasser par mes laquais, chien; comment, vous mordez Nacky, votre pauvre maîtresse...

Jamais on n'avait vu pareille chose au théâtre. La scène avait été supérieurement jouée par Gémier (Antonio) et Mlle Lina Munte (Aquilina). Le tragique dénouement fut trouvé sublime. Par quatre fois on acclama les interprètes.

Le surlendemain, 9 novembre, Henry Céard, l'un des premiers, rendait compte, dans le *Matin,* de la représentation :

Ecrite à la fin du XVIIe siècle, *Venise sauvée* fut imitée au XVIIIe dans le *Manlius* de Lafosse, écrivait-il. Au commence-

ment du XIXe, en 1827, elle fut jouée à Paris, dans le texte original, par une troupe de comédiens anglais. Miss Smithson, laquelle devint plus tard la femme d'Hector Berlioz, remplissait le principal rôle de femme: celui de Belvidera.

L'impression laissée par ces représentations fut grande. Balzac, à plusieurs reprises dans ses œuvres, évoque le souvenir de *Venise sauvée.* L'homme qui devait plus tard analyser les terribles décadences causées par l'érotisme dans les cerveaux du médecin Rouget et du baron Hulot avait été particulièrement séduit par la scène où le sénateur Antonio, dans l'impuissance de la sénilité, mugit comme un bœuf auprès de la courtisane Aquilina, aboie et marche à quatre pattes comme un chien, sous le fouet de sa terrible maîtresse. M. Zola, depuis, reprit cet épisode, cité par M. Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise,* et l'inséra, sans nouveauté appréciable de développement, à la fin d'un chapitre de *Nana.*

Balzac aussi, au moment de composer la *Comédie humaine,* avait été attiré par l'effrayante histoire d'argent servant de point de départ au drame de *Venise sauvée.* Toujours il avait gardé mémoire de ce Jaffier, espèce de Georges Dandin de l'Adriatique, épousant par amour une fille noble, se ruinant à soutenir le train luxueux de sa femme et devenant le débiteur d'un beau-père implacable dans le recouvrement de ses créances. Par haine contre ces riches durs aux pauvres, il entre dans une conspiration ourdie contre le Sénat de Venise. Un des conspirateurs essayant de suborner sa femme, par vengeance, il dénonce le projet de ses amis, à condition toutefois qu'ils auront la vie sauve. Pierre, son fraternel compagnon, refuse le marché. Avec lui les autres le refusent. Pierre va mourir sur la roue et Jaffier sur le lieu de l'exécution le tue afin que, par cette mort, il échappe à l'ignominieux châtiment.

M. Sardou, par la suite, n'a pas négligé de faire des emprunts à *Venise sauvée* : *Patrie* en témoigne...

Cet exposé historique était d'une exactitude très relative.

C'est le 24 septembre 1828, au Théâtre Italien, que la troupe anglaise, dont les protagonistes étaient Kemble,

Abbott et miss Smithson, joua *Venise sauvée,* dans le texte original, mais châtré (2) :

Dans l'origine, cet amalgame bizarre de burlesque et de tragédie fit, plus que tout le reste, le succès de la tragédie, écrivait le critique du *Journal des Débats.* Mais, revenus depuis le règne de la reine Anne au sentiment d'un goût plus pur, les Anglais formés aux leçons de Pope, d'Addison et de Steele, ont fait justice de ces horribles platitudes et l'on ne joue plus *Venise sauvée* qu'affranchie de ses basses et ignobles plaisanteries.

Si donc Balzac assista à cette représentation, où miss Smithson, dans le rôle de Belvidera, connut un triple succès de talent, de beauté et de toilette, il ne fut certainement pas impressionné par la fameuse scène d'Aquilina et d'Antonio, pour la raison péremptoire que cette scène avait été supprimée — comme, d'ailleurs, le sénateur et la courtisane avaient été escamotés. L'homme qui devait plus tard écrire *La Cousine Bette* connaissait déjà *Venise sauvée,* pour l'avoir lue dans la traduction que Bauer qualifiait d'« antique », qui parut dans le tome II des *Chefs-d'œuvre du Théâtre anglais — Rowe, Otway, Dodsley,* éditée par Ladvocat en 1822. Balzac fut séduit par un autre côté, héroïque et noble, de la tragédie anglaise, que le soi-disant chanoine honoraire à la cathédrale de Tolède, Carlos Herrera, alias Vautrin, rappelait au frère de la belle Eve Séchard :

Enfant, dit l'Espagnol en prenant Lucien par le bras, as-tu médité la *Venise sauvée* d'Otway? As-tu compris cette amitié profonde, d'homme à homme, qui lie Pierre à Jaffier, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle et qui change entre eux tous les termes sociaux? Eh bien! voilà pour le poète.

Et voilà pour Balzac. Voici pour Zola. L'intérêt de l'article de Céard ne résidait pas dans l'étalage d'une érudition facile et douteuse, mais dans l'accusation précise qu'il portait contre l'auteur des *Rougon-Macquart.* On ne s'en était pas douté lors de la soirée de *Venise sauvée,* on

(2) Voyez sur les « adaptations » des auteurs anglais en 1827 le très remarquable article de M. Louis Mandin : « Shakespeare trahi par les miroirs » : *Mercure de France,* 15 juillet 1934.

ne s'en fût pas avisé sans lui. Il y avait quinze ans que Céard gardait ce secret. Ayant documenté Zola, il savait où Zola avait puisé les « documents humains » qui lui avaient servi à écrire *Nana*. Nul, à l'époque, même au plus fort de la polémique soulevée par le roman, ne s'était aperçu de l'emprunt — ce qui prouvait que, si la tragédie d'Otway était oubliée, l'*Histoire de la Littérature anglaise* ne l'était pas moins. En 1893, le maître et le disciple s'étaient brouillés. Céard, s'estimant dégagé de toute obligation vis-à-vis de son ancien ami, n'avait pas résisté au vilain plaisir de lui décocher cette flèche empoisonnée. Les sceptiques ne sont pas toujours des résignés.

Le lendemain de la publication de l'article du *Matin*, un chroniqueur du *Gaulois*, Ange Galdemar, se précipitait chez Zola, le tome II de l'ouvrage de Taine sous le bras. Zola affronta l'épreuve bravement. Il avoua tout, et tout de suite :

On me représente comme ayant transporté une scène d'Otway dans *Nana*? dit-il. On a raison, et je n'ai jamais songé à le nier. Et, puisque vous voulez bien m'en parler, je vous dirai que j'ai fait mieux que la rappeler, comme conception et comme allure, je l'ai reproduite presque textuellement. Je vous indiquerai(3) même ma source : Taine! Taine où j'avais lu la scène du temps de ma jeunesse et où je l'ai reprise quand, en écrivant *Nana*, elle m'est venue à l'esprit. C'est le volume de Taine que vous tenez là?... Eh bien, voyez...

Il prit le livre des mains du reporter, le feuilleta un instant et, le passage trouvé :

Tenez! voyez... C'est la scène d'Otway :

— Alors, je serai un chien... Oui, un chien, et je te donnerai cette autre bourse pour me laisser être un chien, un petit instant.

Là-dessus, il se met sous la table et aboie :

— Ah! vous mordez, eh bien, vous aurez des coups de pied.

— Va, de tout mon cœur. Des coups de pied, des coups de pied, maintenant que je suis sous la table. Encore des coups

(3) Zola s'y prenait un peu tard. Mais il n'avait sans doute encore pas lu l'article du *Matin*.

de pied. Plus fort. Encore plus fort. Ouah! ouah! Rro! rro!

Et voici la scène reproduite dans mon livre :

« D'autres fois il était un chien... Rapporte, César ! Attends, je vais te régaler si tu flânes... Très bien, César, obéissant!... gentil!... Fais le beau! »

Et ce n'est pas tout : le personnage d'Otway, comme le mien, fait tour à tour l'ours, le cheval. La scène est identique dans *Nana*. Il n'y a que les mots de changés. Est-ce assez net ?

Très net, et très crâne (4).

Après avoir quitté Zola, Galdemar se rendit auprès de Sardou. Mais celui-ci s'indigna, jura qu'on l'avait, une fois de plus, calomnié, et se lança dans des explications entortillées.

C'est un problème que vous m'offrez de résoudre, dit-il,

et où il s'agit de trouver une analogie entre *Patrie* et *Venise sauvée*. Car c'est un problème, n'en doutez pas. Nous écartons la conspiration, n'est-ce pas? En vérité, si la conspiration suffit, nous n'avons pas besoin de remonter à Otway pour crier au plagiat. Ce n'est pas une pièce que j'ai plagiée, c'est vingt pièces. Au fond, quelle est la situation maîtresse de *Patrie*? C'est la scène du IIIe acte, la scène où Rysoor fait le sacrifice de son amour, de son honneur, pour sauver la patrie... Eh bien! je défie quelqu'un de me prouver que cette situation n'est pas de moi. Et c'est le point capital. Pour le reste, je l'ai pris à l'histoire, comme Otway a puisé le sujet de *Venise sauvée* dans la nouvelle historique de Saint-Réal : la *Conspiration de Venise*, de ce même Saint-Réal qui a fourni au même Otway le drame de Don Carlos et à Schiller aussi, d'ailleurs. Va-t-on les accuser maintenant d'avoir plagié l'histoire ?...

Sardou termina son plaidoyer en citant le mot de Voltaire : « Je veux bien qu'on vole, à la condition qu'on assassine », qu'il paraphrasa avec une fatuité bouffonne :

(4) En veine de confidences, Zola révéla à Galdemar une autre « source » :

« Je vous donne tout de suite un autre exemple, non pas de rencontre fortuite, mais d'adaptation volontaire qui pourrait être relevée dans mon œuvre. Et c'est ma pièce des *Héritiers Rabourdin*, dont j'ai pris l'idée première dans *Volpone*, comédie de Ben Jonson... Ma source pour cette comédie comme pour la scène de Muffat a été Taine. »

« Si j'ai volé, on concédera que j'ai aussi assassiné. Alors, tout va bien ! »

Le reporter du *Gaulois* s'en fut trouver Alexandre Dumas fils et, le prenant pour arbitre, lui soumit le problème que son confrère déclarait insoluble.

Je respecte les théories qui tendent à justifier l'emprunt en littérature, sans pour cela les partager toutes, répondit ce casuiste. Mon avis se formulera en peu de mots : j'admets qu'on reprenne un sujet à la condition de le traiter d'une façon absolument nouvelle. Pour tout autre cas, je fais des réserves. Mais je me permets de n'être pas tout à fait de l'avis de Shakespeare, de Molière et d'Alexandre Dumas, quand Shakespeare dit, en répondant à l'accusation qu'on lui fit de prendre à autrui une scène tout entière : « C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne », quand Molière dit : « Je prends mon bien où je le trouve », et enfin quand Alexandre Dumas dit : « L'homme de génie ne vole pas, il conquiert. » On a vu des gens qui n'avaient pas leur génie et qui étaient du même avis qu'eux. C'est peut-être pour cela que je me permets de faire des réserves.

Pendant qu'on débattait la question du plagiat, *Venise sauvée* trouvait, dans la presse, des partisans et des détracteurs également passionnés. Gustave Geffroy admirait l'« effroyable et belle scène » qu'Henry Fouquier trouvait « dégoûtante ».

L'homme qui a su condenser en cet affreux tableau une telle horreur tragique et pitoyable, d'une vérité de toujours, a droit, semble-t-il, à quelque admiration, écrivait Geffroy. Chaque mot porte, comme chaque coup de fouet cingle. On ne trouvera pas cet Antonio dans Shakespeare, et s'il est pressenti dans l'Arnolphe de Molière, il faut aller jusqu'au baron Hulot de Balzac pour le trouver réalisé avec une aussi effrayante et triste vérité de grand observateur.

Le « cas du sénateur » était âprement discuté, ailleurs que dans les feuilletons. M. Fernand Vandérem en fit le thème d'une chronique de l'*Echo de Paris*. Un peintre ayant à ses côtés sa « boticélienne » petite amie,

un critique un poète et deux boursiers, soupant dans une brasserie, hurlaient leur approbation ou leur dégoût.

— C'est du sadisme!... Allons donc! c'est une scène de haute morale... C'est grotesque!... C'est sublime!... Moi, j'ai aboyé!... Je ne vous fais pas mes compliments!

Le poète Luzarches défendait Antonio.

Il est un simple sensuel, disait-il, un homme d'expérience qui sait la vie, qui sait que les sens ne marchent jamais seuls, n'obéissent, comme des bœufs tardifs, qu'à deux aiguillons : l'aiguillon des images et l'aiguillon du cœur.

La petite femme, qui s'appelait Lydia Boquet, approuvait.

— M. Luzarches a raison, fit-elle... Ainsi, moi, j'ai connu... (*Elle se reprit avec adresse.*) ...ou plutôt j'ai une amie qui avait une amie qui a connu dans une maison où elle était entrée par erreur, une de ces maisons, vous savez bien, enfin... Eh bien! il venait dans cette maison un monsieur d'une quarantaine d'années, très bel homme, très solide et brave garçon comme pas un. Jamais brutal avec les femmes, jamais de ces fantaisies qui font pleurer... Seulement, par exemple, il avait une drôle de manie. Il fallait, quand il arrivait, excusez-moi, qu'il se mette tout nu... Et puis on lui attachait des faveurs aux bras, aux jambes, comme qui dirait des guides... Et puis il fallait que trois femmes prennent ces guides et un fouet chacune, et lui courent après en lui criant : « Ah! le beau général, le beau général!... »

Se serrant contre son amant, Lydia Boquet lui glissa à l'oreille :

— Dis-moi, chéri, tu me feras Antonio, ce soir...

Cependant l'affaire des plagiats était loin d'être liquidée. Le jour même où Céard démasqua les débiteurs d'Otway, son ami Henri de Weindel (5) publiait dans *Paris* un article intitulé : *Tailhade et Larousse.*

« Mais c'est un article d'encyclopédie », s'étaient écriés des spectateurs, à l'entr'acte qui suivit la conférence.

(5) « *La Vérité dans le Vin*, cette vieille farce de Collé, reconstituée par Henri de Weindel et Henry Céard (ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne figurant au programme), avait été représentée à l'*Œuvre* le 15 mars 1895. » Lugné Poe : *La Parade. Acrobaties*, p. 133.

« Ils ne croyaient pas si bien dire », écrivait Weindel. Après quelques essais assez « mufles »,

dès la quatrième page de son éloge — ainsi du reste qu'il le dit tranquillement — M. Laurent Tailhade pénétra au vif de son sujet et appela à l'aide la science de Larousse qui s'étend près de trois colonnes durant, de la page 1.558 à la page 1.559 de ce volumineux recueil.

Ce troisième lièvre soulevé, un autre reporter le courut aussitôt. Edmond Sée, de l'*Evénement*, relança Tailhade dans le petit hôtel de la rue Daunou, où il logeait. Il l'y surprit assis à une petite table, une couverture sur les jambes, écrivant un article à la lueur de quatre bougies. Le ménage n'avait pas été fait, les draps froissés croulaient hors du lit.

— Parlons de vous... et de Larousse, dit au poète de *Vitraux* le futur auteur de l'*Indiscret* (lequel devait pasticher Becque). Est-il vrai... ?

— Mais non, ce n'est pas vrai!... Toute ma conférence a été faite uniquement d'après une notice de Barante.

— ...

— Il est possible que dans le Larousse on ait reproduit des passages entiers de Barante... Larousse! Me servir de Larousse, cette source d'éloquence des Sarcey et des Floquet! C'est une plaisanterie...

C'en était une, mais bien involontaire. Si Tailhade avait démarqué Barante, sans le citer, Pierre Larousse (ou quelqu'un de ses nègres) en avait fait autant, et avec un égal sans-gêne. Le plus drôle, c'est que ce pauvre Barante avait été dépouillé non seulement de sa notice sur Otway, mais encore de sa traduction de *Venise sauvée,* laquelle n'était pas si caduque que Bauer le prétendait, puisque « Gil-Pene (6) » se contenta de l'« adapter », ou plus exactement de l'émonder. Il est vrai que Barante lui-même n'était pas sans reproche. Son *Histoire des Ducs de Bourgogne* n'était qu'une « adaptation » de la manière de Froissart.

(6) Gil-Pene était peut-être le pseudonyme, en la circonstance, d'Henry Bauer.

Il monta en croupe sur la mule de ce chanoine, et refit, en la modernisant, sa Chronique, disait Barbey d'Aurevilly. C'était essayer de démarquer ce beau linge flamand, ce beau surtout de table en haute lisse, et ce fit l'effet d'une originalité aux ignorants.

Il était dit que le spectre d'Otway devait hanter les nuits des dramaturges contemporains qui n'avaient pas la conscience tranquille.

Il est un imitateur qu'on omit de nommer, écrivait Henri de Weindel dans *l'Evénement* (13 novembre 1895), et le nom qu'il illustra, non moins que l'œuvre qu'il composa vaut bien que cette injustice se voie enfin réparée.

L'imitateur, c'est M. François Coppée; l'imitation, c'est *Pour la couronne.*

Le parallèle indiqué par Weindel était en effet troublant.

VENISE SAUVÉE, Acte V.

PIERRE, *montrant la roue*

Vois-tu cet instrument?

JAFFIER

Eh bien ?

PIERRE

Convient-il qu'un soldat qui a vécu avec honneur, qui a combattu pour les querelles des peuples, qui a été couronné par la victoire, soit exposé sur la roue comme une vile carcasse... (*Il lui parle à l'oreille.*) C'est cela... Rien de plus.

JAFFIER

Ah! c'est cela.

PIERRE

Assurément.

JAFFIER

Je le ferai.

(*Pierre monte sur l'échafaud avec Jaffier.*)

JAFFIER

On peut attendre à demain.

PIERRE

Maintenant, Jaffier, maintenant, je suis au moment. Maintenant... (*Les bourreaux l'attachent.*)

JAFFIER

Hé bien, noble cœur, tiens... (*il le perce de son poignard*); et voilà ce qui doit être aussi. (*Il se frappe.*)

POUR LA COURONNE, Acte V, Sc. V.

MILITZA, *sortant de la foule*
et s'élançant dans les bras de Constantin

Qu'il ait au moins quelqu'un qui l'embrasse et qui l'aime!

CONSTANTIN

Militza !

MILITZA, *à la foule*

Maintenant, venez, bourreaux hideux!
Pour recevoir l'outrage au moins nous serons deux.

....

Ah! vous le laissez vivre
Pour qu'il souffre encor plus, mais, moi, je le délivre.

L'EVÊQUE-ROI

Comment ?

MILITZA, *à Constantin, tirant de son sein*
le poignard que le jeune homme lui a donné autrefois.

Tu m'as donné le poignard que voici,
Constantin! (*Elle le frappe.*)
Tiens! je t'aime.

CONSTANTIN

Enfin!... je meurs!... Merci!...

LA FOULE

Ah !

MILITZA

S'il existe un ciel, je t'y suis, pauvre maître.
(*Elle se tue.*)

Zola avait avoué, Sardou avait maladroitement nié, Coppée se tut.

On avait volé Thomas Otway, on ne l'avait pas assassiné.

AURIANT.

L'ISOLÉ

LIVRE PREMIER

—

Demain, au soleil levant et à la brise de terre, je sortirai du port sur mon yacht, et m'en irai à pleines voiles, seul, vers une solitude que je sais endormie là-bas parmi la grande solitude de la mer et du ciel.

Je ne laisse derrière ni créances, ni dette. Je n'emporte avec moi ni amours, ni haines. Toute ma fortune et mon testament sont en des mains qu'on croit probes. Ce que je possédais, je ne le donne pas : je l'abandonne. Que ceux-là qui, pour leur malheur peut-être, en recevront un jour quelque joie illusoire ne m'en sachent aucun gré !

Je suis très las des hommes et de moi-même : je vais chercher mon repos loin de nous.

*

Je me suis éloigné tandis que les frissons de l'aube éveillaient les départs des barques qui reviendront au port quand descendra le soir.

Mon yacht est une merveille dont se glorifie le constructeur américain qui l'a signé, ainsi qu'une œuvre parfaite. Je le manœuvre sans aide. Sa voilure est à mon vouloir dans ma main qui l'oriente, la diminue, l'amène ou la met dehors toute.

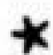
Aux bords de la mer que frôlent les doigts légers du matin, voici que la ville, le port, les jetées et les phares s'éloignent. Les terres se déploient, et des baies s'ouvrent derrière moi. Je m'évade sans bruit de la gueule du monstre.

D'amères senteurs et des souffles puissants viennent du large qui m'appelle. Des lames plus profondes et le chant grave de la houle me disent la haute mer et l'immensité qui m'accueillent. Là-bas, géantes vaines, les terres enfoncent dans l'horizon leurs montagnes diminuées leurs golfes resserrés, leurs promontoires rapetissés. Le soleil qui monte fait éclore des chansons sur les vagues, jonchées de fleurs de lumière.

Les voiles s'emplissent d'une forte brise, et je suis, dans la gloire du jour, comme l'âme même de cette bête chimérique que je sens vivre sous mes pieds. Je m'en vais, par les chemins de la mer, maître de mes heures, libre et seul, plein de l'orgueil d'être libre et d'être seul.

La ville a disparu, écrasée sous le ciel. Les terres sont une brume au ras des flots. Un souffle plus rude et plus pur a passé sur mon visage... La mer, le ciel et moi peuplons seuls l'étendue.

Jamais plus je ne revivrai mes jours sur aucune des terres où se dressent les cités habitées par les hommes.



Je n'ai pas encore quitté les parages où sont les invisibles routes que suivent les navires lancés sur la mer pour les meurtres ou les négoces dont les hommes se glorifient... Je m'écarte des vaisseaux rencontrés et laisse sans réponse leurs lointains signaux, qui tracent sur le ciel des questions vaines. Dans des jours, j'atteindrai les espaces du Pacifique où nul navire n'apparaît jamais que battu par la tempête.

Mon yacht file droit dans la brise qui gonfle ses voiles en flancs de pureté. Une source de clarté ruisselle en mes yeux, et mon âme s'allège. Je respire avec force, et je saccage de regards avides l'étendue qui s'emplit pour moi de lumières nouvelles.

Il me semble que je retourne vers mes origines, et que de mes épaules tombe le fardeau des années, de ce peu d'années si lourdes que j'ai vécues, l'âme déjà écrasée de leur poids.



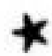
Quelques jours encore, et je serai dans la parfaite solitude que je sais.

Il vente frais. La brise me mène droit où je veux aller. Les focs tirent à pleins bras; les basses voiles sont gonflées, ainsi que des seins maternels. Aucun pavillon ne flotte à l'arrière de mon yacht, aucune flamme à son mât. Nul pavillon désormais ne claquera dans le vent au-dessus du sillage qui ne révélera pas ma route, et nulle flamme ne se tordra au-dessus de ma tête. Je ne suis plus d'aucune cité, d'aucune nation: de ce jour au jour marqué pour ma fin je n'appartiens plus qu'à moi seul — et à Celui qui m'attend.



Je viens de manger et de boire paisiblement, assis sur le pont, dans la tiédeur d'une heure propice. Je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti une aussi claire joie de ces actes dont les retours prévus écœurent parfois. Et je songe maintenant à la douceur qu'il y a de se sentir vivre en goûtant des mets simples et des boissons limpides, aux seuls instants des besoins éveillés, sans hâte ni règle.

La vie des cités, vaine, est toute dans la répétition quotidienne d'actes qui dévorent le temps. Les hommes, esclaves du jour et de l'heure, n'y lèvent jamais les yeux plus haut que le cadran d'une horloge. Et les minutes impérieuses les poussent vers leur mort avant qu'ils aient trouvé le temps de vivre — car seul celui-là vit qui connaît de lui-même les instants libérés du lieu, de l'époque et de l'heure.



La brise a fraîchi juste assez pour me donner une plus âpre sensation de fuite. Le yacht, appuyé sur sa bande de tribord, ne fatigue pas. J'ai pris la drisse du grand foc, et j'ai senti passer en mes doigts les frémissements de la toile tendue, qui s'émeut ainsi qu'une aile captive. Ma joie s'en est accrue. Le yacht est vivant, et c'est toute la vie obscure venue de tout lui qui ajoute une âme à

mon âme. Je l'aime ainsi qu'une belle bête, élégante, forte et fidèle. Je lui sais gré de m'obéir, on dirait de bon vouloir. Un appel de gouvernail le dresse, cabré, battu des lames, l'aile hésitante, inquiet presque, et tout impatient de reprendre son vol droit dans la fraîcheur de la brise, vers l'horizon poursuivi. Un geste bref le délivre, le remet dans son erre, le recouche sur sa bande, filant au plus près. Sa membrure tressaille ainsi qu'une chair caressée. Un souffle fort ronfle dans sa voilure, et ses cordages chantent ainsi que les cordes graves des violoncelles. Il vit tout entier, puissant, rapide, plein d'une hardiesse joyeuse, et c'est comme pour un jeu fanfaron que son étrave me poudre la face d'une poussière salée qu'elle moissonne à la crête des vagues...

Pourquoi la mer nous serait-elle ennemie, à lui et à moi qui ne sommes pas des êtres de meurtres, de rapines ou de lucres?...

*

Le soleil meurt, là-bas, derrière moi, sur mon passé, sur les terres où se lèveront encore pour les hommes de misérables jours. Je vais avec joie vers une nuit pacificatrice, à la rencontre de mes aubes prochaines. La vague apaisée pleure doucement le long des bordages. Les horizons se reculent dans le soir qui vient, et les espaces, délivrés de leurs éblouissantes bornes, se nouent à l'infini... Le crépuscule me baigne d'une mélancolie tendre. Son silence a la douceur des airs d'enfance entendus de très loin dans les campagnes endormies, ces soirs d'automne où l'âme est en état de prière...

Aux champs de tristesses du flot, le soir moissonne une lointaine plainte. La mer est une aïeule qui gémit au souvenir des désastres anciens.

Une brise plus fraîche vient de l'horizon vers lequel je vais. Elle passe sur moi en un souffle de lèvres amies qui m'appellent... Un instant, mon âme, lavée de prières que nulle parole ne formula, m'a fait candide et frais ainsi qu'un petit enfant. Et j'ai contemplé longtemps, abîmé d'angoisse, les mystérieux jardins du ciel, fleuris

d'étoiles qui me signifiaient à mots clairs l'infini de ces univers dont je suis la conscience bégayante.

*

La première des nuits de mon existence nouvelle, je la vécus accoudé au bastingage, à l'arrière du yacht, sans pensées, je crois, les yeux ouverts sur la solitude et sur l'infini, à écouter les paroles du ciel et de la mer, dont les ineffables colloques se fondaient en une harmonie indicible... Durant des heures que je ne savais pas, dans la fraîcheur et le silence, baigné de tout le calme et de toute la douceur, j'ai participé de l'obscure joie des choses qui vivent sans autre raison que de vivre. Ma poitrine se soulevait au rythme des vagues, et mon souffle était le souffle même qui passait sur la mer.

Le chant des horizons et les râles des lames accourues s'exhalaient de ma bouche salée. Mes yeux s'éclairaient de la lueur des étoiles, et tout l'espace était sur moi comme une chair nouvelle... L'aube qui blanchissait la mer me couvrit de frissons clairs, de caresses fraîches, d'émois lumineux. Mes regards se ternirent comme se fanaient les étoiles. Au jaillissement du soleil qui éclaboussait d'une écume éblouissante le ciel et l'océan, j'ai resplendi, tel un astre, — et une force aux sources ignorées est venue enrichir le sang de mes veines à me revoir dans le jour, sous le ciel, sur la mer, seul avec mon vouloir...

J'ai dormi, allongé à l'avant sur le pont, toutes mes manœuvres amarrées. J'ai dormi d'un sommeil sans rêve, dans un bain de néant. Au réveil, il m'a semblé que je venais de m'endormir à peine.

La mer m'avait bercé dans ses bras maternels. Je me suis éveillé dans la tiédeur d'un Midi charitable, le cœur dilaté, la chair reposée, les muscles souples, les yeux clairs, plein d'une allégresse paisible.

Je voudrais pouvoir unir sur ma poitrine toute la mer et tout le ciel, en une étreinte.

*

On dirait que le flot veut me porter doucement jusqu'à

cette terre où je creuserai moi-même ma tombe, inconnue de chacun, et où je vivrai auprès d'elle, oublié de tous ceux qui me connurent, jusqu'à l'heure marquée pour mon repos...

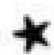
Mon yacht s'en va droit devant lui, sous ses basses voiles qui suffisent, gouvernail amarré et manœuvres fixées. En cette saison, j'en ai pour longtemps encore à naviguer dans la même aire du vent... Si je m'éloigne un peu de ma route, qu'importe! Les heures sont miennes. Je m'appartiens tout entier désormais, et n'appartiens qu'à moi seul...

De l'avant où je vais m'accouder parfois me vient le crissement, comme d'une étoffe soyeuse, lentement déchirée que fait l'eau coupée par le mince éperon de métal. Toute ma face est emperlée de gouttelettes que boivent mes lèvres. De fines caresses salées m'entrent dans la peau jusqu'au cœur. La brise me glace le front d'un baiser qui m'emplit d'une paix infinie. Mes yeux boivent de la lumière et de l'étendue. Je m'abolis dans les bras de la solitude...

Je suis en dehors des routes fréquentées. Depuis une semaine, mes horizons ne m'ont plus rien signifié d'humain, et je voudrais que cela fût ainsi à jamais. Je baigne dans une indicible quiétude.

J'accomplis sans dégoût ni fatigue les actes nécessaires, et tous mes instants sont savoureux, ainsi que des fruits mûris en leur saison...

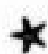
Je vais m'allonger sur une natte. Un dur coussin sous ma tête, je contemplerai durant des heures, sans bouger, le ciel épouvantablement bleu que rien ne tache.



Trois jours encore, à mon estime, et je toucherai la terre où je vais, ma terre, cette île perdue du Pacifique, jetée en dehors de tous les chemins de la mer, assez vaste pour y vivre et pour y mourir — mon île qu'en un jour de folie, dont je ne savais pas la profonde sagesse, j'achetai des Etats-Unis, qui n'en pouvaient tirer nul profit et la mettaient en vente...

Un millionnaire américain l'avait à demi possédée, déjà. Il l'avait prise à bail aux Etats de l'Union, avait fait défricher des terres, planter des arbres, créer des jardins, tracer des chemins, ensemencer des champs conquis sur les vallées et les pentes, et bâtir une de ces demeures comme en élèvent les émigrants dont la hache est l'outil premier. Il y avait vécu, entre deux grosses affaires, quelques semaines. Il l'avait oubliée ensuite. D'autres caprices le sollicitant, il l'avait abandonnée... Et, un jour, les Etats de l'Union avaient décidé l'aliénation de ce peu de chose, qui ne servait de rien. Je l'achetai, sans savoir pourquoi, sans désir, sans espoir, sans joie, — parce qu'un hasard m'avait conduit là où l'on procédait à la vente, parce que j'avais mis cent dollars d'enchère, et qu'on me l'avait adjugée... Je n'y songeais plus que parfois, à de certaines heures de fatigue.

Et maintenant, de toutes mes richesses, je ne me suis réservé que cela. Je vais vers mon île comme vers une amie secrète qui m'attend, comme vers une halte dernière, comme vers un refuge. Nulle impatience d'y aborder n'est en moi. Je sais qu'elle est et que je vais vers elle, et cela me suffit. Trois jours encore, quatre peut-être et je la connaîtrai.



Je viens d'avoir une entrevue dernière avec un de mes semblables...

La mer était de soie transparente. Dans une brise apaisée, mon yacht s'en allait sous toutes ses voiles. J'étais à l'avant, à plat-ventre, fouillant l'horizon. Et tout à coup, dans les lentes ondulations des lames qui le poussaient et le berçaient, j'ai vu un cadavre, le cadavre d'un homme, d'un matelot ceinturé d'une ceinture de sauvetage... Sa face était ferme, et tous les muscles en étaient tendus par un vouloir que la mort avait pétrifié en eux. Les yeux dilatés criaient encore... Il ne devait pas avoir plus de trente ans. La mer le berçait doucement. Il me regardait passer et semblait m'appeler. J'ai abattu la voilure à bloc, et un coup de barre m'a mis par son tra-

vers. J'ai pu le harponner à la ceinture et le hisser à bord... Il était pieds nus, en pantalon de toile blanche et en tricot... J'ai coupé la ceinture... Le corps s'allonge maintenant à l'arrière du yacht. J'ai fait sa toilette funèbre et l'ai revêtu de vêtements à moi. Demain, en touchant la terre, mon premier labeur sera de l'ensevelir.



Cette rencontre du mort inconnu que je veille me fut un instant désagréable, — je songeai que j'allais être moins seul... Mais, quoi?... Là où je vais, n'aurai-je pas toujours, compagne fidèle, la mort à mes côtés!... Il ne sera, lui, rien de plus qu'une image précisée de ce que je serai moi-même en des jours proches ou lointains...

J'ai rétabli ma voilure et repris ma route au plus près. Pour honorer ce mort selon les formes de son état, j'ai mis en berne notre pavillon de France que je ne voulais pas plus arborer que nul autre désormais, et j'ai hissé une flamme à mi-mât... Je l'ai reconnu pour un fils de ma race et de mon sang. Son visage parle le même langage muet que parlerait le mien. Peut-être retournait-il vers notre patrie, que j'ai fuie un jour sans jamais l'avoir reniée...

La brise vient de fraîchir. Demain, à l'aube, j'apercevrai mon île. Cette nuit qui vient, je la consacrerai à veiller ce mort, mon frère que Dieu a conduit sur mon chemin pour me signifier que je dois préparer mon âme au jour où semblable sommeil me sera accordé...



Le crépuscule vient. C'est l'heure où les angélus bénissent les champs pacifiés. La mer et le ciel sont de vastes prières, et mon âme s'élève vers le Seigneur...

Je me suis assis à l'arrière, et longtemps j'ai contemplé le paisible compagnon que j'ai rencontré à ce terme de mon voyage. Sa face énergique est d'un Breton. Ses cheveux blonds sont d'un or qu'envierait une femme. Ses mains sont puissantes et rudes, sa poitrine large, tous ses membres robustes. Il a dû se battre jusqu'à son dernier

souffle contre la mort qui venait. Qui sait même s'il n'a pas vu mon yacht, s'il n'est pas mort en quelque effort suprême pour atteindre ce salut qui venait vers lui...

Je n'ai rencontré nulle trace de naufrage, aucune épave, rien qui puisse faire croire à quelque désastre où d'autres auraient péri... Un accident? La chute durant quelque manœuvre?... Mais non, cette ceinture de sauvetage signifie un danger attendu... Je ne sais pas. Je ne saurai jamais, sans doute. D'ailleurs, à quoi bon savoir? Qu'importe comment il est venu ici. Il y est, cela suffit... Nos chemins se sont croisés, et la mer me l'a confié pour que je le rende à la terre.

Il est jeune encore. Certainement, il ne doit pas avoir plus de trente ans. Son visage est d'une beauté rude, et la mort l'a frappé d'un sceau de majesté. Il a dû lutter longtemps, avec l'entêtement silencieux des hommes de sa race. Et puis, quelque espoir lui faisait sans doute aimer la vie. Peut-être que là-bas, au pays breton, sur la côte, à cette même heure où nous sommes, quelque aimée candide s'agenouille pour lui au pied de la croix dont le geste éternel pardonne aux péchés inconnus de tous ceux qui succombent aux périls de la mer...

Il devait être aimé, lui. Ou bien peut-être ne l'était-il pas, ...ne l'était-il plus! Peut-être avait-il fui quelque douleur, s'éloignait-il d'une indifférence ou d'un mépris, cherchait-il à oublier des rêves anciens!... Et peut-être rien de tout cela. Simplement un gars de la côte, amoureux de la grande amoureuse, ayant aux veines ce sang qui charrie le désir de la mer preneuse d'hommes, la nostalgie de la vague, de la voile gonflée, du vent fou, des horizons sans autres bornes que le ciel; un de ceux qui sont pris jusqu'aux moelles du désir de la lutte contre la vague, ruée sur le vaisseau; un aventureux emporté par l'espoir des imprévus en des pays rêvés, des amours sans lendemain sous des cieux tièdes, des retours exempts de devoir et des départs vierges de regrets : un gars de la côte tout simplement, un marin parti, revenu, reparti, combien de fois?

Et maintenant il est là, muet, paisible, solennel et

fort. Son secret est derrière ses lèvres scellées. Je l'ai regardé de longs instants. Il demeurera pour moi le mystère : un frère dont je n'aurai rien su depuis sa naissance jusqu'à sa mort; un ami que j'aurai ignoré depuis toujours, qui demeurera près de moi, en silence, et que j'irai visiter parfois, peut-être...

A quoi bon vouloir attribuer un passé à cet homme... Qu'importe ce qu'il fut, d'où il venait, sa race, son nom, tout ce qui l'individualisait parmi ses semblables. Une main qu'il ignorait l'a mené, parmi ses jours de joie ou de tristesse, jusque vers son avenir qui était ce présent. Hier, il veillait; aujourd'hui, il dort. Et je veille sur lui, pour m'endormir comme lui, à mon heure. Son repos ne craint pas un réveil possible parmi nos souffrances.

La mer le berce; le ciel le regarde de toutes ses étoiles qui s'allument; la terre, là-bas, nous attend tous les deux, et je le contemple avec douceur... Le crépuscule attendrit sa face. On le dirait heureux d'être là, hors des flots, allongé ainsi que d'autres fois, sans doute, dans le frisson des voiles, sous la caresse des brises... Lorsque je l'approche, je marche doucement, comme autour d'un sommeil qu'on protège. Sa présence aggrave sur mon yacht un silence d'église... La nuit nous drape de prières muettes.



Le soleil s'épanouit en un ciel pareil au ciel des jours précédents. Sur l'horizon, au ras de l'eau, un point : mon île. Nous y serons dans quelques heures... Des vagues moins profondes se frangent d'écume. L'île grandit, s'allonge un peu plus sur la mer, s'étire et se lève... Des sommets dentellent un peu le ciel, des pointes échancrent l'eau bleue, des verdures se révèlent... Voici que des oiseaux viennent; leurs vols tissent un filet autour du yacht. Les vagues, plus courtes, sont ourlées d'une mousse neigeuse.

Elles savonnent acharnément une ligne noire qui s'efface et reparaît : la barre de récifs qui fait autour de l'île un collier hérissé de pointes hostiles... Le yacht s'in-

quiète et flaire le danger. Me voici dans les mauvais parages. Il faut que je veille...

*

Je viens d'accomplir le premier labeur par lequel mes mains ont pris possession de mon île...

Aussitôt la barre franchie, le yacht s'est trouvé en eau calme, à l'entrée d'une baie fermée par de hautes falaises. J'ai pénétré en un chenal étroit, ouvert sur la gauche et qui débouche sur une petite rade intérieure. Au fond, c'est une plage basse et, à deux cents mètres de l'eau, la lisière d'une forêt dont les pointes viennent presque jusqu'au goulet. Le yacht est sur ses ancres par vingt brasses sur un bon fond.

J'ai paré le canot où j'ai descendu le mort, soigneusement comme dans une toile à voile. J'avais déjà creusé sa tombe à mi-chemin entre les arbres et les flots. Je l'ai porté jusque-là sur mes épaules. Au bord de la fosse, j'ai un peu découvert son visage et, sur son front, j'ai mis un baiser d'adieu pour la mère, pour la sœur, pour l'épouse ou l'amante, ou l'ami du départ; un baiser d'adieu, de pardon ou de regret pour qui, dans sa vie, aura aimé celui-là — un baiser au nom de ceux qui garderont, là-bas, son souvenir et peut-être le tenace espoir de son retour... Je l'ai couché après avoir replacé le linceul sur sa face. J'ai comblé la fosse, que j'ai marquée de quelques pierres lourdes. Entre elles, j'ai planté une croix sans nom, comme il en est tant aux cimetières des pays marins.

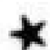
C'est fini, maintenant. Le pont de mon yacht me semble immense et vide tout à coup. Je ne retournerai pas à terre aujourd'hui...

Me voici où je voulais être, et seul. Au jour de ma fin, nul ne me rendra le dernier service qu'on puisse rendre à un homme. Il faudra que je cherche dans l'île un coin propice où vivre ma dernière heure — et demeurer mort.

LIVRE DEUXIEME

La baie intérieure de mon île, saphir émeraudin enchâssé dans l'or du sable et la pourpre du rocher, est un grand lac paisible. La déchirure sinueuse ouverte dans les falaises qui la cachent n'y laisse jamais arriver que le dernier frisson des vagues. Aux matins, aux soirs, alors que se lèvent les brises, un ressac léger meurt sur ses bords. Du grave chant de la mer, elle ne sait que les préludes. Deux ruisseaux, sortis de la forêt qui couvre une moitié de l'île, viennent y mêler leurs eaux claires.

Derrière les premiers arbres, au sommet d'une clairière qui descend par larges ressauts jusqu'au fond de la vallée ouverte vers la baie, c'est ma demeure, l'habitation des ouvriers que le dernier possesseur avait envoyés dans l'île, — un logis en troncs d'arbres équarris, élevé sur piliers, et dont le toit déborde largement au-dessus d'une galerie qui court sur les quatre faces. Des terrains déboisés l'entourent, qui furent préparés pour la culture et que reconquièrent déjà les espèces de l'île. Partout ailleurs, c'est la forêt coupée de ravins, de gorges, de vallons, de clairières. Depuis le rivage de la baie, les terres montent en lentes ondulations jusqu'aux collines prochaines. Du seuil de ma demeure, à travers le crible des feuillages qui la masquent, je vois au loin la mer qui neige à l'approche des récifs. Du sommet des collines, j'embrasse des espaces, l'illimité de l'océan, les au delà des horizons, l'infini du ciel, — tout notre univers que je sais.



Je ne me soucie point d'être un Robinson et j'espère bien que nul Vendredi ne me sera imposé. Je suis venu ici pour vivre avec moi-même, loin des hommes, pour songer à mon âme avant qu'elle ne retourne à sa source, — pour me connaître. J'ai débarqué pièce à pièce et transporté, au cours des jours, dans ma demeure, un ameublement pris au yacht... Et me voici installé comme si je vivais en ce lieu depuis des années.

Les diverses pièces de l'habitation contiennent mes approvisionnements. Je ne m'habillerai pas de la dépouille des bêtes. Je suis vêtu, chaussé, coiffé pour deux existences d'homme. Je ne me nourrirai pas rien que de racines : il me faudra peu de terre pour y faire pousser le blé qui me suffira. Isolé de ma demeure, en un coin de mon jardin dans un fournil, il y a un moulin à bras et un coffre à pétrir. Bon ou médiocre, je mangerai mon pain. J'ai des fusils, de la poudre, du plomb, des balles! Je tuerai, le moins possible, pour vivre. Mes filets me fourniront du poisson. J'ai installé sur le principal ruisseau, au-dessous d'une chute de trente pieds, une turbine qui actionne une dynamo, — et les soirs, lorsque le soleil s'écroule dans la mer, des étoiles blanches s'allument pour mes veilles. J'ai des outils à travailler le bois et la terre. Des médicaments essentiels sont en un coffre, pour des maux possibles.

Je sèmerai les graines de quelques plantes qui me nourriront. Des fruits me rafraîchiront les lèvres. Le ruisseau me donnera à boire.

La pièce que je me suis réservée est à l'angle de la maison, en façade. Elle ouvre à la fois, par une porte pleine, sur le couloir qui coupe le logis en deux parties égales et sur deux côtés de la galerie par de hautes portes-fenêtres. Elle est claire, paisible, accueillante, avec, pour seuls meubles, un fauteuil canné, une couchette en cuivre, des nattes sur le plancher, et une large table où sont des coquillages et des pierres. Des plantes que j'apporte avec leur terre, au jour qu'elles ont pour fleurir et que je replace là où elles naquirent avant que les fleurs n'en soient fanées, m'accordent la joie de leurs formes, de leurs couleurs, de leurs parfums. Un escabeau est devant ma table. Sous mes yeux, un crucifix, cloué au mur, perpétue son douloureux geste d'offrande. Je n'ai pas un seul livre...

C'est là mon chez-moi, mon privé, l'endroit de ma demeure où je suis plus moi-même, plus avec moi-même, plus en moi que partout ailleurs. Là je veille, je dors, je rêve, je me souviens, je pense, je vis sans mon corps. Je

mange ailleurs, dehors, dedans, n'importe où, — mais pas là. De l'autre côté du couloir, en face, dans la pièce correspondante, sont mes armes, mes vêtements, mon linge et, devant la fenêtre, une table de toilette... Je prends de mon corps les mêmes soins que toujours. La mer, la terre, le ciel et ma propre joie, valent bien que je me pare en toute simplicité, comme on se pare en vanité pour lutter contre un homme dont l'âme est peut-être abominablement crasseuse, ou pour éveiller les désirs d'une femme qui n'est peut-être qu'un affreux cloaque, voilé de mensonges et de sourires.

Je me vêts d'une chemise et d'une large ceinture de flanelle, d'une veste et d'un pantalon de toile écrue. Un chapeau de cow-boy me coiffe. Je me chausse de bottes à tiges souples et à fortes semelles. Lorsque je m'éloigne, pour des jours parfois, je prends mon fusil, des cartouches, quelques biscuits et du sel. Je me suis habitué à toujours avoir sur moi un briquet. Je ne me sépare jamais d'un solide couteau de chasse, court, passé dans ma ceinture, assez près de ma main pour qu'elle puisse s'en saisir, assez reculé sous ma veste pour que je ne le voie pas. J'aurais quelque déplaisir à me savoir des airs de brigand, hérissé d'outils à tuer. De meurtrier sans besoin réel, peut-être suis-je le seul dans l'île, que j'ai parcourue déjà en bien des sens et que je crois connaître presque toute. J'y ai vu des tortues courir sur le rivage, des singes culbuter et disparaître dans les branches, des bêtes que j'ignore bondir sous bois, des oiseaux de lumière s'envoler à mon approche et quelques volatiles s'enfuir dans les fourrés au bruit de mes pas : l'homme a déjà passé par là.

Je dors lorsque j'ai sommeil. Je me lève à mon premier éveil. Je mange quand j'ai faim et je bois quand j'ai soif. Je cultive les plantes qui me nourrissent et celles qui parfument mon logis. Je vais où me mènent mes pas: vers la forêt, vers la vallée, vers les rivages, au gré du désir et de l'heure. Je revois mon passé et je regarde mon présent. J'écoute mon âme balbutier des réponses et des questions à l'âme universelle qui l'enseigne par les voix

de la terre, de la mer et du ciel. Et pour me souvenir demain de ce que je fus hier, pour mesurer mon chemin, pour me vivre, j'écris des pages que je ne relirai pas et que je détruirai à la veille de mourir, — s'il m'en reste alors le souvenir, le temps et l'inutile courage...



Parce que les espaces s'illimitent autour de moi et que mes jours me détachent de l'époque pour me donner à mes songes en allés dans les âges, la terre m'apparaît toute grouillante d'imperceptibles êtres qui s'agitent dans la nuit. Depuis toujours, des soufles passent sur les hommes, qui les balaient et qui effacent jusqu'au souvenir de leurs témoignages.

Les œuvres de nos mains subsistent le temps qu'il faut pour en faire des ruines, et les monuments de notre pensée fournissent à nos fils les matériaux de monuments aussi vains.

Nous célébrons sur des modes sonores notre virilité, qui perpétue une enfance toujours nourrie des mêmes ignorances. Entre les infinis, tous nos siècles écoulés sont comme la goutte d'eau par quoi commencent et s'achèvent les océans.

Nous marchons sur des chemins où nos guides vont à pas tâtonnants, et notre orgueil se satisfait en des actes contradictoires qui sont le bégaiement d'une parole imprononçable à nos lèvres.

Pour ajouter à la poussière des siècles disparus, mille siècles à naître feront un peu de poussière de tout ce qui fut nous, et ceux-là qui brillent encore au zénith de notre passé, pâles flambeaux, torches mourantes, seront aussi parfaitement ignorés des hommes d'alors que le seront, après encore mille autres siècles, les torches et les flambeaux qu'ils auront eux-mêmes crus éternels...

Les noms révérés ou maudits ne seront plus qu'un assemblage de syllabes sans vertu, et leurs époques n'auront jamais été... Nous entrerons dans cette nuit d'où les peuples datent leur naissance et derrière laquelle rien de ce qui fut pour nous ne sera plus pour eux.

Un maillon se brise de la chaîne qui nous relie au passé pour chaque maillon que lui ajoute l'avenir. Nos espoirs naissent de la mort du souvenir et le savoir est fils des oublis qu'il ignore.

Et c'est pourquoi, centre d'époques probables et de temps possibles, verbe des passés qu'il évoque et des futurs qu'il provoque, germe et fruit de l'humanité qu'il réfléchit et totalise, celui-là qui médite s'attache aux épaules un accablant fardeau. De tous les horizons d'une pensée où ne sont plus les limites de l'individu, du lieu et de l'instant, des souffles viennent qui lui pâlissent la face, couchent la flamme de ses yeux, le font chanceler d'épouvante et de joie, et battent son âme qui gémit et craque ainsi qu'une barque cabrée dans la bourrasque...

Ce soir, où je suis, il me semble que tous les émois des mondes s'accumulent en ma demeure, sur ce grain de terre perdu dans l'immensité d'un océan que l'infini ignore.

Jamais, en aucun de mes jours, je ne me suis senti vivre comme depuis que je suis loin des œuvres par quoi l'homme s'exprime — et un large fleuve de deuil charrie en moi l'universelle peine d'être...



Par les fenêtres ouvertes sur la nuit, vers mon silence attentif, la mer roule ce soir un chant funèbre. C'est un lamento rauque, une grande plainte qui s'enfle, monte, plane, descend, se traîne, diminue, s'apaise et remonte... La vague moissonne des sanglots aux champs des horizons, les charrie sous les étoiles, les écrase aux mâchoires des récifs, et les crache à la terre muette sous la muette majesté du ciel. Dans la nuit bleue, l'éternelle désespérée brame la souffrance qu'elle moissonne à tous les rivages pour la semer sur les bords où elle se recharge d'un nouveau faix de douleurs. Depuis des temps, des temps qu'on ne peut pas savoir, depuis toujours, qui sait? sous le ciel, dans la nuit, la mer pleure la peine des êtres et fait à la terre un collier de clameurs.

Et partout, avant la vie, la mer était peut-être telle

que l'évoquent mes regards retournés dans le noir, là-bas aux confins des origines; encerclant la terre nue sous le ciel nu, sans rides, sans plaintes, sans colères, sans joies, — belle comme le repos, le silence et la virginité...

Mais le premier vagissement fit pâlir le ciel, tressaillir la terre et frémir la mer, comme pâlit le visage de la femme, tressaille sa gorge et frémit son ventre au premier frisson de l'être qui s'éveille en elle à la douleur... Et depuis, au cours des naissances, au flot des existences montant des profondeurs du néant, dans la vie tout entière épanouie aux déchirements des germes et des flancs, la souffrance s'est perpétuée des races, des nations, des peuples et de l'homme, — cette souffrance que la mer clame dans la solitude des nuits, autour de la terre aux entrailles fécondes, sous un ciel peuplé d'univers: l'éternelle souffrance de naître pour vivre et de vivre pour mourir, sans jamais connaître...

Nous mangeons nos ancêtres dans notre pain, et sur les chemins de nos fins prochaines nos pas soulèvent des poussières qui vécurent. La terre est pétrie de morts. Les siècles sont des ossuaires. Notre présent est un vestibule où nous attendons que demain nous scelle dans le passé pavé de tombes...

Et savoir que nos mains tremblantes aident à la mort; que le geste humain pourvoyeur des cercueils s'enorgueillit de fournir sa pâture à la bouche du ver, et que cet éphémère fils du baiser, l'homme, est pour lui-même le pire des fléaux!... La route qui vient de l'inconnu d'où nous venons dresse un poteau rouge à chacun de ses coudes. Des derniers âges, des époques lointaines, des temps à peine enfuis, ce qui persiste, ce qui demeure, par-dessus la beauté et par-dessus l'amour, ce que suent Homère, la Bible, et toutes les œuvres où baignent encore nos âmes, c'est du sang : le sang des hommes répandu par eux-mêmes, l'océan de sang où voguent, vaisseaux aux voiles pourpres, celles de nos gloires qui nous sont les plus chères!...

Nos gloires!... Des chairs lancées parmi des massacres, des cités hurlant leur épouvante parmi les glaives

et les flammes, des races ruées sur des races pour des tueries, des inondations de peuples emportant des peuples, des armées de conquêtes écrasant des nations, des flots de haines ignorantes entre-choquées pour des désastres!... Nos souvenirs précieux, notre orgueil premier et dernier, nos gloires!... C'est cela...

Notre passé est un amas d'empires écroulés, de cités disparues, de races abolies, et c'est de quoi nous vivons comme d'un fumier. Nous nous haussons sur notre piédestal de ruines, et les sépulcres entassés sous nos pieds exhaussent toujours de quelques décombres nouveaux le piédestal où demain dressera, égal au nôtre en sa vanité, l'orgueil de nos fils dont les jours tissent brin à brin notre suaire...

Oh!... Cette loi, ...cette terrible loi qui fait que des êtres sont emportés à milliers par de vastes rafales, sont fauchés par des vouloirs aux sources scellées, ainsi que les herbes d'un pré où la faulx du faucheur prépare les fauchaisons prochaines.

Mais à quoi bon cogner son front à l'écraser contre cela qui est comme une pierre dure, scellée au centre même de l'univers: la loi est telle!... La vie est sans limites sur une terre bornée. Il faut que des races disparaissent, que des cités s'abolissent, que des peuples s'effacent, que des nations meurent. Il faut qu'à des époques les générations soient décimées, — car si tous ceux qui naissent vivaient jusqu'au jour d'une fin normale et procréaient des êtres affligés du même don, les hommes d'un lendemain vite venu s'entasseraient ainsi que des fourmis sur un fruit pourri et mangeraient leur frère pour se prolonger d'une minute... Et je ne serais pas, moi, parmi mes collines, mes vallons et mes plages que seul je sais, pour y vivre dans une solitude et dans une paix que les sanglots de la mer emplissent ce soir d'une tristesse en songeant à moi-même et aux autres hommes...

Après tout, que m'importent les hommes, toujours semblables à eux-mêmes! Ils furent ce qu'ils sont et façonnent des fils à leur image. Leurs aspects changent seuls, selon les soleils qui les éclairent un instant. Mais leur

âme se perpétue dans sa nuit, identique. Ils s'agitent depuis toujours pour les mêmes buts vains, parent des mêmes vices et des mêmes vertus leurs actes qu'ils ne dirigent pas, habillent leurs appétits selon les modes qu'ils retrouvent, obéissent à des forces dont ils ignorent les raisons, vont vers des avenirs qui reculent à chacun de leurs pas, se massacrent pour des conquêtes qui coulent entre leurs mains mourantes, se glorifient de sciences qui masquent leurs ignorances imparfaites, naissent dans les mêmes douleurs, vivent dans la même souffrance, — et s'en vont, étrangers à eux-mêmes et aux autres, vers des tombes destinées au même oubli...

Et moi — stupide orgueil! — je m'écoute vivre et penser comme peut-être s'écoutait penser et vivre en ce même point du globe, il y a des milliers d'années, le premier de nos ancêtres qui s'éloigna des autres hommes, dans le vain espoir de se connaître et de les connaître.



J'ai connu la splendeur de la terre avant les époques des temples et des dieux.

C'était en un jour de lumière sans nuances, de ciel sans nuages, de mer sans rides, d'air sans frissons; en un jour de métal bleu. Ma barque demeurait prisonnière de l'océan immobile et muet, et ses rames lasses ainsi que deux maigres ailes engluées... Là-bas, sur le métal poli du ciel, mon île gravait son dessin net... Jadis, au temps de la grande solitude d'avant l'homme, les choses devaient être ainsi, avec des aspects plus rigidement purs, des contours précis dans une lumière égale, sans rien qui flottât autour d'elles pour en rompre l'harmonie, sans douleurs ni joies, sans hostilité ni bon accueil, sans rêves dans leurs nuits, sans sourires à leurs matins, sans larmes à leurs soirs — ignorantes, paisibles et fortes.

En ce jour que je me redis, nulle brume ne voilait cet atome dans l'océan, où mes jours coulent, mon île. Les contours en étaient arrêtés d'un trait également ferme. A quelques centaines de mètres devant moi surgissait de l'eau étale la horde noire des récifs, dans le repos de

leurs formes diverses : gnomes accroupis, bêtes allongées, gueules dressées, dos bombés, dentures luisantes, griffes fourbies. Plus loin, c'était l'eau encore, une étroite ceinture vernie, sans plis ni moirures, d'un tissu uniforme, attachée aux pointes de l'arc que tracent des falaises plus basses, éventrées pour le passage d'une vallée qui monte jusqu'à des collines découpées sur le ciel. Toutes les formes, là-bas, étaient cernées de lignes vigoureuses: masses noires de forêts, trous verts de clairières, plaques rouges de rochers. Une lumière égale, tombée d'aplomb, lavait les plans de teintes plates. Tout vivait impérieusement d'une vie claire, sans émoi ni fièvre: les récifs, la baie, les falaises, la vallée et les collines, dans les bornes du ciel et de la mer... Pour moi qui la regardais avec des yeux neufs, mon île était un paysage d'autrefois, la résurrection de ce qui dut être, la réalisation formelle de la vie qui se suffit. Du temps passa que j'ignorai. Rien ne bougeait, rien ne changeait...

Je n'ai pas voulu voir cette splendeur devenir autre ou décroître. Mes rames ont retourné l'avant de ma barque vers le large et j'ai attardé mes regards sur des horizons où le ciel et la mer étaient seuls. Je n'ai abordé mon île qu'à la nuit, alors que je ne me voyais pas moi-même. J'eusse voulu ne troubler d'aucun bruit, d'aucun geste, cette auguste paix qui me fit vivre un instant les premiers âges, alors que les aspects des choses ne participaient pas encore de nos souffrances et de nos joies, qui les déforment à notre image.



De nombreux jours ont coulé sur moi, des jours limpides, des jours parfumés, des jours savoureux que j'ai vécus avec force, dans ma joie qui me portait.

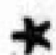
Mes yeux ont bu de la lumière, mes pas ont mangé de l'espace, ma bouche s'est désaltérée aux sources, et mon âme s'est nourrie de solitude. J'ai dormi dans les herbages, dans la forêt, au bord des flots. Mes réveils ont su tous les frissons qui émeuvent la terre au matin, la douceur chantante des verdures, les appels voluptueux

des fleurs gorgées de parfums, la profonde paix des arbres qui refont aux hommes des âmes d'innocence, et les paroles que la mer chuchote aux aubes parées de sourires ingénus. J'ai marché au gré des chemins insoucieux des départs, des haltes et des retours. J'ai possédé dans une allégresse perpétuée ma terre, mon ciel, ma mer qui me possédaient. L'œil clair, les muscles souples, le cerveau lavé, j'ai vécu toutes mes heures, et aucune de leurs minutes ne fut vaine. Tous ces jours sont pour moi un seul jour de lumière.

Et maintenant, il me semble que je n'avais jamais su la clarté, ni la nuit, ni les choses, ni les hommes, ni moi-même. Il me semble que je m'épanouis des poumons, des yeux, du cœur, de l'âme — que quelque chose comme une prison a craqué autour de moi et que je me suis évadé.

Je suis libre, je suis seul, sans liens, sans devoirs, sans droits, avec l'entière disposition de mon être. Nul ne me sait plus, nul ne me saura plus; le désert des horizons trace autour de moi un vaste cercle au delà duquel je sais de vains bruits...

Mes pas laissent seuls une empreinte humaine sur les chemins que je parcours. Nul autre regard que le mien ne cueille des fleurs de lumière en mon ciel. La mer ne sait que la seule caresse de mes yeux. Pour répondre aux voix qui peuplent les espaces, il n'est pas d'autres voix que mes voix intérieures. C'est le silence, la solitude, — et leurs voluptés souveraines.



Jusqu'à mes jours d'à présent, la mort à recevoir ou à donner m'avait seule appris la terrible joie et l'effrayant orgueil de rien que se sentir vivre en apprenant qu'on va peut-être mourir.

Durant ces ineffaçables instants où la mort approche dans sa toute-puissance et dans sa majesté, l'homme sait quels torrents de forces bondissent en ses veines pour l'attaque et pour la défense, combien de vouloirs sont entassés en chaque cellule de sa chair, et il connaît la secrète énergie qui bande tous ses muscles. En lui, tout se

rapporte alors à la vie seule; l'orgueil de la jouer au grand soleil, la fureur de la sentir couler à flots par quelque blessure vive, la rage de se savoir prêt à s'écrouler comme tous ces vivants qui l'entourent d'agonies gémissantes, et l'âpre vouloir de la préserver en tuant, chaque existence biffée accroissant les chances de se perpétuer pour celle qui demeure...

Aux jours de paix, aux temps de quiétude — dans les cités, dans les demeures, sur les places publiques, nul ne se vit. Les hommes existent hors d'eux-mêmes et leurs joies sont en des coffrets de formes diverses. Des actes s'accomplissent, des forces agissent, des mouvements s'enchaînent, des mécanismes fonctionnent pour des buts d'importance variable, et les heures qui passent entraînent les êtres vers des œuvres qui se répètent...

Des joies brèves effacent de passagères douleurs, des tristesses d'un instant biffent les frêles bonheurs de la veille, et sur la terre le temps éparpille les jouets dont s'amusent les hommes tandis qu'il les fauche. Les jours et les ans coulent leurs eaux tumultueuses ou mornes vers le même but, sans que jamais l'homme ressente cette immense joie de se savoir vivre qui le transporte et l'exalte lorsque, devant lui, en un geste de lutte, la mort surgit... Car il n'est pas d'amour ni de haine qui donne à l'homme l'orgueil de se connaître dans sa faiblesse et dans sa puissance comme le fait la mort qui vient pour une étreinte sans lendemain.

Dans l'une des dernières guerres d'Europe, les trouées faites par les boulets et les balles aux cadres supérieurs donnèrent à ma jeune virilité, ivre de colères et de douleurs, le commandement d'un régiment de cavaliers aux couleurs de France... Ce fut un jour de grande bataille...

J'avais devant moi, là-bas, dans le soleil d'un Midi d'hécatombes, parmi des fracas et des écroulements qui peuplaient l'immense vallée, les collines et les bois, la gigantesque bête multiforme qu'était l'armée ennemie, — la bête aux griffes de baïonnettes brandies, aux mâchoires de sabres dressés, à l'énorme gueule faite de gueules de canons. Et j'avais derrière moi, avec son souf-

fle qui me hérissait le poil, la belle bête frémissante, souple et forte, charpentée de chevaux hennissants et d'hommes cabrés, de pattes raidies, de poitrails écumants, de naseaux fumants, de poitrines aveuglantes, de faces tragiques et de crinières funèbres : le régiment éblouissant, suant le meurtre et reniflant la tuerie... J'ai ri gigantesquement en recevant au vol, d'un autre imberbe porteur d'aiguillettes, l'ordre attendu de charger. Des beuglements roulaient en ma gorge un vin de joie, et des bondissements me levaient sur mes étriers en jetant les commandements qui firent germer une moisson d'éclairs sur un sol de lumière...

Et j'ai chargé, plein d'une magnifique joie, inondé du féroce orgueil d'être puissant, radieux de vivre avec force devant la mort. Je me sentais une âme de massacres. J'étais quelque chose comme un cheval fou armé d'ailes, de griffes et de crocs.

Jai passé dans la fumée, à travers les boulets et les paquets de mitraille, suivi d'un tonnerre écrasant roulant vers un immobile tonnerre, entraînant une clameur contre une clameur, ruant un flot contre une digue. J'ai pénétré, à plein élan, dans de la chair hurlante, balafré des faces subitement éclatées en grenades mûres, taillé dans de la viande humaine, broyé des crânes, crevé des ventres, ouvert des poitrines.

Tel qu'un boucher avec ses aides, j'ai saigné du bétail humain, des hommes qui fuyaient en vols d'oiseaux démontés par un ouragan d'épouvantes, des hommes qui se collaient à la crinière de leurs chevaux, la nuque offerte au coup de sabre et les reins aplatis sous les poings de l'effroi...

Et je suis revenu vers notre armée, pour un jour victorieuse, repu d'avoir tué à pleins bras, saoul de ce vin unique du massacre, tendu à casser ainsi que la corde de métal de quelque affreuse lyre, superbe et dément, dans le formidable orgueil de vivre parmi la mort. Mon rire féroce sonnait en fanfare à la gloire. Je mâchais des râles jouisseurs, ainsi qu'un fauve qui lèche du sang tout chaud à ses moustaches... Et, retourné vers mes cavaliers

magnifiques, je les étreignais d'un regard d'amour et de conquête qui les faisait hennir de joie, se grandir sur leurs étriers dans l'orgueil de leurs blessures, et s'épanouir en un rire sanguinaire et puéril de brutes innocentes...

Plus tard, durant ces nuits de souvenirs où l'on récapitule, en les jugeant, tous les jours qu'on a vécus, j'ai parfois tristement médité sur ces heures de meurtre... Et ce soir, j'ai dans la gorge le goût d'un sang que je voudrais vomir pour me nettoyer l'âme. Une honte m'écrase que je n'avais jamais sue, et je suis abîmé comme sous un irréparable désastre, à contempler mes mains, ces deux mains pâles et fortes qui accomplirent toutes les besognes de l'humanité, — toutes les sales et les terribles besognes qui étaient peut-être nécessaires à l'instant qu'elles s'accomplissaient.



Ce soir, la mer pleure doucement sous le ciel sans étoiles. Sa plainte est une humble prière désolée de mère écroulée sur les dalles de quelque basilique déserte, dans l'angoisse d'une ombre où nulle aube de secours ne s'éveille encore pour ses fils. Les vagues lourdes, venues des horizons féconds en désastres, traînent leurs râles de détresse sur l'impassibilité des rochers lavés de larmes toujours pareilles. Vers ce mystère du ciel où nul émoi lumineux ne frissonne ce soir, monte une incessante lamentation, lugubre et douce. La plainte monotone de la mer proclame dans la nuit sans étoiles que notre ignorance des avenirs s'épanouit en fleurs de tristesse et que les sanglots, seuls, sont éternels...



Sous mon doigt qui l'interroge obstinément, elle est comme le pouls même du monde, cette artère de ma tempe qui bat les secondes d'une existence à chaque battement diminuée. La goutte de sang qui court, porteuse de vie, porteuse de mort, me fait vivre et mourir toutes les existences, et j'ai dans ma poitrine le cœur de tous les hommes de tous les univers...

La nuit est pacifique, peuplée d'étoiles. Devant moi, la mer monte jusqu'au ciel. Autour de moi, la terre s'achève à la mer. Un lointain frôlement de vagues lentes berce le silence, où chuchote un frisson comme de feuilles à peine éveillées...

Je vis les existences des hommes qui vivent à cette même seconde du temps qui passe. Dans le vide qui se creuse en mon âme, j'ai la claire vision de l'inutilité de nos minuscules existences, obscurément agitées et tressautantes. La solitude et ma pensée, sans nuls liens, me signifient combien sont vaines les formules et les règles par quoi nous drapons de loques illusoires, rouges, blanches ou noires, ce peu de néant que nous sommes...

Le ciel, la terre, et la mer se suffisent. Nos terrifiantes agitations qui ne déplacent pas d'un cheveu le plan de l'écliptique, nos crimes dont le plus effroyable ne saurait troubler un matin de printemps, nos plus parfaites vertus qui ne pourraient empêcher la mort d'un nouveau-né ni celle d'une étoile, n'ajoutent à la mer, à la terre et au ciel, ni une beauté, ni une laideur...

Tout est vain : perpétuellement, la seconde où nous fûmes n'est plus, sans que nous puissions jamais savoir ce que nous aurions pu être, ni jamais pressentir ce que nous pourrions devenir. Jouissances des mêmes appétits virant en un cercle étroit de mets remâchés et recrachés par les âges, c'est là tout l'homme dont l'impuissance s'exaspère toujours dans les mêmes limites étroites d'un pouvoir décevant.

Amours créatrices de haines perpétuées parmi les individus et les espèces; luttes sans jamais de victoires définitives ni d'absolues défaites; meurtres nés de vertus qui s'épanouissent en crimes; lumineuses gloires que demain embrume et que le temps efface; rêves dont on ne voudrait pas saisir la réalité, qui serait banale à pleurer; croyances compliquées de doutes et mûres pour un prochain ensemencement de négations fanfaronnes; sacrifices qui ne rachètent rien; massacres inutiles, au sortir desquels l'humanité recharrie un sang pareillement chargé de pourritures; ruées de vouloirs entre-choqués

dont le fracas n'est pas entendu du plus prochain monde; blasphèmes qui ne font pas trembler sur une feuille la plus frêle goutte de rosée; combats de myrmidons ridicules s'égratignant avec des cris sous l'impassibilité du ciel, — rien, rien, rien ne vaut d'être tenté durant ces minutes brèves qui sont notre vie poussée par la mort.

Des siècles coulent, inexorables, sans arrêt, depuis des temps que nous ne savons pas et pour jusqu'à des temps que nous ne saurons jamais. Les conquêtes de notre science se butent, en arrière et en avant, à de l'obscurité, et notre foi, jaillie des entrailles de l'inconnu, cogne ses élans à de la nuit. Tout se recommence, sans que jamais rien s'achève. Nos buts se déplacent selon que se modifient nos âmes. Nos fils, seuls, nous connaissent un instant, et nous marchons vers des réalisations toujours attendues, sans jamais être d'une ligne plus rapprochés d'elles...

L'esclave de jadis tourne durant nos jours la meule écrasante d'autrefois. Sa liberté, qu'il proclame dans les alcools, sue la même sueur de bête sous le joug, et c'est un pain aussi amer qu'il mange jusqu'à l'heure de cette tombe où il s'abat après avoir vécu des jours courbés, dans l'ignorance des paisibles labeurs. Le maître, esclave de ses esclaves, s'enorgueillit de richesses qui le condamnent par toutes les larmes et tout le sang qui les édifia. Le soldat garde une même âme de meurtres et de rapines, et la brute, identique à toujours, grimace les mêmes appétits sous des masques à peine divers. Le prêtre, à travers les âges, balbutie les mêmes paroles d'ignorance consolatrice, et le sage fouille d'un regard désespéré le Ciel d'il y a cent mille ans, pour y épeler un mot que nul n'y a jamais pu lire et qu'il n'y lira pas.

C'est cette petite goutte de sang qui, frôlant mon doigt, passe, là, sous ma tempe, dans un battement réglé sur le rythme de l'existence universelle, — c'est cette petite goutte de sang qui fait qu'à travers les âges les êtres se transmettent sans le diminuer ni l'accroître, ce qu'ils préservent peut-être d'essentiel. Et l'arrêt de cela, c'est la porte tout à coup ouverte et refermée sur le funèbre

passage qui mène de l'inconnu où nous sommes à l'inconnu où nous allons...

Devant moi ,dans la nuit claire, la terre s'achève à la mer, la mer monte vers le ciel, et le ciel tout peuplé d'univers qui sont peut-être les mots d'une indéchiffrable loi, le ciel aggrave de son mystère le trouble sacré de mon âme...

A quoi bon se tuer, d'ailleurs, puisqu'on meurt?



C'est l'heure du matin. La mer s'éveille aux bras de l'aube. Sur ses vagues légères, les lumières naissantes sont des caresses. Le ciel attendri la contemple. Chargée de langueur et de tendresse, elle rit au jeune soleil. Sur les grèves, elle chante doucement une chanson où sont encore des larmes déjà parées de sourires. Son éternelle mélancolie se farde d'une joie rose. Elle s'abandonne tressaillante, à l'étreinte des horizons.

C'est une vierge toute nue et chaste, couchée dans de la lumière et de la candeur, parmi les frissons des baisers qu'elle ignore. Je l'aime de toute mon âme. Elle s'accorde à ma peine et à mes joies. Je voudrais ne plus vivre qu'en elle, me baigner tout entier dans sa paix, dans sa douceur, dans son parfum et dans sa force. Je voudrais, sur un mode pareil à celui de son chant éternel, dire ma peine secrète, mes péchés, mes larmes, mes rires revenus, et pour que ma vérité, fleur virile, s'épanouisse aux tiges des mensonges anciens, m'apprendre enfin tout entier en m'arrachant de moi-même par sa vertu libératrice...



Je songe à la mort, doucement, dans un calme qui me vient d'elle, — car j'ai pour elle un amour profond, sans désirs ni craintes, et qui se satisfait de lui-même. Une curiosité religieuse me penche sur son mystère, que j'interroge sans relâche.

La mort est ma compagne d'élection, ma préférée, l'incontestablement fidèle qui ne me faillira pas, — et que

je saurai toute un jour. Elle est toujours là qui me parle à l'oreille, comme une amante. Dans toute ma vie, dans tout ce qui me signifie la vie, je l'entends qui marche sans bruit, paisible, jamais lasse, toujours également certaine d'elle et de moi. Son souffle frôle ma nuque, à des paroles qu'elle me dit en se penchant sur mon épaule. Il me vient d'elle un parfum de quiétude et de sérénité.

Voilà plusieurs fois qu'elle s'est assise à mes côtés, entre la baie et la forêt, sur la tombe de l'inconnu que la mer me confia un jour. Nous nous entretenons alors longuement, nous trois, au bord du crépuscule qui m'attarde entre ces deux ombres...



Ma souffrance profonde est de connaître quel perpétuel mensonge nous sommes et pour quels buts mesquins nous masquons nos âmes.

Nos paroles sont des montures qui ne révèlent de nos pensées que les facettes taillées selon des règles admises; nos actes, tendus vers des buts d'égoïsme, se drapent de vertueux manteaux; nos appétits se parent de soies changeantes et de chatoyants velours drapés en forme de devoirs et d'amours; nos lâchetés morales s'habillent d'une mince bravoure intéressée qui les dénonce; et nos bravoures, honteuses d'elles-mêmes, s'avilissent jusqu'à implorer le pardon des sots.

Tous nos amours rôdent parmi des sentiers tortueux en des marches obliques. Nos colères, nos mépris et nos haines se fardent de sourires. Nos joies et nos peines, nos cris et nos chants, nos rires et nos larmes, nos blasphèmes et nos prières, notre pensée, notre cœur, notre chair, tout ment : nous ne savons pas, sous les ciels des jours qui nous sont dévolus, laisser notre âme toute nue s'épanouir au gré des soleils et des brises!... Ah! misère de nous tous, que nous ne puissions, pour des minutes si brèves, vivre en vérité, sans nulle honte!...

Etre, parmi les hommes, un homme lucide et clair, sans amertume, sachant que la vie est diverse et que nous passons, fugitifs et complexes, jamais pareils à ce que

nous fûmes un jour!... Ne pas subir : accepter. Vivre sa vie comme on vit une plante robuste. Se donner aux instants et tendre vers la réalisation de soi en se sculptant sans relâche selon un idéal de beauté. Etre une inépuisable richesse pour se prodiguer à chacun et bravement garder au poing sa vérité comme une épée fidèle. Ne pas se disperser : se dire ou s'agir en paroles qui jailliraient du plus profond de soi ainsi que d'une source vive, en actes qui affirmeraient les horizons atteints et les conquêtes achevées. Porter son cœur ainsi qu'un blason parlant, chanter son amour en chant de vaillance et, impératrice ou vachère, vierge ou prostituée, proclamer à la face de tous la femme ou l'idée que l'on aurait élue. Tendre les mains et les lèvres vers les mains et les lèvres offertes, cueillir les baisers qui s'envoleront parmi des rires de fuite, avouer la joie des caresses sans lendemains, — et, pour les uns, contre les autres, rêver son rêve, confesser son amour, proclamer son désir, dire son mépris, élever sa prière, et marcher le front haut, l'œil clair, les lèvres vives, sans haine basse, dans l'orgueil d'être tel...

Vivre ainsi! oh! vivre ainsi!... Et, au jour venu du départ, s'en aller, fier d'avoir été, vers Celui-là qui fera le total de nous-mêmes, nous pèsera dans sa main, jugera notre ignorance, estimera notre âme que nous aurons ouvrée, et, selon qu'il en aura décidé dans sa sagesse, nous admettra à la définitive conscience de nous en Lui, ou nous rejettera en des matrices nouvelles pour des avenirs à naître!...

Rêve!... Rêve pareil à un glaive que j'ai longtemps gardé en ma poitrine, planté aux lèvres d'une blessure!... Blessure qui saigne encore de vieilles larmes quand la frôlent les mains du souvenir... J'ai voulu vivre ainsi, moi!... Oh! folie!... Folie!... Splendide folie dont voici qu'avec une joie douloureuse la rude saveur remonte à ma bouche!...

Mes jours de jadis et d'hier se lèvent devant moi, et je revis la tumultueuse existence de mon âme qui se cherchait parmi la foule des pensées et des actes contradictoires... Enfance, jeunesse, adolescence, virilité,

tous mes instincts, tous mes rêves, toutes mes amours et toutes mes haines, mes colères et mes mépris, mes défaites et mes victoires, mes gloires et mes misères, — ce qui fut souffrance et joie, moi et ma vie, tout un passé furieux crève l'écran du ciel qui me séparait de lui. Et sur la mer que le soleil ensanglante de sa magnifique agonie, des fantômes se lèvent, que je salue ainsi que des frères morts...



Cette nuit, par l'étroit goulet que les falaises ouvrent sur l'océan, j'ai lancé ma barque vers le large. J'ai traversé une bagarre de vagues où d'invisibles poings brandissaient des glaives de lumière et passé dans l'émeute des récifs écumants de fureur. La barre franchie, j'ai largué voile et focs, et me suis tenu dans le vent.

L'orage était là-haut. Une houle énorme soulevait l'océan, souffle de poumons opprimés par un poids, respiration rude de lutteur ceinturé qui bande ses reins sous l'étreinte. Dans le noir où m'arrivaient les abois rageurs des récifs, de lourdes vagues de nuit s'éclairaient, qui figeaient pour un instant un immense désert livide sous le ciel déchiré d'éclairs. De vertigineux himalayas de clarté s'érigeaient aux profondeurs de la nuit brusquement ouverte qui se refermait et s'entassait sur eux, plus noire. Plaqués en épais paquets d'huile, de lourds flots harassés s'écroulaient sous l'avant de ma barque, qui me portait vers la haute mer.

L'île, derrière moi, n'était plus. De m'éloigner d'elle, où rien pourtant ne vient troubler mes songes, il me sembla que j'entrais plus avant dans une solitude plus parfaite .Des lames maintenant lassées, comme mourantes, se brisaient en vagues plus courtes, heurtées et virantes.

Un grand souffle passa sur la mer. Un torrent de clartés déchira le ciel, révéla l'étendue, les eaux hérissées, l'île toute noire ,et ma barque, et moi-même parmi l'espace... Les vagues crièrent, cabrées par un assaut. Le ciel craqua. De larges pleurs s'écrasèrent sur mes mains.

Un silence étrangla toutes les voix dans la gorge de la nuit.

Et brusquement, en une nappe droite, la pluie croula... Ce fut comme un déluge de larmes sur une colère abattue, comme un clapotement de baisers tombés d'inépuisables lèvres sur une révolte vaincue. La mer s'apaisa, soumise, et se livra, étalée...

Mes focs clapotèrent et ma voile battit le mât, dans une accalmie d'un instant, dans une sorte de plénitude heureuse, — pour se retendre et m'emporter vers un horizon lavé.

Mes pieds nus jouissaient du bois mouillé, et mes mains de la toile humide. Une odeur de sillions et de rivages fumants venait vers moi, éveillant d'anciens jours. Il me semblait que la terre et le ciel se pénétraient en moi par la mer. J'ai bu, meilleures que le plus généreux des vins, l'eau qui perlait à mes moustaches. Toute ma chair ruisselait calmée, et ma joie était d'être ainsi qu'un chien mouillé.

Cette eau qui me révélait ma peau, mes muscles et mes os, me lavait des souillures antérieures et ressuscitait une âme de candeur en ma poitrine vidée de vieux péchés. J'avais quitté ma vareuse qui me plaquait aux reins. Mon corps était plus souple et plus fort, dans cette violente joie comme de bête, qui m'étreignait à sentir du ciel tomber sur ma peau en perles tièdes...

Des râles agonisaient sur les horizons qui se frangeaient encore, au ras des flots pacifiés, de brèves dentelles de lumière. Le ciel lessivé révélait un infini criblé d'univers. Une fraîcheur d'aube passait en mes yeux. Ma joie était d'un enfant des rivages au sortir du bain coutumier. Un bon parfum de jeunesse revenue, de lointaine, lointaine jeunesse, flottait autour de ma barque. La nuit bienveillante me gardait en ses bras attendris. Le lent soulèvement des lames était la respiration égale d'une gorge charitable aux repos qu'elle berce. J'étais en un refuge inviolable — comme un fils accoudé aux genoux de sa mère.

Et, tandis que ma voile et mes focs orientés me ramenaient vers l'île, j'ai longtemps et obscurément rêvé d'une existence qui s'écoulerait, toujours égale en toutes ses minutes à cette minute parfaite, — de quelque impossible existence qui s'en irait ainsi, dans une perpétuelle nuit criblée d'étoiles, sur une barque bercée à la chanson des flots apaisés par la bénédiction d'une pluie baptismale, descendue d'un ciel sans courroux...

THÉODORE CHÈZE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Fernand Lot: *Alfred Jarry, son œuvre,* Nouvelle Revue Critique. — Henri Massis: *Débats,* Plon. — Léon Daudet: *L'Hérédo, Essai sur le Drame intérieur,* Grasset. — Marcel Proust: *Lettres,* La Palatine, Plon. — Robert Goffin: *Sur les traces d'Arthur Rimbaud,* Editions du Sagittaire.

Le souvenir d'Alfred Jarry ne passe pas; de jour en jour, il s'affirme davantage. En quelques années, je note au moins trois livres de l'intérêt le plus vif, consacrés à ce prince de l'étrangeté. Il y a d'abord le livre de Mme Rachilde *Alfred Jarry ou le Surmâle des Lettres,* un livre intense et tourbillonnant; il y a le livre très intelligent et très pénétrant de M. Paul Chauveau dont je vous ai parlé l'an dernier; il y a enfin le livre bref et étincelant de M. Fernand Lot (**Alfred Jarry**), qui vient de paraître tout récemment. Dès le début de son livre, M. Lot indique deux positions fort différentes qui vont lui permettre de situer « le cas Jarry ». Ces deux positions le plus souvent opposées, ce sont celles du poète et de l'humoriste. Une définition profonde de la poésie par Shelley et une définition pertinente de l'humour par Gaston de Pawlowski permettent cette affirmation: « L'humoriste et le poète tendent tous deux à nous *défamiliariser.* Ils sont des inadaptés qui s'étonnent. » Alors se précise le drame intérieur d'où va naître le génie d'Alfred Jarry: en son âme vivent avec la même puissance un poète et un humoriste. Du coup, vous comprenez que dans « la somptueuse nébuleuse du symbolisme », il puisse briller comme un « astre puissant et bizarre ». Mais ce que vous comprenez mieux encore, c'est l'affinité entre Alfred Jarry et nos âmes d'aujourd'hui. Qu'on évoque en bloc la vie et l'œuvre d'Alfred Jarry, on entend résonner immédiatement la note plus aiguë d'actualité. Constatons en passant que si le mot modernité

désigne généralement une littérature toute de clinquant, de tape à l'œil, et d'effets artificieusement plaqués, il peut exprimer aussi le contact profond et secret de l'œuvre d'art et de pensée avec la musique la plus cachée, la plus significative et la plus originale du drame qui déchire notre époque. Quel est donc le drame profond qui donne son caractère à notre époque? Evoquez brusquement le spectacle d'ensemble de notre temps, cueillez au vol votre impression. Peut-être sentirez-vous pleinement cette évidence: nous traversons l'une des tragédies les plus cruelles, les plus brutales et les plus décisives que le monde ait jamais connues, mais par je ne sais quel mécanisme diabolique, cette implacable tragédie se présente à nous, dans la plupart de ses épisodes particuliers, sous l'aspect d'une farce bouffonne et saugrenue. Nous vivons un moment cocasse et sanglant de l'univers où les gestes accomplis par les acteurs engagés dans la tragédie ont presque toujours un air de parodie. Nous sommes ainsi engagés dans la plus authentique tragédie avec l'étrange sentiment qu'elle se joue d'une manière si dérisoire qu'il en devient presque impossible de la prendre au sérieux. Un jour quelconque, lisez votre journal; considérez les maux profonds qu'il nous étale et considérez d'autre part les remèdes qu'on se propose gravement de leur appliquer: vous aurez à merveille l'impression de la tragédie qui se révèle sous l'apparence d'une farce. J'en ai assez dit pour vous faire comprendre la valeur que prennent pour nous Alfred Jarry et son œuvre.

M. Fernand Lot nous cite un sonnet de Jarry très peu connu consacré au roi Ubu et d'ailleurs intitulé *Le Bain du Roi*. J'en détache ces quelques vers significatifs:

Il va. La redondance illustre de son cul
Affirme insuffisant le caleçon vulgaire
Où sont portraicturés en or, au naturel,
Par derrière, un Peau-Rouge au sentier de la guerre
Sur un cheval, et par devant la Tour Eiffel.

Voilà qui est miraculeusement suggestif. L'odeur de notre époque n'est-elle point l'odeur de sang versé à profusion dans les fantaisies guerrières et se mêlant bizarrement à un immence grincement de bric-à-brac mécanique !

M. Fernand Lot nous rapporte avec verve force anecdotes piquantes et effarantes cueillies dans la vie de son héros. Il nous donne aussi des analyses qui pénètrent subtilement dans les mécanismes créateurs de l'écrivain. Il montre en particulier comment les constructions les plus surréelles de Jarry prenaient toujours un point de départ dans sa vie. Et il définit avec justesse la richesse contrastée de cet être étonnant:

Ce timide orgueilleux tend vers l'anarchie intégrale. Mais cet anarchiste n'est guère pratiquement révolté. Il est très intelligent et très naïf. Puissamment original et diablement imitateur. Il cherche l'absolu et se rend esclave du contingent. Hâbleur et ennemi du tapage; têtu et faible; cynique et ésotérique; il bafoue les règles de la société, se montre brutal et grossier, voire menaçant, voire dangereux, et il apparaît souvent, doué d'un tact infini, le plus courtois et le plus gentil des compagnons. Il gaspille son énergie en enfantillages, en farces et tels de ses actes gratuits retentiront au long des années.

M. Fernand Lot exprime le caractère de certains écrits de Jarry aussi extravagants que raffinés par l'union d'un « logicien en délire » à un « artiste des plus conscients ».

Par quelques exemples pertinents, il met enfin en lumière la persistante influence d'Alfred Jarry. Il rattache même le livre capital de la période 1930-1935, je veux dire *Le Voyage au bout de la nuit*, à la geste du Père Ubu:

N'est-ce pas enfin, cette nuit sans espoir où le Bardamu de Céline poursuit son lamentable et retentissant voyage, l'ombre même de l'immonde chef des Palotins et des Salopins, déployée sur toute la terre?

N'oublions jamais qu'au cours de l'après-guerre, la bringue effrénée des pirates d'affaires, l'orgie somptueuse et insolente d'une crapule dorée, l'arrogant triomphe d'une horde de bateleurs et de charlatans d'ailleurs fort pittoresques eut pour rançon l'écrasement avec une brutalité sans exemple des âmes fières et délicates!

M. Henri Massis réunit sous le titre **Débats** un groupe d'études brèves et d'ailleurs fort vivantes qu'il distingue lui-même des précédentes études qu'il avait groupées sous le titre *Jugements:*

> Avec *Débats*, je commence la publication d'une nouvelle série d'études critiques. Ce qui distinguera cette série de la précédente, c'est, je crois, un plus vif souci de l'événement. L'état de notre société, de notre pays, de la civilisation, qu'on le veuille ou non, sollicite obligatoirement nos esprits. L'écrivain est contraint de prendre part aux angoisses et aux périls du monde.

Et M. Massis reprend à son propre compte l'expression de Vigny, « l'ardeur d'un combat perpétuel ».

Ce livre grave mérite cependant le nom de livre agréable. Voilà qui s'explique aisément. M. Massis n'a pas oublié la vieille règle des classiques: passer du grave au doux, du plaisant au sévère; la diversité du ton fait ainsi le charme de son livre. Ici, c'est une discussion grave et poussée; là, c'est une élévation lyrique et vibrante; ailleurs, c'est un tour aisé dans l'ironie et le persiflage. Une page sur M. Charles Maurras touche au poème lyrique, mais les pages où l'on voit les deux célèbres augures Freud et Einstein discuter pesamment à Genève sur la guerre, sur la paix et sur l'avenir du monde, ont tout l'air d'une scène de farce. Cela d'ailleurs n'enlève rien ni aux découvertes de Freud, ni à celles d'Einstein, mais il est bon de rappeler aux plus doctes personnages et même avec un grain d'irrévérence qu'à l'occasion leurs propos ne sont pas paroles d'Evangile.

Je crois que l'attitude générale de M. Massis se dessine à merveille dans ce bouquet d'études variées. Il essaie d'amener l'homme d'aujourd'hui à un carrefour où il se voie contraint d'opter entre deux routes symboliques: la route Barrès ou la route Gide. Sommés de choisir entre ces deux voies, il se peut que certains esprits échappent au dilemme en choisissant un troisième chemin. On avait élevé jadis un temple au dieu inconnu; il arrive aussi que les êtres et les sociétés aient à rendre hommage à la route inconnue qui les conduit vers d'imprévisibles solutions. Bossuet donna pour titre à l'un de ses livres capitaux *Défense de la Tradition et des Saints Pères;* M. Massis à son tour prit pour titre d'un de ses ouvrages: *Défense de l'Occident.* Aujourd'hui, vous le verrez encore s'appliquer à défendre avec une vigilance lucide et fiévreuse un ensemble de positions hors desquelles il pense que l'homme et la société courraient les

plus grands risques. De même que Bossuet, il fait front à la fois sur sa gauche et sur sa droite. Vous le verrez dénoncer, et l'attitude gidienne qui met en péril la notion traditionnelle de l'homme, et le dynamisme allemand qui représente à ses yeux une promesse de chaos et de catastrophes, et aussi la position de certains croyants qui, emportés par un zèle extrême pour les vertus d'héroïsme et de sainteté, méprisent la vertu courante dénommée honneur et tous les compromis raisonnables chers aux esprits politiques et toutes les qualités moyennes qui sont de mise dans la vie courante.

Il ne cache pas l'admiration qu'il porte à M. Charles Maurras. Je crois qu'il lui décernerait volontiers ce titre de *Défenseur de la Cité* qu'on donnait aux évêques aux temps des Invasions barbares. Puis-je faire remarquer qu'il existe dans l'idée essentielle de M. Maurras, à savoir l'idée de continuité, un principe de mouvement et de renouvellement que M. Massis m'a l'air de laisser un peu dans l'ombre? Dans un livre où M. Raymond de la Tailhède et M. Charles Maurras ouvraient un débat sur le romantisme, M. de la Tailhède affirmait que tout poète créateur vit à l'intérieur de lui-même un « état révolutionnaire ». Sur ce point, M. Maurras ne présentait pas d'objection, mais il affirmait que la réussite vraie n'existe que si le poète peut dominer son tumulte créateur. Il écrivait ces lignes révélatrices:

S'il y parvient, la révolution initiale devient un renouvellement et cet ordre nouveau s'agrège aux trésors de l'ordre ancien. Le progrès développe l'ordre après avoir paru le contrarier.

Et voici le genre d'hommage qu'il a rendu à Mistral:

Non, Mistral n'a pas tout créé: ce serait grand dommage. Non, Mistral n'a pas tout continué: ce serait un pire malheur.

Ou je me trompe fort, ou voilà deux passages qui prêteraient à de longues méditations!

En vous disant que M. Léon Daudet est un auteur fécond, je ne vous apprendrai rien. Je ne vous apprendrai rien non plus en vous disant quelles lueurs brusques, intenses et variées, chacun de ses livres jette sur une foule de questions.

Aujourd'hui, je vais me borner à appeler brièvement votre attention sur la nouvelle édition de **L'Hérédo, Essai sur le drame intérieur,** l'un de ses livres les plus riches et les plus suggestifs. Avec cet écrivain, on va d'étonnement en étonnement. Voici un homme directeur de journal, astreint à l'article quotidien, un chef de parti assailli par des milliers de questions pratiques, un polémiste toujours engagé dans les batailles les plus ardentes et les plus cruelles de l'époque et vous constatez chez cet homme, dont toute l'activité paraît saisie par les choses tangibles, une curiosité passionnée des multiples détours, des multiples secrets et des multiples drames qui pullulent dans ce labyrinthe dénommé la vie intérieure. La distinction qu'il a établie entre le « moi » et le « soi » est, dès maintenant, largement répandue dans un ample public. La vie intérieure, avec ses reviviscences mystérieuses et brusques de personnalités héréditaires, avec leurs conflits poignants dans la pénombre, avec les jaillissements fulgurants et tyranniques de fantômes, à quoi il faut ajouter la lutte plus décisive encore du « soi » contre le « moi » aux multiples hérédismes où se joue toute la destinée de l'être humain; la vie intérieure prend, ainsi envisagée, un caractère dramatique, pathétique, voire tourmenté qui saisit l'imagination. Sur tout le livre flotte l'affirmation que chacun peut obtenir le triomphe du « soi » lucide et ordonnateur sur le « moi » trouble et chaotique. Ainsi s'offre à l'homme la possibilité d'une vie héroïque; ainsi se présente une manière toute particulière de définir le héros où l'humanité atteint son chant triomphal. Cette thèse prêterait à d'infinies discussions, je ne peux même pas les esquisser pour l'instant. Avec modestie, M. Léon Daudet propose d'ailleurs sa doctrine simplement comme un modèle provisoire, une hypothèse féconde de recherches qui se prête à toutes sortes de rectifications et d'améliorations. Les pages les plus saisissantes du livre sont celles où M. Léon Daudet se sert de sa doctrine pour essayer d'arracher leurs secrets à de grands créateurs scientifiques, littéraires et artistiques. Des cas comme ceux de Shakespeare et de Balzac en particulier s'éclairent d'une manière étrange et profonde.

Encore un volume de **Lettres** écrites par Marcel Proust.

Toutes les lettres de ce recueil ne sont pas inédites. J'avais déjà rencontré plusieurs de celles qui furent adressées à la princesse Bibesco dans un livre qu'elle publia il y a quelques années. Un bon nombre de ces lettres sont dénuées d'intérêt, mais il en est d'autres qui, pour une raison ou pour une autre, s'imposent à l'attention. On aime ici tel passage où Proust nous révèle la profonde misère de son existence de malade; on s'arrête ailleurs devant une remarque pénétrante sur l'homme ou sur les hommes; on apprécie autre part la manière dont se révèle dans un cas particulier une exquise délicatesse d'âme et une sensibilité émue. Lorsque Proust annonce la naissance prochaine de *Sodome et Gomorrhe*, il l'appelle « un volume d'une inconvenance inouïe ». Il dit encore à ce sujet:

> Ce n'est pas mon prochain livre qui est inconvenant, c'est le suivant (il l'est atrocement) et vous supplie de ne pas croire qu'il est « spirituel », je ne connais pas de plus grande injure pour un livre.

Quelle détresse dans un aveu comme celui-ci:

> Continuerai-je jusqu'à ma mort à mener une vie que même des malades gravement malades ne mènent pas, privé de tout: de la lumière du jour, de l'air, de tout travail, de tout plaisir, en un mot de toute vie? Où vais-je trouver un moyen pour changer?

La lettre la plus intéressante est une lettre adressée le 19 mai 1922 à Mme Laure Hayman qui avait cru se reconnaître dans Odette de Crécy. Marcel Proust à cette occasion s'explique sur la manière dont il crée ses personnages.

M. Robert Goffin s'est aventuré **Sur les traces d'Arthur Rimbaud!** Où donc? Pas en Abyssinie! Dans les Ardennes mêmes, le pays natal de Rimbaud. Il nous prouve qu'il y avait encore à glaner en ces lieux si proches. Au Musée de Charleville, il a vu le palmarès de la distribution des Prix au Collège à la date du 7 août 1869! Quel bon élève et quel fort en thèmes ce Rimbaud! Premier prix d'enseignement religieux! Premier prix de vers latins, de narration latine, de version latine et de version grecque. Quel bagage convenable pour le Prince des poètes révoltés! Dans le *Courrier des Ardennes*, du 21 novembre 1891, voici un article d'un vieil ami de Rimbaud dénommé Pierquin: « De première force

en latin, dit-il, il savait au besoin haranguer suivant toutes les règles les soldats de Marius ou de tout autre conquérant. »

Mais voici mieux! Dans le *Courrier des Ardennes* du 19 décembre 1891, M. Goffin prétend qu'il a découvert une pièce inconnue et combien précieuse. Il s'agit d'une lettre d'Isabelle Rimbaud au *Petit Ardennais* où elle arrange tout à son aise la légende de son frère pour en faire, nous dit M. Goffin, « le poète le moins vagabond et le moins voyou possible »! Elle s'insurge contre un article du journal où était rapportée la vie mouvementée du poète! Il faut lire sa lettre (p. 34-43). Vous y verrez la narration de la vie plus convenable, du commencement à la fin, que jamais homme ait menée sur terre! Avec beaucoup d'humour, M. Goffin écrit modestement: « Je me garde de solliciter les textes et de conclure. »

A Roche, M. Goffin rencontre un octogénaire qui aidait Rimbaud à débander sa jambe malade: « Il jurait comme un païen et se moquait de moi parce que j'allais à la messe le dimanche. » Pour ce vieillard, Isabelle et sa mère n'étaient que « deux fausses dévotes »! A Attigny, le docteur Beaudier apporte également son témoignage. Il a soigné Rimbaud malade vers 1891. Lui aussi a entendu Rimbaud « jurer comme un païen ». Il a constaté un « malaise physique » quand il se voyait en présence de sa mère. Un jour qu'il avait essayé de lui parler de poésie, Rimbaud avait répondu: « Il s'agit bien de cela, merde pour la poésie. » Ainsi parlait en ses derniers jours celui qui avait apporté au monde les mots qui devaient susciter avec une ardeur inouïe un renouveau d'enthousiasme poétique. Ironie infinie, c'est bien l'un de tes coups!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Yanette Delétang-Tardif: *Briser n'est rien*, « Editions Sagesse ». — André Mora: *Orbe de Rigel*, « Editions Sagesse ». — Jean Rousselot: *Pour ne pas mourir*, « Editions Sagesse ». — Louis Foisil: *La Chouette sur mon Berceau*, « la Caravelle ». — Roger Guémon: *Océania*, « l'Action Intellectuelle ». — Jean Mardigny: *Féeries Sentimentales*, « éditions Nymphéa », Nancy. — Jean Finet: *les Heures d'Ombre*, « Editions Le Contrepoint », Nice. — Jean Michaël Süe: *Pour des Nuits plus Belles*, Messein. — Amédée Béjot: *Sonnets à Lucrèce*, Lemerre.

« Aux Nourritures Terrestres », les « Editions Sagesse », sous la direction du très subtil poète Fernand Marc, inaugurent

une série de cahiers de huit pages. Il vaut la peine qu'on y arrête son attention puisque l'un de ses cahiers, **Briser n'est rien...** (ce titre reproduit le vers initial du premier poème), rassemble des poèmes de Madame Yanette Delétang-Tardif, *la Statue à la Mer, Eveils, Marée, Rêve:*

> Songe des dieux, mes mains multipliées
> entre chaque ramure inventaient un oiseau...

Cet éveil en songe d'une image tactile, comme il serait évocateur, si l'on ne demeurait en suspens « entre chaque ramure », emploi absolument incorrect de la préposition entre: « entre chaque ramure »... et quoi? et une autre ramure? Il le faudrait énoncer. Des fautes de ce genre sont rares chez ce poète sensible et averti; aussi quelques fautes de goût mais qui ne relèvent, celles-là, que d'une appréciation uniquement personnelle. Je m'accommode mal du verbe *pigeon-voler:* « un lâcher de colombes pigeon-vole avec les ombres ». Ici sans doute l'auteur a ses raisons et a raison contre moi. Je m'explique ce dont madame Delétang-Tardif a prétendu susciter l'idée; elle ne la produirait en moi, je le sens, que si j'y voulais consentir. Elle ne s'impose pas à moi, par conséquent (en ce qui me concerne), elle est nulle, et, même étudiée, elle ne me satisfait pas. Je déplore des taches de cette sorte dans l'œuvre de l'artiste si fin, si pénétrant que sait être presque toujours madame Yanette Delétang-Tardif.

Orbe de Rigel, par André Mora, appartient à la même collection. Larges évocations de mouvements, de lumières et d'espaces, sites mentaux suscités par leurs correspondants à travers le ciel ou sur la terre. Rêve parfois un peu vague, interrompu, repris et souvent incertain. Grands vers moins plastiques que d'intention musicale. Dans la même série, encore, M. Jean Rousselot donne, selon un système analogue, sauf que le vers est court et moins chargé de vocables à majuscules initiales, un court poème philosophique, **Pour ne pas mourir.** Je n'ai point à insister sur ces plaquettes, je les signale, et, d'elles-mêmes, quelque jour, je suppose qu'elles occuperont leur place dans l'ensemble d'un volume.

Les poèmes dont se compose ce recueil d'images, de sou-

venirs de famille, **la Chouette sur mon berceau,** attestent l'habileté de l'auteur, Louis Foisil, à manier le vers, avec souplesse, à l'adapter avec aisance à des rythmes fort divers. C'est le mieux qu'on en puisse dire et à peu près tout si l'on n'y considère que, à proprement parler, la poésie. L'auteur est un partisan, il tient qu'on le sache, fidèle à ses convictions, à des traditions les plus anciennes. Je ne sais rien de plus respectable, mais cela ne crée pas une personnalité lyrique, un poète. Il est fort indifférent qu'un poète soit chouan ou communiste, mahométan ou luthérien. Ce sont contingences dont il est possible de tirer peut-être, les exemples ne manquent pas, un élément de son lyrisme personnel, mais le lyrisme, englobant cet élément, n'est absolument rien s'il ne va au delà. La piété n'y suffit pas.

Que ce jeune homme de dix-huit ans, Roger Guémon, se libère un jour et accède à un domaine d'originalité neuve ou délicate, n'est pas impossible. Les poèmes d'**Oceania** sont d'une correction extrêmement estimable. La personnalité manque, la force, l'invention. Elles peuvent naître plus tard.

En ses **Féeries Sentimentales,** le poète Jean Mardigny excelle à évoquer vivement de fugitifs et nostalgiques paysages. Je note, par exemple, trois strophes qui peignent, suivi aux vitres d'un wagon, le *Clair de Lune:*

Le soir frémit d'herbes mouillées
Sur la plaine. Au loin, un falot
Danse, après quelque chariot;
L'essieu geint de sa voix rouillée.

De gros yeux ronds aux barrières,
Parfois nous regardent passer.
Au milieu d'un bois, un lacet
Fait entrevoir une clairière.

Une fumée échappe, brune
Sur le ciel clair, vers les lointains.
Mais le talus monte soudain
Et des buissons griffent la lune.

Certes, je ne goûte que fort peu le falot qui danse, *après quelque* chariot, ni la diérèse *barri-ères,* je consens aux rimes de singuliers à pluriels et à l'assonance *passer-lacet,* mais le paysage est fin, très juste, je m'y plais. M. Mardigny aurait

fort peu de contrôle à apporter à son labeur de poète s'il se voulait soucier de ne pas gâter un poème de sentiment fort pénétrant tel que, par exemple, *Eblouissement*, en usant d'expressions aussi hors de son propos que : « je *m'empiffre* d'air pur, » ou quand, dans un autre poème, il parle bizarrement d'une fée qui ensemence de graines d'amour son cœur *chauve:* je ne me rends aucun compte de ce que peut être la « calvitie » d'un cœur. Je sais bien que François Coppée portait au cœur un bonnet à poil, mais jamais il n'a été dit qu'il fût chauve. Ai-je tort de plaisanter? Je souhaite que M. Mardigny dont je remarque les dons précieux, délicats, de poète très sensible, ne les gâche point par des nonchalances ou un laisser-aller parfois trop regrettable.

Aux Elégies réunies sous le titre **les Heures d'Ombre,** une âme pensive, tendre, révèle le poète Jean Finet. Mais il y a souvent de la maladresse, une inexpérience trop apparente à remplir le vers. Les rimes ne frémissent guère, elles ne satisfont qu'à demi; elles ne suggèrent ni ne s'imposent. On a souvent l'impression de bouts-rimés. Et cependant, une recherche évidente de mieux que de la correction, de quelque nouveauté, une ardeur de conviction qui commande la sympathie. A coup sûr, une âme de poète, mais qui ne s'est point trouvé encore une expression assez marquante ou personnelle. Avec beaucoup de patience et non moins de travail, on est en droit d'augurer que cela viendra.

Une singulière mêlée d'accents voisins de la grandeur, de douceurs familières, de gaucheries et de fautes de langue ou de goût attire tour à tour et rebute le lecteur des poèmes de M. Jean-Michaël Süe, **Pour des Nuits plus belles.** On conçoit que l'auteur demande qu'on lise son livre « simplement comme je l'ai composé », dit-il, « en respirant l'odeur enivrante d'une fleur, un soir où le ciel étincelant élèvera ses étoiles magnifiques vers l'astre ruisselant de lumière... » Même lorsqu'il use de la prose, on le voit, il entasse sans crainte bien des épithètes superflues qui compromettent l'effet que sa phrase aurait pu produire. La faute de français se remarque aussi dans cette sorte de confession ou de préface. Il y est dit que ces pages sont « le souvenir vivant d'un temps dont je ne peux me rappeler sans... », etc...

Alors comment s'étonner, dès le premier poème formé de vers de quinze syllabes maniés avec la plus grande dextérité, qu'il se termine par cet alexandrin dont le sens est impénétrable:

Que la vie était douce..., et qu'étais-tu jolie...

Voici un morceau de trois vers, je le cite textuellement, intégralement:

Je voudrais que tu fus,
Entre mes bras, un peu émue
Toute nue...

Malgré d'aussi grosses erreurs, un mouvement pathétique souvent, de la force, de l'élan, une âme ardente et fière.

Parce que sur la mer il y avait des voiles blanches,
Parce que le ciel était clair, et que c'était Dimanche,
Parce que ta bouche avait le goût d'un fruit encore chaud de soleil

quelque chose, beaucoup de choses attachantes et grandes, et d'un poète.

M. Amédée Béjot, de qui naguère je lisais avec intérêt la très attachante *Evolution poétique en France*, donne une édition nouvelle, plus complète, je crois, de ses **Sonnets à Lucrèce** « pour le bi-millénaire du *De Natura* ». Ces sonnets, dont chacun porte en épigraphe un vers — ou plusieurs — de Lucrèce, se répartissent en six sections: *Hantises, Espace et Temps, Sources vives, Amour et Douleur, Résignation, Mort*, marquent, au gré de leur auteur qui en confirme le parallélisme par un succinct et persuasif commentaire, la parenté d'âme et même d'art entre l'inspiration du grand précurseur latin et celle du divin Baudelaire. C'est une suggestion à laquelle, je pense, n'a jamais échappé l'esprit d'un lecteur, mais qui, avant M. Béjot, s'est astreint à pénétrer les causes et les effets d'un si constant rapprochement? Mais je voudrais surtout, au moyen d'une citation, donner à comprendre en quelle estime il sied qu'on tienne la muse critique, consacrée et fervente, de M. Béjot.

LES ESPRITS

Sed simulacra solere in somnis fallere mentem.
Mainte image trompe l'esprit dans le sommeil.
(V, 62.)

Ces anges, ces démons épars dans l'Univers,
Dont partout Baudelaire odorait la présence,

Tu ne les verras pas, ils sont d'une autre essence,
Mais tu les sentiras en toi, si tu les sers.

Pétris de Verbe seul ou du plus rare éther,
Qu'infiltre Dieu d'une subtile intelligence,
Admirateurs ou contempteurs de sa Puissance
Ils peuplent de leur foule et le Ciel et l'Enfer.

Ne crois pas donner l'être, Homme, aux épais atomes,
En parsemant les nuits de tes humains fantômes,
Car c'est de ton cerveau qu'ils sortent du linceul.

Pour vivre à la clarté par ton cœur poursuivie,
Après les Temps que médita le Maître seul,
Attends l'Heure suprême au tombeau qu'est la Vie.

Quelle poésie d'essence, d'intention philosophique et qui exprime des idées directement serait supérieure à celle-ci? Je n'en connais point d'autre en nos temps modernes, ni Sully-Prudhomme, ni même Pauline Ackermann, à peine Louis Ménard peut-être. Mais celle-ci se dévoue à l'exaltation merveilleuse et de Lucrèce et de Baudelaire. Comment ne serait-elle pas sensible et agréable à tous les poètes de notre temps?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Luc Durtain: *Frank et Marjorie*, Flammarion. — Jean Giono: *Le Chant du Monde*, Gallimard. — Emmanuel Bove: *Le beau-fils*, Grasset. — Luce Laurand: *Les fils d'or*, Jean Crès. — Maxence Van der Meersch: *Le péché du monde*, Albin Michel.

Frank, possédant la pudibonde Marjorie, dans **Frank et Marjorie**, par M. Luc Durtain, fut rejeté par elle au moment où la brûlure qui la pénétrait la fit se souvenir du feu qui attend en Enfer les coupables de l'œuvre de chair, hors des lois religieuses. Seulement, la brûlure persista, parlant peu à peu plus fort que les commandements du Livre... M. Luc Durtain profite de ce que l'amante et l'amant se fuient et se poursuivent à travers les Etats-Unis de Roosevelt, pour parcourir ceux-ci derrière eux, et nous en établir le diagnostic. L'heureux dénouement de l'idylle, le cri heureux (un peu « bluff », est-ce exprès?) de Frank, fier de sa patrie à laquelle il va comparer l'Europe, sont d'un romancier qui veut déblayer, d'un médecin, aussi, qui croit devoir encourager son

malade... Dans un livre, il faut presser, ramasser les conclusions que la réalité traînera en longueur, anticiper même. Ce qui importe, ce sont les constatations entre la cassure du début, et la soudure de la fin. Du Nouveau-Mexique à New-York, par Chicago, quelques prises de sang et d'humeur ont été faites, plus profond que l'épaisse sur-peau économique et sous-peau biblique, en pleins tissus essentiels. Regardons-y, derrière l'opérateur. La pléthore, la mauvaise graisse qui la bouffissaient ayant fondu, le patient yankee s'est cru en danger. Il a comparé son sort à celui de ces obèses auxquels on interdit leurs sauces et leurs épices chéries. « Vivre sans ça... Impossible! » Il a voulu réengraisser, se faire un nouveau lard de prospérités industrielles; et, bombant là-dessus, rajuster son plastron d'homme correct devant Dieu, destiné par lui à servir de modèle aux autres — et arriérés — habitants de la terre. Ce pourquoi il s'applique aux reins toute la série des sinapismes Roosevelt: N. R. A. — gamme de dollars variés (ces sauvages d'Europe criaient : « fausse monnaie... ») — mise à la chaîne des banques et, à la diète, des intellectuels, etc... Le vieux-cher-enfant croyait à la vertu du cataplasme politique sur la santé d'un peuple! Toujours maigre, en dépit de ces expédients, retourné au grand sec ossu personnage qu'il était à ses débuts d'aventurier, ayant perdu confiance en les règles qui lui avaient si insolemment réussi, humilié dans son arrogante superbe, mais peu confiant en des règles nouvelles, il continue les gestes d'antan, en appelant sur leurs résultats un miracle. Il n'attendrit guère. Il faut le laisser disparaître de la surface des Etats — car son mal ne s'en ira qu'avec lui. On l'enterrera avec ses chères délices, ses mécanismes, sa raideur vertueuse, ou plutôt son pharisaïsme. La guérison sera pour les fils de ces chômeurs qu'il a fait battre à coups de bâton de caoutchouc par sa police. De ceux-là, le sang irrité est jeune; ils n'entendent pas reprendre à pied-d'œuvre l'absurde tâche des vaincus. Ils renoncent au mauvais de l'héritage américain: *l'américanisme,* cet inhumain faux-semblant de perfection (qui donc a dit que les Etats-Unis ont passé de la barbarie au progrès en brûlant l'étape de la civilisation?). Ils vont essayer de retrouver l'humain, et ils le cherchent jusque chez ces In-

diens ,plus heureux, plus *logiquement* heureux qu'eux, jadis, sur ce sol dont ils les ont évincés. En somme, c'est à l'âme qu'ils ont mal, et c'est là qu'ils veulent porter la cure. L'orbite excentrique, le monstrueux cavalier seul du Nouveau-Monde, se recentrent sur l'Ancien, et sa vieille sagesse classique. Il faudra combien de temps à cette résipiscence pour aboutir, par delà les regains de prospérité matérielle ou les aggravations de catastrophes?... Le beau courageux Frank lui-même, s'il meurt accablé d'ans, ne verra peut-être pas le bout de l'affaire... A moins... Je paraphrase plus que je ne résume le livre de M. Durtain. En tout cas, ce livre donne beaucoup à ruminer. Il est de ce style que la médecine, envahissant les lettres, a fait succéder à celui de l'invasion universitaire: plus direct, plus palpeur, plus attentif aux réactions organiques dont l'homme est le lieu, qu'aux sorites superposés ingénieusement pour escalader les cimes de la spéculation. Sous la plume de M. Durtain, il a d'étranges phosphorescences et de singulières séductions.

Dès les premières pages de ce récit — **Le Chant du monde** — qui n'est d'aucun temps, parfois pré-hellénique, parfois biblique, parfois de nos jours dans la haute montagne et du moyen âge dans une cité de commerce, on sent une personnalité très, trop affirmée. Quand on a la carrure de M. Jean Giono, pourquoi rouler les biceps, forcer le geste et la voix? On le voit bien que l'auteur dépasse la moyenne. Les badauds, il les ameutera cinq minutes, avant que de plus roublards ne les détournent de lui. Les vrais amateurs de la vigueur et de la beauté s'empressent moins vite, mais demeurent; et c'est à eux que l'affaire du talent est d'avoir affaire... Je prêche; comme si l'on pouvait empêcher l'outrance chez l'être en qui la vie bouillonne et veut s'extérioriser. L'aventure, en pays rébeilland, du pêcheur Antonio, du bûcheron Matelot et du rouquin, fils de ce dernier qu'ils y vont chercher, est tissée de ces fils populaires qui trament les légendes, gros, ici, comme des câbles, là ténus comme soie. Et les batailles, et les amours, et les fêtes et les funérailles et les incendies, et la navigation sur le fleuve font bien un « chant du monde » comme l'avait compris l'épopée, la vraie, l'originelle, celle que la rumeur anonyme nourrit de ses sen-

timents et de ses visions avant qu'un Homère ou un Théroulde la recueille et l'ordonne en versets. Il n'y a pas le retour faisandé de l'ultra-civilisé vers l'élémentaire, ni même ce fameux dégoût de nos pourritures (snobisme pire!), mais un tempérament qui n'est apte à saisir et à refléter que quelques-unes entre les composantes de l'être humain, que quelques-uns entre les aspects de la nature, celles et ceux justement où nature et homme communient, loin d'être ennemis. Cet heureux daltonisme ne laisse devant les yeux qui en sont atteints qu'un Eden à dieux simples: l'amour, la mort. Tout y est innocent; tout y a caractère de nécessité! Le progrès ne saurait l'affecter. Pur, dur, sûr, déclare M. Giono, dans son « prière d'insérer ». Evidemment, qui a cela ancré dans la chair et le cerveau, et peut l'exprimer, est fort comme tous ceux qui possèdent une foi exclusive, et doit semer sa route d'œuvres rudes, mais de poids.

Intelligence et volonté ne déterminent pas le chef-d'œuvre. Voici, par exemple, un ouvrage, **Le beau-fils,** par M. Emmanuel Bove où ces deux qualités se montrent — et même indiscrètement — à chaque page. On attend beaucoup de l'auteur, ce qui ne peut manquer de l'inciter à leur faire rendre le maximum, à se garder de tout ce qui les altérerait. En tant qu'étude de jeune caractère ambitieux et mou, *Le beau-fils* est d'une exactitude méticuleuse, sans prouver beaucoup plus que certaines fantaisies de M. Tristan Bernard — grand collectionneur de types d'abouliques. Il n'en a pas la sournoise philosophie, ni la bonhomie pittoresque. Il est compliqué et froid, encombré de comparses qui ne se fondent ou ne s'agglomèrent pas en foule pour orchestrer les démarches du premier rôle — et n'entraîne point l'adhésion. On recueille, au lieu d'émotion, de la fatigue. Certaines terres, et très riches, sont impropres à certaines cultures. Que si on les condamne à les porter, elles en modifient la saveur. Le produit final, impropre à la consommation, reste d'un immense intérêt pour les spécialistes du laboratoire.

Voici un petit livre, **Les fils d'or,** par Luce Laurand, à qui peu de chose manque pour être exquis : serrer les comparaisons-descriptions qui débordent d'épithètes et de couleurs, à la façon des corbeilles de fleurs sauvages. Il est vrai

qu'elles étayent de leurs masses harmoniques une mélodie mince, presque grêle. Il ne s'agit que de deux vierges, l'une folle, l'autre sage et qui, comme dans l'Evangile, courent à leur destin. Elles le trouveront au bout de leur pente. On l'avait préparé avant elles: leurs parents, le petit pays pyrénéen, ses traditions et ses commérages. Jolies plantes; il faut longuement les regarder. Car l'art de les cultiver se perd. Nous n'aurons plus longtemps parmi nous de jeunes filles telles que les formait l'usage de France. Produit fragile — et spécieux. Défi à la nature dont le paradoxe charmait les jeunes bourgeois (non l'aristocratie), mais marquait sur cette nature le triomphe d'un ordre, d'un idéal humains. Si la réussite ne suivait pas toujours l'aventure du soir des noces, la faute en incombait le plus souvent à l'initiateur butor. Maintenant de robustes androgynes que rien ne fait ciller; et pratiques! A mesure que disparaîtront les Isabelle Daspe et surtout les Aliette Salvat, va s'en aller de nous du velouté, du vaporeux, certaine douceur, une certaine compréhension de l'invisible. Nous tomberons un peu plus dans la sécheresse sans rosée des temps positifs.

Il y a beaucoup de bonne volonté et aussi des dons d'observation patiente et méticuleuse dans **Le péché des hommes** par M. Maxence Van der Meersch. Ce romancier qui est du Nord, comme on le reconnaît à son nom, a hérité des peintres réalistes, ses ancêtres, le goût du détail vrai, et non seulement humble, mais vulgaire, parfois répugnant (je songe, en particulier, à l'épisode du ver solitaire). La pitié l'inspire, et l'on sent que le sort lamentable de la petite fille (une enfant naturelle) qui s'exprime, dans son récit, à la première personne... l'accable autant qu'il lui déchire le cœur. Il veut être impartial, cependant, et nous montre le bien et le mal cohabitant chez un même individu. Il se trouve de braves gens parmi les bourgeois qui emploient sa triste héroïne; des brutes parmi les ouvriers et ouvrières qu'elle fréquente... Mais la confession de celle-ci ne laisse pas d'être arbitraire, moins par son accent même que par les réflexions dont elle est semée. Que nous sommes loin, avec elle, et sa ressemblance à une déposition de témoin sous serment, d'un récit comme *Oliver Twist* à quoi on pourrait la comparer par le

fond! Ici, tout est morne, sans exaltation ni lyrisme (volontairement, dira-t-on). N'importe. Au péché du monde, M. Van der Meersch en oppose un autre, celui du désespoir, l'*acedia* de l'Eglise.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Azaïs, trois actes de M. Verneuil, au théâtre de Jassy. — *Noël sur la Place* ou *les Enfances de Jésus-Christ*, trois actes de M. Ghéon à Rive-Gauche. — *La Parisienne*, de Becque, à la Comédie-Française.

La grande presse nous a appris qu'au début de février, **Azaïs,** comédie de M. Verneuil, avait été sifflée au théâtre de Jassy en Roumanie. C'est un bien bel exemple.

M. **Ghéon** semble tenir à se manifester en dehors des théâtres réguliers. Le dernier ouvrage que j'aie vu de lui se nommait *Isidore le Fat*. C'était un acte simplet, mais de bonne humeur, qui fut joué une fois ou deux par les soins de la Petite-Scène au Théâtre Arlequin, là-bas, rue Falguière. Nous avions espéré en le voyant que l'auteur renonçait à la dramaturgie religieuse et que la série « Pauvre sous l'escalier » était close. Il n'en est rien; M. Ghéon vient de nous donner une sorte de mystère que le groupe *Rive-Gauche*, installé dans la superbe salle de spectacle de la Maison de la Chimie, a représenté.

M. Ghéon est un théoricien, un doctrinaire, et il en a le doux entêtement. Il voudrait renouveler le théâtre. On sait qu'il n'est pas seul à nourrir une pareille ambition, et comme tous ceux qui le font, il pense qu'il n'y a de moyens de salut que par la méthode qu'il préconise. Antonin Artaud en dit autant en prônant une méthode toute contraire; mais nous ne rechercherons pas ici qui des deux peut avoir raison.

M. Ghéon pense que le théâtre doit être religieux. M. Raymond Duncan pense à peu près de même, si je ne me trompe, qui de temps en temps s'occupe aussi pour sa part de rénover le théâtre; mais, tandis que celui-ci professe une religion païenne, celui-là en prêche une chrétienne, et même catholique. Ils sont animés de la même persévérance et l'un d'eux met à composer des mystères la même opiniâtreté que l'autre

à se promener pieds nus, avec un chignon, des bandelettes et des robes grecques. Les hommes courent follement aux mêmes termes par les chemins les plus divers.

Pour moi qui ai fort peu de convictions, qui regarde toutes les religions du même œil surpris et ému et qui les aime toutes, par reconnaissance pour l'art qu'elles dépensèrent à façonner de belles idoles, je ne sais examiner que la surface de ces théories, et je ne saurais choisir entre elles. Je considère du même œil leurs productions quand elles se mêlent d'en donner de théâtrales. Edifiante ou non, je juge une œuvre dramatique comme je ferais pour un ouvrage de Bernstein ou de Giraudoux, sinon pour le premier vaudeville venu: il faut qu'on me plaise et qu'on ne laisse pas le sommeil me gagner comme il arrive parfois. J'avoue en outre que blasé par l'âge, je n'ai plus beaucoup de curiosité pour les manifestations de ce genre, que je les évite et que je n'y vais que si je m'y sens forcé. Je me suis cru forcé d'aller voir le mystère inédit de M. Ghéon. Je ne l'ai pas regretté. Il constituait un spectacle d'une charmante distinction, des plus raffinés et d'une ingénieuse invention. Je pense que c'est ce que l'on peut voir de mieux dans le genre.

M. Ghéon suppose qu'une petite troupe de romanichels, ils sont cinq exactement, en attendant l'heure de la messe de minuit, un soir de Noël, s'amusent à mimer, pour un auditoire imaginaire, quelques scènes de l'enfance du Christ; tour à tour ils nous présentent l'annonciation, la visitation, la nativité, le massacre des innocents, la fuite en Egypte, la famille du charpentier et, pour finir, Jésus parmi les docteurs. Des scènes si illustres, que l'art occidental traduisit de toutes les manières, parlent à l'imagination avec une éloquence qui soutient puissamment quiconque veut les présenter de nouveau et, quand on mêle un peu de la poésie des Evangiles à un ouvrage, on est assuré de lui conférer de la beauté. Il y a même là du trompe-l'œil et l'on ne sait pas au juste où s'arrête le mérite exact du nouveau metteur en œuvre. Mais on connaît assez M. Ghéon pour savoir que son mérite est réel, quoique par humilité il soit enclin à dire qu'il n'en a aucun.

Parvient-il cependant à ses fins? Ce qu'il voudrait, nous a-t-il dit, ce serait de faire surgir un grand courant de foi populaire. Il voudrait que le public se mêlât au jeu de ses acteurs. Il ne réussit cependant pas même à faire reprendre en chœur l'ave Maria par une assemblée composée d'enfants, de prêtres et de paroissiennes de Sainte-Clotilde ou de Saint-Thomas d'Aquin. Bien plus, je souhaite vivement que la pauvreté des réflexions qui peuvent émaner d'une pareille assemblée ne monte jamais à ses oreilles. Son effort méritait mieux. Il était soutenu par celui de cinq comédiens que l'on dit amateurs. Je veux bien le croire, mais je ne vois guère de différence entre eux et leurs confrères de la profession. Je me divertissais en les regardant, à les restituer dans quelques emplois classés. La Vierge Marie (on entend bien que je veux dire l'actrice qui la représentait) devenait Célimène; sainte Elisabeth, Arsinoë; et l'ange Gabriel, la sincère Eliante, tandis que le roi mage se transformait en Alceste et saint Joseph en Philinte. Si jamais ces cinq comédiens voient leur nombre accru jusqu'à huit, ils pourront jouer le *Misanthrope*.

En attendant, il font là quelque chose qui nous touche infiniment, parce qu'ils le réalisent grâce aux plus simples ressources du théâtre. Point de décors, point de jeux de lumière savants; comme costumes, des châles et des manteaux jetés par dessus les hardes des prétendus romanichels qui nous offrent le spectacle, bref une absence de moyens où réside précisément la pure séduction théâtrale. On devine où je veux en venir et que cette sympathique petite troupe va me fournir un nouvel argument pour critiquer une fois encore le cinéma. On nous assure qu'elle est constituée d'amateurs. Par amateurs, on désigne des gens qui ne font du labeur théâtral que l'occupation de leurs loisirs. L'amateur aujourd'hui n'est plus un oisif qui orne son élégante liberté d'une activité gratuitement choisie. Non, c'est un esclave comme vous et moi, qui se repose de son esclavage par un autre esclavage, volontairement accepté, et, si les interprètes de M. Ghéon ne sont que cinq, c'est qu'ils n'en ont pas trouvé un sixième qui ait autant de passion qu'eux et qui consente à faire les mêmes efforts.

Eh bien! pensez-vous que, dans les conditions où ils se trouvent, ces cinq amateurs auraient pu rien faire qui, dans le domaine du cinéma, eût été valable? Poser en guise d'argument une telle question peut paraître enfantin; on sent bien cependant qu'elle touche au fond du problème, qu'elle nous met en présence de l'éminente vertu du théâtre, dont c'est le propre de pouvoir faire quelque chose de rien. Il ne pense qu'à suggérer, il prend pour complice docile notre imagination, et c'est pourquoi il nous élève. Un personnage entre sur une scène nue; il lève la tête et dit: « Que ce palais est merveilleux, que les colonnes en sont nombreuses et belles avec leurs chapiteaux dorés. » Le spectateur reçoit aussitôt une idée de palais aussi efficace que si la photographie d'un palais babylonien se trouvait proposée sur l'écran à sa nonchalance engourdie.

Le cinéma ne demande point une pareille complicité, une telle collaboration de notre âme, qu'il rend paresseuse. Il engourdit, il ankylose l'esprit, à force de ne lui demander point d'effort. Montrant tout, ne suggérant rien, mais réalisant l'allusion même, je dirais volontiers que ses spectacles et ses divertissements constituent un mode assuré d'abrutissement des masses, — et c'est à cela peut-être que tend d'une façon générale l'effort de ceux qui les conduisent. *Mais le théâtre est d'essence supérieure.*

Cette affirmation est de Mallarmé et l'on ne saurait en formuler de plus frappante. Je l'ai retrouvée à sa place en me reportant à son article sur Becque. C'était une lecture d'actualité au moment du cinquantenaire de **La Parisienne.** C'est cependant des *Honnêtes Femmes* qu'il parlait et je ne résiste pas à l'envie de citer un peu de son texte qui est si lucide dans son enveloppement chantourné:

> Qu'est-ce, sinon une allégorie bourgeoise, délicieuse et vraie (prenez la pièce ou voyez-la) que cette apparition à l'homme qui peut l'épouser d'une jeune fille parée de beaux enfants d'autrui, hâtant le dénouement par un tableau de maternité future.

J'admire singulièrement l'intelligence d'un critique capable d'apercevoir ce qui fait le sens profond d'une œuvre avec tant de lucidité qu'on croirait qu'il l'invente en elle ou qu'il l'y met. Et depuis quarante ans *les Honnêtes Femmes*

demeurent pour moi la pièce au dénouement de laquelle survient une jeune fille parée de beaux enfants d'autrui. Je me demande quelquefois ce que le public, si longtemps injuste pour Becque, aurait dit s'il avait intitulé ce petit ouvrage, non pas les *Honnêtes Femmes*, mais les *Parisiennes*.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Yves Simon: *Critique de la connaissance morale*. Desclée de Brouwer, 1934. — R.-P. Timothée Richard: *Etudes de théologie morale*. *Ibid.*, 1933. — Robert Lascaux: *Biologie et morale nationaliste*. Revue Mondiale, 1933. — Marcel Lenglart: *Essai sur les conditions du progrès moral*; — *Le poids de la vie*. F. Alcan et Presses Univ. de Fr., 1934. — P. Garrigou-Lagrange: *Le réalisme du principe de finalité*. Desclée de Brouwer, 1932. — Hans Morgenthau: *La réalité des normes*. Alcan, 1934.

Les deux premiers auteurs dont nous devons recenser les œuvres traitent de la pratique selon la théorie scolastique. Saint Thomas y voit un ordre de vérité tout autre que dans l'intelligence spéculative: à savoir une conformité de l'intelligence non à la réalité, mais à un désir bien dirigé (« *inquantum id quod intellectus affirmat bonum appetitus prosequitur, et id quod intellectus negat esse bonum appetitus refugit* »). Il y a alors jonction de la cause finale et de la cause formelle. Dans la « décision prudentielle », le jugement résulte d'une inclination du désir; l'intelligence opère comme « disciple de l'amour ». Pour que cette inclination ne soit point déviation, égarement, il faut que le cœur se trouve déjà en accord avec l'objet du jugement. Ce cas se réalise quand l'âme est possédée par la présence intime de Dieu. Voilà en quel sens le thomisme reprend l'adage aristotélicien, qui faisait de l'homme de bien la mesure, le canon de la vertu. Et M. **Yves Simon** rappelle, pour le gloser en un commentaire très fouillé, ce quatrain de Charles Maurras (*La Musique intérieure*, 279):

> Si votre cœur est humble et votre âme très pure,
> Venez, il est permis de le dire tout bas,
> De toutes les grandeurs vous êtes la mesure,
> Un ciel intérieur illumine vos pas.

Le sens moral, qui nous vaut la connaissance des premiers principes de l'ordre pratique, participe de l'intuitivité angélique.

La sagesse pratique, le **R. P. Timothée Richard** l'examine moins dans son origine métaphysique et davantage dans son opération concrète. Serrant de très près, à tout instant, les expressions de saint Thomas, il présente sur le rôle du conseil et sur son « dynamisme » des remarques fort pertinentes. On trouverait difficilement ailleurs une étude aussi attentive des conditions de la perfection pratique. La seconde moitié de l'ouvrage concerne la certitude morale. Le probable aristotélicien consiste en la qualité de vraisemblance; il appartient au *videri,* au *dokein.* L'auteur retrouve ici un sujet où il est maître (cf. *Le probabilisme moral et la philosophie*). Le probable est un « moyen » dans l'ordre de la connaissance; non pas un possible qui aurait plus de raisons d'exister que son contraire, ni « une mesure de possibilité ». Entre le probable et le pratiquement certain, l'on jalonne ici la distance et précise le passage.

L'ouvrage de **Robert Lascaux** nous transporte dans le domaine politique, loin de la théologie. Bravant le préjugé si répandu entre les « intellectuels » français, il ose parler d'une *morale nationaliste,* alors que tant de gens parmi nous, mais non pas ailleurs, tiennent le nationalisme pour le virus de l'immoralité. *Alea jacta est:* ayant choisi, au lieu de l'aristocratie, la démocratie, nous serions par nécessité menés au nationalisme. Mais l'auteur fait entrer dans son exposé de tout et de n'importe quoi. Il n'étudie ni ne démontre, mais se borne à dire sa croyance en le principe démocratique, affirmant que seul il donne à chacun des membres d'une nation le maximum de puissance vitale et d'expansion (340).

M. **Lenglart** a, semble-t-il, trouvé le thème de ses réflexions dans l'ouvrage d'Alexander, *Moral order and progress;* mais il pense comme A. Bayet (*La morale de la science,* 59) que « l'essentiel d'une morale est dans l'idée qu'elle se fait d'une société meilleure ». Il y a par là une connexion entre le bien et le mieux... quoique le mieux puisse être ennemi du bien. Mais cette objection, l'auteur ne se la fait point: il postule, en s'appuyant seulement sur des autorités disparates et discutables, que l'avantage de l'individu et celui de la collectivité peuvent aller de pair, alors qu'il eût fallu scruter les conditions de cet éventuel accord. La thèse jumelle, *Le poids*

de la vie, est aussi traitée avec une sage correction, mais sans flamme et sans nerf. Le bilan des obstacles à l'existence confortable trouve un comptable méticuleux, mais il convient, alors, de ne jamais soupeser à quel point nous accable la charge de vivre. Fussions-nous gâtés par l'existence, nous pourrions, comme font les nerveux, taxer de servitude odieuse ses plus rares faveurs. Dans l'un et l'autre livre, M. Lenglart a fui toute originalité, pour avoir voulu être raisonnablement complet. Impression singulière: le lecteur éprouve qu'à se montrer moins impartial il eût fouillé plus à fond.

Du dogmatisme le **R. P. Garrigou-Lagrange** possède l'intransigeance, mais il possède aussi la fermeté, faiseuse de précision. L'intransigeance? Lisez plutôt: « Si l'on donne une année de réflexion aux écrits d'un Descartes, à ceux d'un Spinoza ou d'un Kant, c'est un quart de siècle qu'il faudrait donner à la méditation des œuvres de Platon et d'Aristote, et c'est toute la vie qu'il convient de lire saint Augustin et saint Thomas. » La fermeté? C'est l'affirmation du primat de l'être sur le devenir, la conviction que des causes exigent des fins. D'autres que les néo-scolastiques s'intéresseront à la critique, par ce vigoureux thomiste, de la pensée de Le Roy ou principe de non-contradiction, à condition qu'on le prenne dans son sens plein, pour établir que ce qui devient n'est pas encore, que le devenir n'est pas l'être, et qu'il y a plus dans l'être que dans le devenir (80). De ce biais l' « évolution créatrice » apparaît comme un devenir sans sujet (mouvement sans mobile), sans cause efficiente ni cause finale. — Deux applications essentielles du principe de finalité remplissent la seconde partie du livre: finalité de l'intelligence, ordonnée à la connaissance du réel ou de l'intelligible, donc de Dieu; finalité de la volonté, ordonnée à aimer le bien. L'auteur, inspiré par un précédent — tel article d'Etienne Gilson (*Le réalisme méthodique*, dans Festgabe Joseph Geyser, Ratisbonne, 1930) — se plaît à montrer que le réalisme néo-scolastique, loin de se montrer « naïf », repose sur une réfutation de l'idéalisme, sous la forme du moins que lui prépare Descartes; car le principe de non-contradiction vaut pour Dieu comme pour nous. Tant il est vrai, pour le

P. G.-L., que ce principe doit être tenu pour la base même de l'ontologie.

L'ouvrage de **Hans Morgenthau**, privat-docent à l'Université de Genève, cherche à établir les bases d'une théorie des normes, particulièrement au point de vue du droit international. D'après lui, la philosophie des normes vient de Kant; Husserl l'a reprise (*Recherches logiques*), et Kelsen « a tiré de cette indépendance du domaine normatif des conséquences systématiques pour la science juridique ». Il y a relativité entre le normatif et le réel, entre le devoir-être et l'être; celui-là participe à celui-ci, et inversement. Ici l'auteur s'oppose aux néo-kantiens de Marbourg (Hermann Cohen : sa notion du devoir-être est empirique, non a-priorique; cependant, elle prend les normes pour données originales, sans recourir à aucun système psychologique ou sociologique. Il s'agit donc d'une étude formelle, qui envisage non le contenu des normes, mais le mécanisme de leurs rouages selon la façon dont ils s'engrènent: rapports de compléments ou de référence, de subordination logique, de concurrence, rapports fonctionnels, de délégation, de cumul. Etude austère, fort abstraite, éminemment allemande, quoique très informée des théories émises par les juristes français, Gény, Duguit, ainsi que par Lévy-Bruhl ou Bergson. La réalité normative du droit international dépend, nous assure-t-on, de la volonté des Etats.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Etienne Rabaud: *Zoologie biologique*, fascicule III: les Phénomènes de Reproduction, Gauthier-Villars. — Léon Binet: *Nouvelles scènes de la vie animale*, Gallimard.

J'ai déjà rendu compte ici des deux premiers fascicules de la **Zoologie biologique** d'Etienne Rabaud, professeur de Zoologie expérimentale à la Sorbonne. Après les fonctions de relation et les fonctions de nutrition, voici les fonctions de reproduction. Je reste d'avis que c'est là plutôt une « Anatomie et Physiologie comparées » qu'une Biologie zoologique. En adoptant le plan de certains Traités classiques, peut-être Rabaud a-t-il eu le désir de faire apparaître plus nettement à son lecteur l'opposition entre les nouvelles conceptions et

les anciennes. Etienne Rabaud est un esprit subtil, un critique pénétrant, qui sait découvrir dans les publications biologiques récentes maintes survivances de la mentalité des naturalistes d'antan, toute imprégnée des idées finalistes et de la croyance dans les harmonies de la nature.

On sait qu'il y a des animaux ovipares et des animaux vivipares. Rabaud recherche la signification biologique du développement de l'embryon à l'intérieur de l'organisme maternel. Dans l'utérus, prétend-on, le fœtus trouve un abri et des facilités d'alimentation; en réalité, le fœtus vit en parasite dans le corps de la mère.

Tous les inconvénients de la vie parasitaire s'en suivent: déséquilibre métabolique, troubles variés, épuisement plus ou moins marqué du parent, qui font de la gestation une véritable maladie.

A ces inconvénients — à ces dangers — une compensation quelconque correspond-elle, résultant des avantages que la gestation procure à l'embryon? De compensation, on n'en aperçoit guère. Un œuf pondu tout au début de son développement et un embryon maintenu dans l'organisme parent ne courent pas exactement les mêmes risques; mais, ils courent des risques équivalents... Les facilités ou les difficultés de l'alimentation n'entrent pas en ligne de compte.

Bien des Invertébrés ont des larves pélagiques, c'est-à-dire flottant à la surface des eaux.

La conformation de ces larves diffère, et souvent beaucoup, de celle des adultes; elles possèdent des moyens de locomotion que ne possèdent pas ces adultes. Mais, pour attribuer à ces organes la valeur d'organes « adaptables », encore faudrait-il montrer que la vie pélagique est, pour ces organismes, une nécessité vitale. Cela même, on ne le montre pas. Certes, tout moyen pour le montrer fait entièrement défaut; mais, de cela, les naturalistes ne s'embarrassent guère; ils admettent, par définition, l'utilité de la vie pélagique; elle permettrait la dispersion de « l'espèce ». L' « espèce » devient ainsi une véritable entité, ayant ses besoins et ses intérêts presque indépendants de ceux des individus; le rôle de ceux-ci se bornerait à sauvegarder « l'espèce », et cette sauvegarde pourrait exiger la dispersion même des individus.

En fin du présent livre, Rabaud discute, à nouveau, et de façon très intéressante, la question de l'adaptation et de la

préadaptation. Il y a lieu de tenir compte, *avant tout,* des échanges que l'organisme effectue avec son milieu.

Nul doute que l'auteur ne soit partisan des théories physiques et chimiques des phénomènes de la vie. Ne cite-t-il pas les recherches récentes de Chatton qui montrent expérimentalement que la sexualité des Infusoires est fonction du chimisme du milieu.

Mais il se montre très prudent en ce qui concerne les applications de la Chimie à la Biologie; se méfierait-il des expériences de J. Loeb sur la fécondation chimique des œufs? Ou des expériences, pourtant nombreuses et démonstratives, sur le rôle des sécrétions thyroïdiennes dans la métamorphose des Batraciens? Il n'en est guère question dans son livre.

L'auteur a tort d'avoir laissé de côté les faits de gynandromorphisme et ceux d'intersexualité: « Les examiner ici déborderait le cadre du présent ouvrage. » Cependant, dans un ouvrage de plus de 300 pages sur la reproduction, ces faits méritent plus, me semble-t-il, que quelques lignes en bas d'une page.

Rabaud cherche surtout à montrer, à propos de toute disposition anatomique ou physiologique, que son utilité n'est qu'apparente, et qu'elle pourrait être autre, sans grand inconvénient pour l'organisme, et souvent même à son avantage. Mais était-il besoin d'un si grand nombre d'exemples pour prouver l'absurdité des idées finalistes? Et ne risque-t-il pas de s'attirer le reproche que la critique du finalisme l'intéresse plus que les résultats, pourtant remarquables, des biologistes modernes sur la reproduction? Certains de ces résultats prouvent précisément le *déterminisme* des formes et des fonctions et sont la meilleure réponse aux arguments des finalistes.

§

Léon Binet cherche à rénover, à l'Ecole de Médecine de Paris, l'enseignement de la Physiologie; à côté de la Physiologie de l'Homme, il fait une large place à la Physiologie comparée et les élèves suivent ses leçons avec empressement. Léon Binet est un curieux de la nature, et un lettré. Il fréquente, sur la côte de Provence, Tamaris:

Tamaris, ce n'est pas seulement le pays pittoresque où séjourna George Sand, le coin enchanteur aimé de Paul Bourget. Devant la baie du Lazaret, au milieu d'une végétation des plus variées, s'élève le laboratoire de Biologie maritime où notre ami Henri Cardot nous réserve la plus charmante hospitalité.

C'est là que l'auteur a utilisé des bains caféinés pour sauver de la mort des Poissons en voie d'asphyxie.

L'étude des Poissons est à l'ordre du jour; ils servent de « test » pour établir les minimums nécessaires de diverses sécrétions internes, ainsi que des vitamines; et on a fait sur eux de fort curieuses expériences au sujet de l'apparition d'une « robe de noce » chez les mâles.

Il est bien établi aujourd'hui que, chez la femme enceinte, il y a passage dans l'urine d'une hormone produite par l'hypophyse et qui stimule l'activité des glandes génitales. L'injection, à une Souris impubère, de l'urine de femme enceinte, ne tarde guère à provoquer l'état de rut. De telles constatations ont conduit à d'intéressantes méthodes de diagnostic biologique de la grossesse. Ici encore le Poisson peut être utilisé comme réactif. Des Lamproies de petite taille, dont l'ovaire est peu développé, sont placées dans un bain d'urine diluée avec un tiers d'eau. Au bout d'un certain temps, l'ovaire prend la structure qu'il présente chez l'adulte.

Ces dernières années, aux Etats-Unis, Cannon a étudié les réactions émotives du Chat qui a peur du Chien: accélération des mouvements du cœur, élévation de la pression sanguine, diminution de l'activité mécanique de l'estomac, augmentation du nombre des globules rouges dans le sang circulant, élévation du sucre sanguin. Tous ces symptômes se retrouvent chez les étudiants au moment où ils passent des examens!

On connaissait la sensibilité du Chat à la musique. Or, Mlle Bachrach, au laboratoire de Physiologie de la Faculté des Sciences de Lyon, vient de montrer que certains sons ont sur cet animal un effet aphrodisiaque des plus nets. Si on fait entendre à des Chattes, en train de manger, le son mi dièze, « le besoin provoqué est tellement impérieux que les animaux abandonnent immédiatement la table ». Déjà Colette avait raconté une histoire d'une mère chatte qui jouait tran-

quillement avec son petit lorsqu'elle a entendu l'appel lointain et musical du matou. « Elle cessa de jouer, et, comme si elle était poussée par une force puissante, elle partit, quitta son enfant et s'engagea le long de la petite allée pour gagner le bois hanté. »

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Montague Summers: *The Geography of Witchcraft*, 1 vol. 8° ill. — Du même: *The Werewolf*, 1 vol. 8° ill. — Du même: *The Vampire, his kith and kin*, 1 vol. 8° ill. — Du même: *The Vampire in Europe*, 1 vol. 8° ill. London, Kegan Paul, Trench, Trubner and C°. — A. van Gennep: *Contributions au Folklore des Provinces de France*, t. I, *Le Folklore de la Bourgogne (Côte-d'Or), avec une discussion théorique sur le prétendu culte des sources*, 1 vol. 8°, Gap, Impr. Louis Jean, et Paris, Gustave Maisonneuve, 8°.

Dans un volume, actuellement épuisé, sur l'*Histoire de la Sorcellerie*, M. Montague Summers a averti le lecteur qu'il limitait son étude au monde classique et à l'Europe médiévale et moderne. Le livre intitulé **Géographie de la Sorcellerie** complète descriptivement le volume précédent qui était consacré aux « principes » de la sorcellerie. Son but, dit-il, n'est pas de constituer une encyclopédie universelle de cette activité à la fois psychique, rituelle et sociale, mais de montrer comment elle a pris des formes diverses dans les divers pays considérés, qui sont: la Grèce et Rome; analyse très intéressante des conceptions sur la magie, le rôle d'Hécate, les magiciennes et devineresses, les transformations animales, les livres d'astrologie et de prédictions, avec textes à l'appui, nécessaires à l'intelligence des conceptions médiévales.

L'Angleterre et l'Ecosse: mine de renseignements bien classés, avec une analyse détaillée des procès de sorcellerie.

La Nouvelle-Angleterre (Etats-Unis de l'Est), chapitre où l'on voit poindre quelques-uns des facteurs du spiritisme et de l'occultisme américains modernes.

La France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne.

Il est extrêmement commode de trouver ainsi réunis de très nombreux documents, souvent puisés directement par l'auteur dans des archives. Quelques illustrations bien choisies montrent comment les artistes concevaient l'activité des sorcières.

Parmi les croyances qui appartiennent à cette catégorie,

il en est deux qui ont de tout temps attiré l'attention et qui subsistent même de nos jours dans les coins reculés des campagnes de l'Europe. Elles ont joué un si grand rôle dans l'histoire psychologique de l'Europe que M. Montague Summers a jugé nécessaire de leur consacrer des monographies spéciales: la lycanthropie et le vampirisme.

Son étude sur les **Loups-Garous** est certainement, pour quelques pays au moins, ce qu'on possède actuellement de mieux. L'auteur avoue lui-même que pour la France il a poussé l'étude moins loin que pour les pays de langue anglaise. Le mal n'est pas grand, car, comme il se place surtout au point de vue historique, il suffit d'ajouter pour la période plus moderne les documents folkloriques classés par Paul Sébillot dans son *Folklore de France* et de les compléter par ce qui a paru depuis dans les revues et dans les monographies régionales. Je dois dire qu'en Savoie, Dauphiné et Vivarais, je n'ai plus trouvé la croyance aux loups-garous que très atténuée.

Mais sur la lycanthropie en Angleterre, en Ecosse, etc., le livre de M. Montague Summers est bien proche de la perfection et fournit des bases d'appréciation comparative très intéressantes. Il va sans dire que la croyance à la transformation en loups appartient à la catégorie plus vaste des métamorphoses animales (en tigre, en panthère, etc.). La question de la possibilité de ces transformations sous l'influence d'une idée fixe, d'une obsession, d'une opération magique, fut longuement discutée au moyen âge et M. Montague Summers cite des cas récents où cette croyance est nettement affirmée.

Le chapitre sur le loup-garou dans les pays slaves aurait pu être fortement augmenté; dans les pays balkaniques aussi, existent de nombreux documents. Mais comme l'auteur a indiqué dès le début les limites de son enquête, on n'a pas le droit de lui opposer cette critique. Le dernier chapitre traite du loup-garou dans la littérature; une riche bibliographie termine le volume.

Les deux volumes sur les **Vampires** sont beaucoup plus détaillés. L'un considère le vampirisme comme doctrine magique, l'autre en décrit les formes dans les divers pays de

l'Europe. La nécrophilie a donné lieu à une quantité énorme d'ouvrages descriptifs et même de dissertations graves, dont une liste est donnée par M. Montague Summers. Il a réussi à mettre de l'ordre dans l'étude de ce sujet macabre. Certains auteurs ont prétendu que la nécrophilie se rattache par quelques caractères aux déviations sexuelles. D'autre part, tous les cas de cercueils ouverts, de tombes violées, de morts déterrés ne sont pas dus au vampirisme, quoique interprétés comme tels par des populations superstitieuses et parfois par des juges, mais au vol des bijoux ensevelis. Il paraît ressortir des documents recueillis par M. Summers qu'il y a bien plus de cas de femmes que d'hommes déterrés. Le fait que le vampirisme se rencontre aussi chez certains primitifs, surtout en Afrique, le range dans l'endocannibalisme ou l'exocannibalisme, sans que toujours on doive supposer une perversion ou une obsession.

De tous les pays, c'est l'ancienne Assyrie qui paraît avoir été le siège principal du vampirisme; aussi M. Montague Summers s'est-il vu obligé d'accorder un chapitre entier à la démonologie assyrienne, puis à la démonologie musulmane qui semble en être dérivée. En Chine aussi, les vampires jouent un rôle important dans les croyances populaires. Il n'est pas étonnant qu'une croyance aussi répandue et le caractère dégoûtant de la pratique aient réagi sur les littérateurs et sur les artistes. C'est à ces manifestations esthétiques, fréquentes surtout pendant la période romantique, qu'est consacré le dernier chapitre du premier volume.

Le second décrit en détail et commente tous les cas de vampirisme notés en Europe, d'abord dans l'ancienne Grèce et l'ancienne Italie, puis en Angleterre, en Hongrie et en Tchécoslovaquie (très fréquents), dans la Grèce moderne, les pays balkaniques et la Russie. Quelques pages seulement sont consacrées au vampirisme en France (pp. 122-125, avec rappel du *Là-bas* de Huysmans) et en Italie (pp. 126-127); mais on les complétera aisément en se reportant au premier volume.

Tous quatre sont munis d'index extrêmement détaillés; et tous les chapitres sont suivis de notes où on trouvera les do-

cuments principaux reproduits in-extenso. L'érudition de l'auteur est presque aussi fantastique que les sujets qu'il étudie.

§

Depuis plus de trente ans, j'ai recueilli directement au cours de séjours plus ou moins longs, ou indirectement en envoyant mes questionnaires imprimés, des documents considérables sur le folklore de diverses provinces, tous strictement localisés, ce qui est pour moi le point essentiel. Mais il n'y a que quelques provinces que je compte étudier à fond, en premier lieu la mienne, la Savoie, où j'ai maintenant 542 communes sur 630; le Dauphiné, où pour l'Isère et les Hautes-Alpes j'en ai plus de 300; l'Ardèche qui m'en donne 175. Pour les autres départements et provinces, il m'a paru utile de limiter les enquêtes et de publier à part une collection de **Contributions au folklore des Provinces de France,** dont le premier volume est consacré à la **Côte-d'Or,** où j'avais une trentaine de communes, soigneusement étudiées.

Le plan sera uniformément celui de mes monographies complètes: du berceau à la tombe; cérémonies périodiques; magie, sorcellerie et médecine populaire; littérature populaire et jeux, surtout des enfants. Les comparaisons d'une province à l'autre seront ainsi plus faciles; ce plan est en somme commode, bien qu'on puisse encore classer les faits de folklore autrement.

Il est donc entendu qu'aucune de ces *Contributions* n'a pour but de décrire le folklore d'un département entier; et que les faits inédits recueillis sont à proprement parler des jalons, qui tous n'acquièrent leur vraie valeur qu'à condition d'être commentés, soit régionalement, soit comparativement au sens large. Donc les *Contributions* ne seront pas seulement descriptives, mais aussi explicatives. Il va de soi que chaque petite région, ou *pays,* ne présente pas le même aspect folklorique que les *pays* voisins. Il reste donc de nombreux problèmes à résoudre pour rectifier, renforcer ou annuler les théories générales en cours.

Ainsi dans la Côte-d'Or se discernent une dizaine de phénomènes typiques et parmi eux des pratiques et croyances en

relation avec les sources, puits et fontaines. Elles sont si nombreuses et si caractérisées que j'ai dû reprendre à fond le problème de ce qu'on nomme le « culte des sources »; d'où une discussion théorique qui dépasse non seulement le département, mais aussi la Bourgogne.

De même dans le tome II, en préparation, qui sera consacré à la *Flandre et au Hainaut*, on trouvera une discussion générale sur la répartition des Géants processionnels et une autre sur la théorie des patronages de saints ou, si l'on préfère, sur la distinction des cultes liturgiques et des cultes populaires. Je crois que chaque *Contribution* fournira ainsi matière à des études d'un caractère généralisateur, qui permettront ensuite de clarifier et de simplifier les discussions du même ordre suscitées par le folklore des régions alpestres et rhodaniennes.

D'autres volumes seront consacrés à des régions plus ou moins étendues du Périgord, de la Normandie, de la Vendée, etc. En ce moment l'enquête dans la Nièvre et dans l'Yonne avance assez bien; mais pour la Drôme je n'ai que trois communes, alors qu'il m'en faudrait une centaine. Y a-t-il, parmi les lecteurs du *Mercure de France*, des originaires de ce département qui voudraient m'aider et répondre à mes questionnaires?

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Cité Universitaire: M. André Gide vu par la jeunesse actuelle. — Poésie: Si les femmes votent, écriront-elles autant?; poème de M. Jean Bucheli. — *Le Bon Plaisir:* poème de M. Raymond Cortat. — *Commune:* poésie de demain. — Naissances: *Reportages:* extraits d'une conférence de M. Paul Valéry; *Mesures:* une « Judith » de M. Paul Claudel. — Mémento.

M. François Ollive intitule « André Gide ou l'Ecole de la stérilité », un article de **La Cité Universitaire** (15 janvier). Cette revue est l'organe international « des étudiants de la cité universitaire de Paris ». Cela ajoute à l'importance que l'on peut attribuer à une opinion individuelle. A lire M. Ollive, on note qu'il a « adoré » ce qu'il « brûle » aujourd'hui. Il aima la « ferveur immatérielle et vidée de toute substance » que prêchait M. André Gide il y a quelque quarante ans. Il constate: « Nous gardons presque la nostalgie

du piège auquel il s'en fallut d'un rien que nous nous laissions prendre. » Ce nous — une génération d'étudiants — devient « on » : « On souhaiterait presque de ne l'avoir jamais lu. » Ce « presque » inspirera le sourire du bon patriarche qui sait excuser les hardiesses et l'ingratitude des disciples, à l'auteur de l'*Immoraliste* devenu une des têtes littéraires du communisme. Il n'en demeure pas moins sous le sceau indélébile de Calvin. Et cela lui rendra très sensible le reproche de « prostitution méthodique et complaisante, sadisme irréfléchi, exhibitionnisme calculé », que lui adresse son critique juvénile. M. Ollive précise :

> Ce qui frappe surtout en lui, c'est une sorte de rage, de désir furieux et futile de ne pas vieillir, de conserver encore et quand même un auditoire. Et cette crainte du *conforme*, qui est le plus artificiel de tous les vices. Etat d'âme obscur et complexe qui le jette sans cesse hors de la loi reçue et des vérités admises. Peut-être trouve-t-il en ce non conformisme étriqué l'auditoire qu'il recherche maladivement de toute la tension de son être : car il n'est de plus enthousiaste disciple que celui qui croit partir en guerre contre la tyrannie des préjugés, des conventions et des formules. Mais le risque est bien grand de perdre dans l'aventure cette harmonie et cet équilibre nécessaires qui gardent les œuvres de mourir. Et quel fondement donnera-t-il à ce refus devant la vie, lui qui semble n'en pas avoir compris les nécessités, vivant dans un monde irréel et comme dévitalisé? C'est à cela que son œuvre doit de paraître froide, privée de cette sincérité et surtout de cet accord étroit avec la vie, qui donnent à quelques-uns la force étonnante de rester toujours *actuels*. Ce glissement perpétuel de sa pensée, qui l'a depuis peu conduit à la prédication moscoutaire, certains veulent y voir une évolution logique et ordonnée : ne s'agirait-il pas plutôt d'une curieuse impuissance à fixer son esprit, d'un refus maladif de croire?

En vérité, le jugement de M. François Ollive est sévère. On a qualifié la morale de M. André Gide de « diabolique ». Son actuel commentateur corrige : morale « surannée et hors de saison ». Il ne s'insurge pas seulement contre le séduisant mais dangereux pasteur, mais contre la suite que le prêcheur a pu entraîner parmi les actuels plus de trente ans et moins de quarante, avant sa conversion à la foi de Lénine-Karl Marx :

Et le plus lamentable n'est-il pas que cet état d'esprit ait lentement gagné, sans qu'ils paraissent s'en rendre compte, certains hommes qui sont cependant de l'autre côté de la barricade et dont l'œuvre voudrait être un antidote de la morale gidienne? Et je songe aux innombrables Daniel Rops, petits et grands, dont la fonction en ce monde semble de mettre en équation leur inquiétude et leur impuissance.

§

Poésie (décembre) publie beaucoup de poèmes écrits par des femmes — la plupart d'une honnête facture, sans plus. Lorsque le maléfique, l'absurde suffrage universel sera étendu à la plus belle moitié de l'humanité, la France comptera-t-elle autant de femmes tentées par l'encre d'imprimerie? Voilà un sujet d'enquête curieux, à condition surtout que pas un homme n'y réponde. Vaut-il mieux faire voter la femme ou subir les avalanches de vers, de prose, qui démontrent qu'elle a trop de loisirs depuis qu'elle accouche moins souvent et qu'il y a une extension du chômage?

Pour échapper à ces oppressantes incertitudes de l'heure trouble, nous découvrons à point cette jolie pièce qui est de M. Jean Bucheli, bon paysagiste en vers.

A BOISSISE-LA-BERTRAND

Devant nous chante un paysage
Tel qu'en a chéris Mallarmé:
Il porte en soi comme un présage
Qui sourit à l'esprit calmé.

Le blason de la saison neuve
— Où l'été futur transparaît —
Et le voisinage du fleuve
Composent son tranquille attrait.

La berge entière est un symbole
De limpide sérénité;
Elle nous tend l'immense obole
Que lui confère sa clarté.

Le ciel, pur depuis un orage,
S'écartèle, reflet mouvant,
Sur l'eau qui croule du barrage
Et fait un bruit d'arbres au vent;

Nombreux, des oiseaux vont rejoindre
Leurs grandes plaines de là-haut...
— Et l'on s'attend presque à voir poindre
La silhouette de Corot.

§

Dans **Le Bon Plaisir** (janvier), M. Raymond Cortat chante « Les Papillons » avec talent:

Phalènes et bombyx, écailles, noctuelles,
Qui pourra deviner le sens des coloris
Et des légers dessins disposés sur vos ailes?
Quels lointains souvenirs y demeurent inscrits
Phalènes et bombyx, écailles, noctuelles?

Fragiles survivants des âges fabuleux,
Grands flocons effeuillés des antiques ténèbres,
Quels étranges soleils jettent encor leurs feux
Parmi les chatoiements de vos velours funèbres,
Fragiles survivants des âges fabuleux?

Des débris d'univers et des poussières d'astres
Tourbillonnent encore aux nocturnes manteaux
De ces navigateurs qui virent les désastres
Disperser dans l'effroi des ouragans brutaux
Des débris d'univers et des poussières d'astres.

Quel Œdipe vaincra l'énigme des reflets
Dont la splendeur mystérieuse vous décore?
De la nuit primitive ultimes feux-follets
Ou bien premières fleurs de la première aurore,
Seul Œdipe saurait comprendre vos reflets.

....

Les printemps disparus, les radieux étés
Qu'enivrait le parfum des fleurs incomparables,
Vous les offriez encore à leurs yeux enchantés
Lorsqu'ils levaient vers vous leurs faces misérables...
O printemps disparus! O radieux étés!

Aussi, quand le printemps vous jette par les plaines,
Edéniques œillets, hyacinthes, iris,
Nos yeux en vous voyant tout à coup se souviennent
D'un monde merveilleux qu'ils ont connu jadis
Quand le printemps, toujours, rayonnait sur les plaines.

§

« Noces », que publie M. Maurice Honel dans **Commune** (janvier), nous donnera un avant-goût de la poésie future, si le patronat doit survivre à la révolution redoutée ou désirée de plus en plus fort, dont les commentaires écrits finissent par lasser les yeux des moins capables d'impatience:

C'est à Saint-Ouen
qu'André Citroën
noue
ses renaissantes
amours
chaque jour
C'est à Saint-Ouen
près des presses
qu'on le voit le plus pressé
qu'il est le plus pressant
le plus impressionnant.
« Ouvrière
« ma chair
« presse-toi
« donne-toi
« donne-moi
« ta main.
« Ne fais pas
« les yeux ronds
« t'as la promesse
« du patron. »
Que ce soit la fille
ou la mère,
Qu'est-ce que ça peut faire
C'est une ouvrière.
A la guerre comme à la guerre.
Citroën fait pas de manière.
C'est un mari qui se fout de l'âge
pour se mettre en ménage.
« Veux-tu m'accorder ta main
« tes deux mains
« Ta main-d'œuvre.
« Je t'aime.
« Tu vaux de l'or.
« Je t'adore.
« Tu ne veux pas?

« Non?
« Alors, rien qu'un doigt.
« Ne t'inquiète pas
« les seins, les reins,
« tout suivra, ma belle,
« crois-en le seigneur de Javel.
« Cette année
« ou l'année prochaine
« je te passerai l'anneau
« de ma chaine.
« Si ce n'est pas toi
« ce sera elle
« la plus noix
« ou la plus belle. »
. . . .
Prends garde à tes mains
Prends garde à tes doigts.
Citroën a son règlement
C'est pas sa faute si sa poigne
Si sa poignée de main
C'est pas de sa faute s'il est si mâle
s'il est si malin
qu'il t'arrache rudement
à la fois l'âme et la main.

§

Naissances.

1° **Reportages** (5 janvier). — C'est un cahier hebdomadaire. Adresse: Paris, 9, rue Friant. M. Marcel Pesch, « sténographe parlementaire de la Société des Nations », est le rédacteur de ce recueil qui paraît sous les auspices de Sidoine Apollinaire, pour donner le résumé, le suc des « grandes conférences de Paris ».

Les quatre fascicules que nous avons sous les yeux renseignent sur les leçons, causeries, discours, d'orateurs très divers, tels que MM. Paul Valéry, F. Brunot, le R. P. Merklen S. J., Pierre Hamp, F. Delaisi, de Monzie, Julien Benda, L. Brunschwig, le R. P. Ducatillon O. P., Jules Romains. Une seule femme jusqu'alors: Mme Joliot-Curie.

M. Paul Valéry, essayant d'établir « Le bilan de l'intelligence », pose sans la résoudre cette question: « L'esprit

peut-il nous tirer de l'état ou il nous a mis? » Ici, comme ailleurs, M. Paul Valéry pense avec originalité et sa richesse intellectuelle, sa faculté merveilleuse d'observation, lui inspirent des vues neuves fixées dans des formules d'une valeur représentative frappante:

L'intelligence ne va-t-elle pas ramener l'humanité à l'inconstance et à la futilité du singe — gagnée qu'elle serait à une indifférence, une inattention, une instabilité que bien des choses dans le monde actuel (goûts, mœurs, etc.) font déjà redouter? Et je me dis, sans trop me croire — ajoute M. Paul Valéry — que toute l'histoire humaine, en tant qu'elle manifeste la pensée, n'aura peut-être été que l'effet d'une sorte de crise, qu'une poussée aberrante, comme parlent les botanistes, comparable à quelqu'une de ces brusques variations qui s'observent dans la nature et qui disparaissent aussi sûrement qu'elles sont venues... Qui sait si toute notre culture n'est pas une hypertrophie, un écart, un développement insoutenable, qu'une centaine de siècles aura suffi à produire et à épuiser?

....

Le diplôme est l'ennemi mortel de la culture.

....

Le contrôle, en toute matière, aboutit à fausser l'action.

....

Le but de l'enseignement n'est plus la formation de l'esprit, mais l'acquisition du diplôme; c'est le minimum exigible qui devient l'objet des études. On n'*apprend* plus le grec, le latin, la géométrie: on *emprunte* ce qu'il faut pour passer le baccalauréat («location du savoir à l'heure!»)

....

«La France est le seul pays du monde, dit le conférencier, où on ne puisse absolument pas apprendre à parler le français.» Faisons le tour de la France, c'est-à-dire: le tour des accents et nous connaîtrons Babel. On ne s'explique pas que les accents marseillais, picard, lyonnais, limousin, corse, germanique, ne soient pas réformés, corrigés, dans une nation qui a un goût si vif pour l'unification.

2° **Mesures** (15 janvier, n° 1). — Sous ce titre, c'est en apparence une résurrection de *Commerce:* même format, même papier, même typographie. Mlle Adrienne Monnier a la charge d'administrer le recueil trimestriel qui a son siège 7, rue de l'Odéon.

MM. Henry Church, Bernard Groethuysen, Henri Michaux, Jean Paulhan, Giuseppe Ungaretti, forment le Comité de Rédaction.

Le numéro paru commence par une « Judith » de M. Paul Claudel. La belle héroïne est, selon le poète, le symbole de la force qu'il souhaite voir un jour montrer aux foules,

arrachée aux épaules de Joseph Prud'homme et de Luther, la tête monstrueuse d'Holopherne!

Au sommaire: « La demoiselle-paysanne », de Pouchkine, traduction de MM. André Gide et J. Schiffrin; « Réveil », de M. L.-P. Fargue; une préface inédite de Balzac pour « Les Chouans »; des œuvres de MM. Pirandello, R. Musil, G. Hopkins et miss D.-M. Richardson.

MÉMENTO. — *Revue des Deux-Mondes* (1er février): M. René Chambe: « L'escadron de Gironde ». — « Feuillets algériens » de M. Emile Henriot. — « En U.R.S.S. », par M. J. de Bivort de la Sandée.

La N.R.F. (1er février): M. Paul Claudel: « Le marchand de colombes ». — « Horoscopes », par M. L.-P. Fargue. — « Georges Duhamel », par M. Jean Prévost.

L'homme réel (janvier): « Histoire de la jeunesse », par M. E. Dolléans.

La Revue Universelle (1er février): « Le bonheur de Racine », par M. Thierry-Maulnier.

Revue franco-belge (janvier): M. Maurice Wilmotte: « Gustave Lanson ». — De M. P. Champagne: « Fernand Severin ».

Mercure universel (janvier): « Le beau féminin et le vrai divin », par M. Henri Leconte.

La Revue hebdomadaire (2 février): Mme Rose Worms-Barretta: « Le théâtre de Pirandello ». — Fragment des souvenirs de Mme Marie Scheikevitch.

La Revue de Paris (1er février): « Introduction à la peinture hollandaise », par M. Paul Claudel. — « La Mer Morte », par M. L. Hersch.

La Muse française (15 janvier): « Le sonnet des voyelles », par M. Henri Jacoubet, et « L'omégaïsme de Rimbaud », par M. Maurice Rat. — « Euphuismes », par M. Nicolas Beauduin. — « L'amour anglais » par M. Daniel Thaly. — « Petits poèmes », par M. Robert Houdelot.

Æsculape (janvier) : « Les parfums dans l'antiquité », par M. René Cerbelaud.

L'Alsace française (30 janvier) : M. R. Delagrange : « Le docteur Fodéré, créateur de la médecine légale ». — M. F. Wendel : « La Révolution française en Suisse ».

La Revue de France (1er février) : M. J. Jacoby : « Jeanne d'Arc a-t-elle été trahie ? »

Hippocrate (janvier) : Dr M. Klippel : « Le Rêve léthargique de Tondale ».

La Revue Mondiale (1er février) : Par divers : « Expériences d'organisation professionnelle ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : *Ariane et Barbe-Bleue*, de MM. Maurice Maeterlinck et Paul Dukas. — Concerts Colonne : *Deuxième Symphonie*, de M. Maurice Emmanuel. — Une conférence de M. René Doire sur *La Presse et la Musique*.

Heureuse, bienheureuse semaine où, le vendredi, à l'Opéra, nous entendîmes *Ariane et Barbe-Bleue*, de M. Paul Dukas, et le dimanche au Châtelet *la Symphonie en la*, de M. Maurice Emmanuel ! De telles joies et si complètes, vous réconcilient avec la vie et on se dit que notre temps n'est point si noir ni si mauvais puisqu'il nous offre encore — rarement, il est vrai, bien rarement — de semblables plaisirs. Mais les plaisirs de cette qualité ne furent jamais nombreux, en aucun temps, car ils s'élèvent fort au-dessus de l'ordinaire, et si haut même que l'on voudrait, pour en parler, employer des louanges qui ne soient point usées et qui, à plein sens, expriment la gratitude que l'on doit à ceux qui s'appliquèrent à nous ravir.

L'Opéra, donc, a monté **Ariane et Barbe-Bleue**, créé à l'Opéra-Comique en 1907. Il faut s'en féliciter pour deux raisons au moins. La première est que l'ouvrage se trouve à l'Opéra, dans un cadre qui lui convient beaucoup mieux que le cadre de l'Opéra-Comique, trop petit ; que la partition si riche réclame un orchestre, surtout un quatuor plus nombreux que celui de la salle Favart. La seconde raison est que l'Opéra-Comique ne jouant plus *Ariane*, il était nécessaire qu'un ouvrage de cette importance, et qui est incontestablement un des plus parfaits de l'école française, ne demeurât point comme s'il n'avait été jamais écrit.

Mais l'Opéra ne s'est pas borné à recueillir *Ariane:* il a traité cette princesse de la musique dramatique avec les égards dont elle était digne. Naguère le regretté René Piot rêvait de mettre en scène *Ariane et Barbe-Bleue.* La mort n'a point permis qu'il réalisât ce rêve; mais devant le second décor de M. Mouveau, on songe pourtant à René Piot tant l'harmonie générale — plus encore que les détails de la réalisation — rappelle l'art du peintre si prématurément disparu.

Le soin avec lequel l'ouvrage a été monté fait honneur à l'Opéra: d'ingénieuses, de très judicieuses innovations de mise en scène (le chœur de la révolte, au début, chanté et *joué,* par exemple) servent fort utilement la musique et montrent une fois de plus la maîtrise de M. Rouché. L'orchestre est merveilleux et M. Philippe Gaubert traduit avec une magnifique clarté toutes les nuances si délicates de cette partition, précisément si nuancée. La richesse de cette musique est pareille au ruissellement des pierreries amassées dans le trésor de Barbe-Bleue. Chaque page se colore de nouveaux feux, et jamais l'art d'évoquer à l'aide des sons les images les plus subtiles n'a été poussé aussi loin. Jamais non plus la musique n'a mieux rendu les mouvements de l'âme, les passions et les sentiments. C'est l'ouvrage d'un maître dont l'habileté suprême est au service, toujours, de la pensée, et ne trouve jamais en elle-même sa fin, ne devient jamais de la virtuosité pure. Et c'est cela précisément qui donne à *Ariane* cette grandeur. On se souvient devant ces pages du mot prononcé par Saint-Saëns (au temps où il était wagnérien) devant la Tétralogie: « C'est une cathédrale, mais ciselée comme un joyau. » Le miracle — car c'en est un — est que la beauté du détail ne fasse jamais oublier, ici, la grandeur de l'édifice. Eh bien, M. Philippe Gaubert a conduit l'œuvre de manière à nous donner ce double et si rare plaisir. Il en a montré la finesse, il en a éclairé tous les détails, mais il a fait apparaitre sa puissance et il a mis en lumière sa majesté. Jamais peut-être encore, il n'a rendu plus grand service à la musique dramatique. Nos snobs n'ont plus décidément qu'une seule chose à lui reprocher, et c'est d'être né en France et de porter un nom français.

On a, une fois de plus, dans la presse, à l'occasion de cette reprise (qui est vraiment une nouvelle création, comme ce fut le cas de *L'Etranger*, et pour les mêmes raisons: parfaite exécution orchestrale et qualités exceptionnelles de l'interprète principale, Mme Germaine Lubin), on a donc opposé la musique au livret, dit que la partition n'avait pas vieilli, mais que le symbolisme du drame était périmé. C'est un moyen assez hypocrite de dénigrer l'œuvre sans en avoir l'air, et c'est un moyen absurde. Bien plus encore que dans *Pelléas*, l'action d'*Ariane* est simple, débarrassée de ces épisodes qui peuvent — dans *Pelléas*, il s'en rencontre — porter la marque de l'esthétisme à la mode environ la fin du dernier siècle. Le sujet d'*Ariane* est limpide, au fond, et le symbole l'estompe sans nullement l'obscurcir; l'anecdote, en elle-même, est vraisemblable, et les personnages — tout représentatifs qu'ils soient, — vivent. Celui d'Ariane est incarné par Mme Germaine Lubin avec une perfection au-dessus de tous les éloges. Vocalement elle triomphe des difficultés du rôle avec une aisance étonnante. On dit parfois que la tessiture est trop tendue, que certaines scènes sont périlleuses — et qu'on les crie plus qu'on ne les chante. Mme Germaine Lubin les chante, avec une telle perfection qu'on n'en aperçoit pas la difficulté. Mais son jeu n'est pas moins admirable. La noblesse de ses attitudes, sa simplicité, la sobriété et le naturel de ses gestes, son *humanité* en un mot, donnent au personnage une grandeur et une majesté qui, cependant, ne l'éloignent jamais de nous, une flamme et un rayonnement qui en font quelque chose de sublime. On songe aux autres rôles pareillement marqués par la personnalité de cette grande artiste, à Elektra, à Alceste, à Brunnhild, à Vita, et on admire son goût si sûr. Il fallait qu'elle fût aussi Ariane pour que nous ajoutions à tous ces souvenirs un autre souvenir encore plus beau. Mme Lapeyrette dans le rôle de la nourrice, Mmes Almona, Doniau-Blanc, Gervais, Renaudin, Mlle Bourgat, dans les rôles des femmes captives, M. Etcheverry — un Barbe-Bleue magnifique — complètent une distribution sans faiblesse. Et les chœurs font honneur à M. Robert Siohan.

J'ajouterai que je ne me souviens pas d'avoir assisté à un

succès plus complet — ni, certainement, mieux mérité. Il y eut des instants de beauté souveraine: le chant souterrain des captives, au premier acte, les deux grandes scènes d'Ariane — au premier et au deuxième acte — où la salle tout entière fut secouée d'un frisson...

§

La **Deuxième Symphonie en la,** de M. Maurice Emmanuel, nous transporte en Bretagne. Au vrai, cet ouvrage, parfumé de légende et de poésie, est tout autant une suite bretonne qu'une symphonie; et bien qu'il ne doive guère au folklore qu'une charmante cantilène et que l'exquise *dérobée* du dernier mouvement, il est tout nourri de sève puisée au terroir d'Armor. Il retrace et commente la légende de la ville d'Ys, engloutie sous les flots. Nous assistons d'abord à la fuite du roi Grallon, portant en croupe Dahut, sa fille scélérate qui ouvrit tout à l'heure la digue. Guénolé adjure le roi de noyer Dahut. Un chant adorable et mélancolique est confié au hautbois, et cette complainte exprime l'infinie tristesse de Grallon. Le deuxième mouvement nous fait entendre Dahut, transmuée en sirène et qui, du large, répand ses maléfices sur le pays inondé. La flûte, cette fois, dans un *scherzando* exquis, chante pour Dahut. Un *andante malinconico* montre Grallon dans la forêt du Kranou, demandant à la nature d'apaiser sa douleur. L'image de sa fille le poursuit, et il rêve à la ville détruite. La forêt bienfaisante finit par calmer son chagrin. Enfin, le quatrième mouvement nous fait assister au pardon de Rumengol (près du Faou) — où un vitrail de l'église représente le roi Grallon. Et l'on entend la *dérobée* — cette danse construite sur le rythme: croche pointée, double croche, croche pointée, double croche, etc... D'autres danses se mêlent à la « dérobée ». Le morceau est d'une couleur, d'un mouvement magnifique, de fête populaire, avec toute l'allégresse bretonne — une allégresse qui garde jusque dans la griserie des danses une sorte de nostalgie.

Cette symphonie fait honneur au grand musicien des *Perses* et de *Prométhée*. C'est un jaillissement continu, et dont l'originalité s'affirme aussi bien dans l'invention mélo-

dique ou rythmique que dans l'instrumentation, et cela, sans aucun de ces partis pris par lesquels de moins doués croient volontiers se distinguer. Le tempérament de M. Maurice Emmanuel est un des plus personnels de notre musique contemporaine. Et il dispose, pour s'exprimer, non seulement des ressources d'un technicien hors de pair, mais encore des suggestions délicates d'un vrai poète. Est-il beaucoup d'artistes aussi complets? Mais, hélas, en est-il que leurs contemporains méconnaissent aussi bien? Remercions cordialement M. Paul Paray d'avoir permis au public d'acclamer — car il le fut chaleureusement — l'auteur de cette belle symphonie bretonne.

§

Je reviendrai quand nous serons de loisir — la question est urgente, mais, hélas, elle ne sera point réglée de si tôt — sur les idées que M. René Doire a développées dans une conférence où il a traité des **rapports de la Presse et de la Musique.** Rapports singulièrement vagues, quand on compare la place faite à ce que l'on veut bien appeler le sport (par un abus des mots, car il ne s'agit le plus souvent que de basses exhibitions) et la part misérable dédaigneusement accordée par les journaux au plus complet des arts...

Mais il faut dire que les musiciens eux-mêmes ont leur grande part de responsabilité dans ce malheur. Nos associations, au lieu de s'entendre et de s'unir, se font une guerre mesquine, choisissent mêmes heures et mêmes jours pour leurs premières auditions. Et non contentes de cela, certaines, comme les Concerts Colonne qui, naguère permettaient aux critiques d'assister aux répétitions du samedi, leur ferment obstinément leurs portes, les obligeant à de vrais tours de force pour remplir leur mission. Ne devrait-on pas, au contraire, faciliter la tâche de ceux qui veulent consciencieusement entendre — et deux fois plutôt qu'une — les œuvres dont ils doivent parler? De ces rivalités absurdes d'orchestre à orchestre, la musique fait les frais. Il faut que la grande presse aide la musique, mais il faut aussi que la musique s'aide elle-même pour commencer.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition des Indépendants. — Elle nous présente quelques rétrospectives parmi lesquelles celles de Schuffenecker et d'Antoine Villard. Schuffenecker est mort très vieux. On ne l'oubliait point, mais c'était surtout ses vieux liens d'amitié avec quelques-uns de ses contemporains les plus illustres qui maintenaient son souvenir et incorporaient même à la légende, contestée ou non, sa puissance d'amitié, sa serviabilité et même sa réelle bonté plutôt que son talent. Qu'il ait été dévoué à Gauguin, aigri à bon droit et soupçonneux, cela ne fait aucun doute. Qu'il lui ait été secourable à de mauvais moments, c'est certain. Les livres sur Gauguin ne sont pas tous bons, moins encore qu'un autre cette espèce de salade romancée de Somerset Maughan qui prête à Strickland, sorte de bourgeois anglais à caractère néronesque, une partie de la biographie de Gauguin aux îles d'Océanie. Les autres, ceux qui sont à prétention de biographie critique, ont apporté quelques documents ou récits, mais sans grande vérité sur l'art et le tempérament de Gauguin et pour les plus récents la bibliographie même en est défectueuse et incomplète. Schuffenecker a raconté avec bonne foi ce qu'il savait et vis-à-vis de Gauguin, cela a été un mérite quasi unique. Schuffenecker était bon peintre. Ce qui diminue sa réputation, c'est d'avoir fait partie d'un groupe aussi illustre et d'avoir voisiné, lui et son aimable talent, avec d'aussi grands peintres. A la grande exposition d'impressionnistes que réunit, suprême manifestation, rue Laffitte, Edgar Degas, Schuffenecker faisait bonne figure avec une grande nature morte, un plâtre grec dans un décor rose qui, entre ses autres toiles, fut remarqué. Degas faisait cas de cet artiste laborieux et timide qui tient sa place dans l'histoire de l'impressionnisme au-dessous d'un Zandomeneghi, mais pas loin d'un Vignon, ce qui est mériter rang de peintre authentique.

Nous avons parlé avec quelques détails d'Antoine Villard lors de la rétrospective de son œuvre au Salon d'Automne. La présentation naturelle est analogue. Elle donne nettement le sentiment qu'Antoine Villard fut un bon artiste, sans porter grande trace de sa diversité et de la complexité de ses recher-

ches. Les autres rétrospectives sont d'ordre purement sentimental, simples hommages à des disparus.

Depuis plusieurs années, les Indépendants aménagent au fil des salles de larges panneaux qui permettent à une vingtaine de leurs peintres d'installer une exposition un peu plus complète de leurs œuvres récentes ou de rappeler celles de leurs anciennes sur lesquelles ils croient pouvoir fonder leur réputation. Certaines de ces expositions particulières ne manquent point d'intérêt. Celle de Deltombe porte en ses six toiles la marque d'un décorateur habile qui excelle à nourrir sans encombrement l'ordonnance d'une toile et donner à son thème l'aspect d'une fête aux colorations très vives sans violences. Son déjeuner en famille, composé de portraits très étudiés de physionomie et de lignes dans le décor chaud d'un beau jardin, est d'une belle réussite d'intimiste. Manzana-Pissaro apparaîtrait comme un paysagiste un peu mélancolique, aimant à se jouer dans les nuances des verts pâles et des gris, s'il n'avait donné à d'autres Salons des campagnes ensoleillées et s'il ne mettait en centre de panneau une grande page décorative, aux couleurs d'Orient de conte, avec de jolies formes féminines précieusement vêtues, en contraste d'atmosphère avec un groupe réaliste, encore que tout de même ornemental, de Bretonnes à Pont-Aven.

Jeanne-Marie Barbey peint avec sensibilité et comme avec une sérénité attendrie des coins de Paris populeux, sous des ciels d'hiver d'une largeur triste. Elle montre quelques toiles de Bretagne. Elle est un des peintres les plus compréhensifs des petites routes bretonnes, des coins où se réunissent, travaillant et jasant, des lavandières, et elle imprègne de poésie les façades grises des vieilles maisons et des presbytères.

Le Breton donne un saisissant portrait de Maximilien Luce et un portrait de Charles Couyba. Des portrait de femmes établis avec vérité retiennent le regard. L'excellent métier de Le Breton, par ailleurs graveur remarquable, sert un art d'un réalisme robuste et intuitif de la mentalité de ses personnages. Paysagiste, il atteint à l'impression juste.

Abel Gerbaud interprète avec la variété qu'il y faut des paysages de Paris, de Honfleur, de Saint-Tropez.

Jean Dreyfus-Stern a une suite de paysages suburbains d'une

curieuse mélancolie, notés à une saison grise où les intempéries accroissent la tristesse du matériau trop neuf et blafard, près des chemins boueux. La banlieue parisienne a été peinte dans toute son expression triste par J.-F. Raffaelli et Jongkind; mais depuis ce, elle s'est modifiée. Ses terrains vagues se resserrent; les lotissements la hérissent disgracieusement. Il est temps d'en extraire la nuance nouvelle de pittoresque qu'elle offre.

Pierre Bertrand décrit la vie des ports marocains, passants, mendiants, petits marchands ambulants. En climats gris, il nuance des paysages vendéens et des marines bretonnes.

Victor Dupont, depuis longtemps, peint des nus rubéniens, des maternités opulentes, des enfants charnus, non sans une truculente souplesse dans les tons roses, blancs et roux, et aussi le paysage calme de la campagne normande. Il y réussit mieux que dans les grands sujets religieux, où pourtant il n'est point indifférent.

Sardin apporte, à peindre le paysage, une volonté d'exactitude, de finesse et de belle lumière qui s'affirme mieux d'année en année. Le jeu de couleur de Souvayre revêt harmonieusement les belles lignes du paysan provençal au cours de matinées aimablement dorées. Portal nous montre de rudes paysages d'Aveyron de bonne harmonie. Le faire mièvre et faussement naïf, la déformation ingénue de Madeleine Luka ne manquent point d'admirateurs qualifiés plus experts que moi à découvrir les beautés de cette sorte d'imagerie. Mlle Dujardin-Beaumetz évoque le Walpurgis, décrit la mort d'Orphée parmi des harmonies noirâtres à l'excès. Lepreux, Beronneau, Lavergne ont été également conviés à exposer une vingtaine d'œuvres. Pierre Bompard montre toute une série d'aimables paysages.

§

Revenons aux peintres qui ont, comme à l'accoutumée, deux toiles pour se manifester. Aux Indépendants, on cherche d'abord Signac, Luce et Urbain. Le ciel pointilliste étend ses écharpes discontinues et serrées de nuages roses, pourpres, smaragdins sur la féerie mobile des nuances correspondantes et des fluidités parallèles de la mer, à Cherbourg, sous

le pinceau de Paul Signac dont une Notre-Dame s'embrase comme d'une légère rougeur sous un soleil matinal. Maximilien Luce transcrit des plaisirs paisibles dans des décors heureux avec une majesté familière d'attitudes chez des personnages simples. Urbain n'a que deux petits paysages. Concurremment à cette exposition, il était appelé à présenter au Petit-Palais, dans un groupe d'artistes modernes, une suite ample de travaux récents parmi lesquels l'importante esquisse d'une naissance de Vénus d'une harmonie très neuve qu'encadrent de nombreux paysages empreints de cette fidélité à leur originalité locale, à leur nuance particulière qu'Urbain sait observer. Il y a d'ailleurs à ce groupe du Petit-Palais une majorité d'artistes familiers des Indépendants et de la pléiade d'Urbain, tels Bertrand Py, Mlle Tirman, Sigrist. Aussi Baignères y montre de très expressifs portraits et le sculpteur Abbal des sculptures taillées avec puissance dans la pierre et de beaux dessins très poussés.

Charles Guérin, parmi les peintres, est un de ceux qui abandonnent le moins ces Indépendants où il remporta ses premières victoires. Une très belle nature morte prouve sa maîtrise. Ludovic Vallée, un des vétérans des Indépendants et du pointillisme, est un authentique petit maître dont on recherchera les notations intimes et émues des plaisirs populaires au parc Montsouris et à la Butte aux Cailles. Il décrit alertement la lumière marine et les falaises normandes. Balande sait faire tenir dans sa toile tout l'air et tout l'espace d'un grand paysage où il anime aussi bien les architectures que les arbres d'une sorte de vie statique mais lumineuse et quasi dramatique. Ses paysages de Mantes (un de ses décors familiers) de cette année apparaissent vibrants et chauds. Chenard-Huché, fidèle à la plaine de Sanary, aux flots tranquilles, aux beaux jardins, à la campagne montant en escalier de pierrailles et d'oliviers vers les cîmes rocheuses des Alpilles, donne de bonnes pages de lumière sereine. Denis-Valvérane compte aussi parmi les peintres de Provence qui en savent varier la transcription des ensoleillements et nimber de cette belle clarté une attrayante étude de nu féminin. Ludovic Rodo, à côté d'un de ses paysages très établis, nous montre ses débuts de sculpteur. C'est

un buste très solide du docteur Zamenhof qui fait augurer de Rodo d'autres sculptures volontaires et caractéristiques. Paulémile Pissaro mène sur l'eau lourde d'un canal du marais poitevin un bachot glissant dans le silence et évoque le charme silencieux de la forêt normande. Jules Joets a le don des portraits collectifs et il en agence les mouvements avec une prestesse légère qui met en valeur l'étude physionomique de ses portraits. Son labeur très divers donne cette année un de ses meilleurs exemples. Paul-Emile Colin, grand graveur et beau peintre, est un des touristes résolus de l'art pictural. Il a découvert tout au sud du Portugal l'Algarve, et détache de son carnet de route d'ombreux et verts feuillets. Rénefer se borne aux rives de Seine dont il rend à merveille l'atmosphère aux confins de Paris, Klein-Or rapporte de Bretagne d'aimables notations de Trébeurden. Mania Mavro, de son faire vigoureux et détaillé, suscite la claire gaîté d'un bouquet d'arbres en Dauphiné. René Juste, dont l'art de paysagiste est des plus subtils et pénétrants, donne tout le lyrisme latent d'un paysage printanier chantant de pommiers en fleurs. Maks peint la vie du cirque et du music-hall avec un art consommé à reproduire les particularités de la lumière électrique qui modèle de façon à la fois métallique et irréelle les personnages et campe sur l'arène un cheval blanc admirablement stylisé, mené par la plus sculpturale écuyère. Adrienne Jouclard ne cesse de développer son horizon et d'acquérir à son art des notes nouvelles. Elle joint à sa précision de dessin à décrire des épisodes de fêtes populaires, un accent d'humour très curieux et intéressant parce que très vériste. Sa noce, aux bords de la Marne, dispersée selon une très juste analyse du caractère des assistants, offre une très jolie étude juste, et non satirique, de liesse familière. André Caudot signe deux remarquables natures mortes. Jeanne Chabord des fleurs. Cœuret une grande route harmonieuse. La vue d'ensemble de la vallée du Tarn montre chez Bonanomi une rare puissance de paysagiste.

Berjole est un des jolis peintres de la vie de Paris, scènes de la rue, carrefours de midinettes s'attardant à écouter les chanteurs ambulants, scènes de coulisses du cirque ou du théâtre, toujours dans des éclairages imprévus, amusants et

véridiques. Jean Chapin est aussi un des bons peintres de la rue de Paris. Il y note, dans leur très réel accent, des figures populaires de vive et juste allure. C'est un des jeunes qui s'imposent à l'attention, en ce moment, avec le plus de plausibilité. Voici le portrait d'Yves Brayer, par lui-même, en artilleur, bourgeron et calot et un réfectoire où lui-même et ses collègues se refont des fatigues du métier avec lequel ils viennent de prendre contact. Il n'est point de difficultés dont ne se joue ce coloriste de Brayer. Il rend pittoresque le décor le plus incolore. Force du dessin! Lefort anime la place du Havre. Igounet de Villars reconstitue le port Saint-Nicolas dans toute sa quiétude de jadis. C'est un beau paysage de Seine que montre Jeanne Ponge. Notons une belle nature morte d'Andrée Lévy, un nu très vigoureux, de belle ligne et un portrait de femme très vivant de Roger Schardner. Il faut s'arrêter devant un grand portrait de jeune femme, de très vive allure et campé avec une sorte de sveltesse souriante par un jeune peintre, M. Marrast. Si c'est un début, il est éclatant. Sypiorski nous montre un de ses grands nus féminins, si fortement et judicieusement construits et tout imprégnés d'harmonie calme. André Rageade étudie la vie familière avec la plus intéressante sérénité et une étonnante sûreté d'exécution. Citons encore Charlemagne, Patriarche, de Francisco, peintre de foules, Marie Passavant, qui sait traduire de jolis rêves lyriques, Oguiss qui nous montre une étincelante fruiterie parisienne, Maxa Nordau et ses paysages palestiniens, Perrault Harry et ses portraits qui indiquent un jeune talent capable d'intéressantes réalisations, le portrait de Paul Signac de Gloutchenko (pour le musée de Karkow), le portrait très intéressant de Signac par sa fille, Mme Cachin-Signac, les fleurs étincelantes de Mme Selmersheim et encore Mme Trabucco, Corini, etc...

Peu de sculpture. Canto di Maya remplit une rotonde de tentatives très diverses et souvent curieuses. De beaux bustes de Lemar, Collamarini, Carl Longuet, Henry Martinet et une élégante et fine statue de Chauvel: *La Femme à la sandale.*

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Nouveaux musées parisiens: l'atelier de Delacroix; le Musée Marmottan; le Musée de l'Assistance publique. — Création d'un musée historique au château de Vincennes. — Inauguration du nouveau Musée permanent des Colonies. — Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — Mémento.

Depuis l'été dernier, Paris compte trois nouveaux musées: musée Eugène Delacroix, installé dans l'ancien atelier du maître rue de Fursiemberg; musée Marmottan, rue Louis-Boilly; musée de l'Assistance publique, quai de la Tournelle. Il est temps d'y conduire nos lecteurs.

Nous avons conté, il y a deux ans, comment, grâce à une initiative du peintre Maurice Denis et de l'historien de Delacroix, M. Raymond Escholier, la Ville de Paris, secondée par une Société des Amis de Delacroix, se rendit locataire, en attendant de pouvoir en devenir propriétaire, de l'atelier occupé par le maître pendant les dernières années de sa vie et du petit jardin attenant, afin de les sauver de la destruction qui les menaçait. Cette première prise de possession avait été marquée, dans l'été de 1932, par une exposition d'œuvres diverses et de souvenirs de Delacroix prêtés par nos musées et des collectionneurs (1). C'était là l'ébauche du futur musée où l'on se proposait de perpétuer le souvenir du grand artiste dans l'humble local illuminé jadis de son génie et témoin de ses travaux. Aujourd'hui ce **Musée Delacroix** est ouvert, mais n'est encore que l'embryon de ce qu'il est destiné à devenir plus tard. Il est constitué par des dons et des prêts qui reflètent les divers aspects de l'œuvre du maître. Le noyau principal est formé par une importante donation du baron Vitta qui comprend le curieux tableau où Delacroix a représenté, costumé en Turc, son ami le chanteur Baroilhet, plusieurs aquarelles et dessins et cinq des lithographies inspirées par le *Faust* de Gœthe et l'*Hamlet* de Shakespeare. A ces dons, le généreux collectionneur a ajouté le prêt de trois eaux-fortes et de quelques dessins, parmi lesquels un très beau portrait de Delacroix par lui-même. Les autres prêts proviennent du Louvre, de la Bibliothèque Nationale et de quelques amateurs. Notre grand musée a envoyé la belle esquisse peinte qu'il possède de la *Ba-*

(1) Voir *Mercure de France*, 1er septembre 1932, p. 453-454.

taille de Taillebourg, deux aquarelles et deux dessins en vue de la décoration de la coupole de la Chambre des Députés, des aquarelles ou dessins pour les *Massacres de Scio*, les *Femmes d'Alger*, le *Naufrage de Don Juan*, l'*Apollon sur son char* du plafond de la galerie d'Apollon, le *Christ au jardin des Oliviers*, puis *l'Arabe couché* du legs Raymond Kœchlin, de belles études à l'aquarelle de fleurs, de nuages, d'une tête de lion et d'une tête de chat, de nombreux dessins rapportés du Maroc, etc. La contribution de la Bibliothèque Nationale consiste en de précieuses épreuves avec remarques des lithographies inspirées par *Faust* et *Hamlet*, plus une planche d'après sept médailles antiques. Enfin, grâce à l'obligeance de M. Paul Jamot, on peut admirer, avec deux pastels d'après une *Tête de nègre* et le *Jardin de Champrosay*, une belle aquarelle représentant *Othello au pied du lit de Desdémone* et le charmant petit tableau, rencontré déjà dans plusieurs expositions et qu'on revoit toujours avec plaisir, où Delacroix s'est représenté en Hamlet. Il ne reste plus qu'à souhaiter que l'exemple donné par les généreux donateurs ou prêteurs que nous avons nommés incite d'autres amateurs à venir enrichir de leurs libéralités ce nouveau musée.

§

Tout près du Bois de Boulogne, au numéro 2 de la rue Louis-Boilly, dans le cadre charmant d'un petit hôtel Premier Empire, sont présentées depuis le mois de juin les collections réunies par l'historien d'art et amateur éclairé que fut Paul Marmottan, et qu'à l'exemple de Mme Jacquemart-André il a léguées à l'Institut de France. Ce **Musée Marmottan**, aménagé avec un goût parfait par son exécuteur testamentaire, M. Hector Lefuel, se compose de deux parties: les collections d'œuvres d'art de toute provenance et de toute espèce réunies par le donateur et qu'on trouve dès l'entrée dans deux galeries du rez-de-chaussée et l'ensemble des meubles, peintures, sculptures et objets d'art qui garnissent les appartements et qui sont la plus belle évocation de l'époque du Premier Empire qui se trouve à Paris.

La galerie de peinture qui s'offre d'abord au visiteur com-

prend en majeure partie des Primitifs espagnols, italiens et allemands dont quelques-uns sont particulièrement remarquables: en premier lieu, deux précieux panneaux, l'un de l'école andalouse du début du XV[e] siècle: *Le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean*, l'autre de l'école castillane de la fin du même siècle: *La Mise au tombeau;* puis une très belle *Crucifixion*, attribuée à Schongauer, une pittoresque *Résurrection de Lazare* de l'école de Cranach, des peintures des écoles florentine, siennoise, bolonaise, ferraraise; puis quelques paysages et un beau *Portrait de femme* hollandais; une *Bataille* du peintre français Jean Asselyn et deux beaux fragments de vitraux du XIII[e] siècle. La galerie qui suit, consacrée aux sculptures, aux meubles, tapisseries et objets d'art, est non moins riche en merveilles; on y admirera surtout, posés sur des crédences et des bahuts flamands ou allemands, deux délicieuses statuettes de *Sainte Barbe* et de *Sainte Agnès* de l'école de Malines de la fin du XV[e] siècle, un robuste *Saint Antoine* et une *Sainte Femme* de l'école allemande de la même époque, un groupe de l'école de Franconie du début du siècle suivant représentant les *Quatorze saints intercesseurs*, dont la dévotion était répandue en Allemagne au Moyen Age, un *Saint Jérôme* de l'école espagnole du XV[e] siècle, etc., sculptures alternant avec des plats hispano-moresques à reflets métalliques, et dominés par une suite de belles tapisseries françaises du XVI[e] siècle, tissées pour Bénigne de Cirey, seigneur de Villecomte, dont elles portent les armes. On y voit, retracé en huit panneaux pleins de pittoresques détails, l'épisode biblique de la chaste Suzanne (2) et des deux vieillards lubriques confondus par le jeune Daniel.

Quittant ces galeries, on trouvera dans l'autre partie du rez-de-chaussée et au premier étage la suite des pièces,

(2) Et non de « sainte » Suzanne, comme dit le catalogue, qui ignore sans doute qu'aucun personnage de l'Ancien Testament n'a jamais été l'objet d'une canonisation et qu'il existe une véritable sainte Suzanne, vierge martyre du III[e] siècle, qui n'a rien à voir avec l'héroïne du Livre de Daniel et dont on peut voir au Louvre une statue du XVI[e] siècle. Il est regrettable qu'une pareille erreur, qui a été reproduite imperturbablement dans tous les comptes rendus des journaux et jusque dans le *Bulletin des Musées de France*, d'ordinaire si exactement documenté, dépare cet excellent catalogue, si soigneusement rédigé par ailleurs, et l'on souhaite qu'elle soit corrigée dans une prochaine édition.

boudoir, salon, chambres à coucher, destinées à l'habitation et que garnissent, choisis et disposés avec un goût exquis, des meubles, des tapisseries, des peintures, des sculptures et des objets d'art dont la beauté se double souvent de la valeur d'une provenance historique : lit de Napoléon Ier à l'ancien palais impérial de Bordeaux, sièges par Jacob frères ou Jacob-Desmalter, provenant, ainsi que divers meubles, des palais des Tuileries, de Fontainebleau, de Compiègne, de Malmaison; grands lampadaires en Sarreguemines exécutés pour l'impératrice Joséphine; superbe lustre ayant appartenu à la princesse Pauline Borghèse au château de Neuilly et qui décore ici un délicieux boudoir; bustes de Joséphine par le baron Bosio, de Marie-Louise et de Madame Mère par Bartolini, portraits de Bonaparte et de divers membres de sa famille, de Désirée Clary, future reine de Suède, peinte par le baron Gérard, de la duchesse de Feltre avec ses enfants par le baron Fabre; grand surtout de table en bronze doré par Thomire, qui appartint au prince Lucien; puis, — ainsi qu'on devait s'y attendre dans la demeure de celui qui fut son historien — nombreux portraits peints et dessins signés de Boilly; neuf gouaches de Carmontelle montrant des vues de l'ancien château du Raincy et de son parc, d'autres tableaux documentaires par Bidauld, Carle Vernet, Boilly, Swebach, Nicolle, Defrance; deux vues par Bouhot de l'ancien couvent des Petits-Augustins transformé par Lenoir en Musée des Monuments français; une toile de Bœhn montrant la statue équestre de Henri IV par Lemot transportée au Pont-Neuf en 1818 et passant devant les Tuileries; d'aimables scènes de genre du XVIIIe siècle comme *Le Bouquet présenté* de Debucourt et de jolies gouaches de Mallet; un beau portrait de *Jeune violoncelliste* par Vallin; puis, quantité d'objets d'art: pendules en bronze ciselé à sujets allégoriques, dont une particulièremnt charmante, attribuée à Cartellier: *L'Amitié voilant les heures;* une autre grande pendule « géographique » en biscuit de Sèvres; des boîtes en or émaillé et cent autres bibelots précieux; enfin, décorant l'escalier, des tapisseries bruxelloises du XVIIe siècle qui concourent encore à la somptuosité de cet ensemble.

§

Le vieil hôtel de Mme de Miramion, quai de la Tournelle, qui abritait depuis la Révolution la pharmacie centrale des hôpitaux, vient de se transformer, comme on le projetait depuis longtemps, en un nouveau musée municipal : le **Musée de l'Assistance publique.** Aménagé par les soins de l'érudit archiviste de cette administration, M. Gaussen, il évoque toute l'histoire des hôpitaux parisiens: Cochin, la Charité, la Salpêtrière, Beaujon, etc., par des portraits, des peintures, des œuvres d'art et des souvenirs du plus vif intérêt. Au rez-de-chaussée, dans des salles aux plafonds à poutrelles apparentes, se voit parmi des meubles anciens un choix de potiches et vases de pharmacie au galbe élégant dont les plus belles entourent, dans une vitrine, une *Vierge* en faïence de Nevers aux armes des Necker. Cette collection se poursuit au premier étage par une série de 750 pots du même genre, datant des trois derniers siècles, qu'accompagnent des meubles du XVIIIe et, aux murs, des tableaux relatifs à l'histoire des hôpitaux parisiens et des portraits des personnages charitables qui les fondèrent: l'abbé Cochin, Mme Necker, etc. A cette iconographie peinte s'ajoutent dans le salon principal, deux beaux bustes du financier Beaujon et de la sœur Rosalie Rendu, fondatrice de l'hospice de l'Epée-de-Bois, qui fut pendant plus de cinquante ans la providence des pauvres du cinquième arrondissement. Enfin, dans l'ancien oratoire sont réunis de précieux souvenirs : la chasuble et une lettre autographe de saint Vincent de Paul, la trousse de chirurgien de Dupuytren, un récipient en cuivre qui servit pendant plus de deux siècles à la Salpêtrière à préparer les tisanes, des vitraux de l'ancien hôpital de la Pitié et — pièce particulièrement remarquable — un antiphonaire du XVIIe siècle enrichi de superbes enluminures.

§

Le **Château de Vincennes** abrite maintenant dans son donjon et sa chapelle, grâce à l'heureuse initiative de M. André Hurtret, auteur du guide que nous avons naguère signalé, un musée historique des plus intéressants, dont on souhaitait vivement la création. Il est constitué par les documents de

toute espèce, plans, vues anciennes et modernes, reproductions de pièces d'archives, portraits de souverains, souvenirs divers, que M. Hurtret avait réunis dans l'exposition organisée par lui en 1932 au Musée des Arts décoratifs. L'article que nous avons alors consacré à celle-ci (3) fournira à nos lecteurs tout le détail de cet ensemble.

En quittant le château de Vincennes, le promeneur pourra aller visiter avenue Daumesnil le nouveau **Musée des Colonies** qui, ayant fermé ses portes lors de la clôture de l'Exposition coloniale de 1931, les a rouvertes le 17 janvier dernier après avoir été transformé par les soins de notre confrère M. Ary Leblond, qui en a été nommé conservateur. Nous en donnerons prochainement la description.

§

Divers achats et dons sont venus dernièrement enrichir le **Musée du Louvre.** En premier lieu, il s'est rendu acquéreur d'un des plus curieux tableaux de ce Georges de la Tour qu'a remis en lumière la belle exposition actuellement ouverte à l'Orangerie des Tuileries (4) : le *Saint Jérôme étudiant dans sa cellule* (n° 54) où l'on voit dans la pénombre d'une pièce le saint assis à une table chargée de livres avec lesquels voisine une tête de mort et lisant une lettre à l'aide de besicles qu'il assujettit sur son nez.

Puis, l'ensemble des onze pièces comprenant le trésor de Li-Yu (dynastie Ts'in, IIIe siècle avant J.-C.) qui figura l'an dernier à l'exposition des bronzes chinois à l'Orangerie et pour l'acquisition duquel une souscription avait été ouverte, a pu heureusement venir enrichir nos collections assez restreintes d'art chinois.

Enfin la Société des Amis du Louvre a fait don au musée d'une pièce particulièrement précieuse et rare, digne de prendre place dans la galerie d'Apollon à côté des chefs-d'œuvre d'émaillerie du Moyen Age: un grand émail champ-

(3) Voir *Mercure de France*, 1er octobre 1932, p. 209 et suivantes.

(4) Nous sommes heureux d'annoncer que cette exposition, en raison de son succès, est prolongée jusqu'au 15 mars. On trouvera sur elle dans le n° de janvier de la revue *L'Art et les artistes* une excellente étude du peintre Goulinat, illustrée de huit reproductions, et dans le n° du 26 janvier de l'*Illustration*, un article de M. R. Lécuyer accompagné de cinq reproductions.

levé sur cuivre doré, de forme bombée, qui semble avoir fait partie d'un buste-reliquaire exécuté dans un atelier mosan de la fin du XIIe siècle; on y voit le Christ ressuscitant, entre deux élégantes figures d'anges nimbés, debout les ailes déployées, tandis que trois soldats en armure sont accroupis au bas du sépulcre. Ce très bel émail — qu'on a exposé provisoirement dans une des salles de la Colonnade — faisait partie, nous dit M. Carle Dreyfus, conservateur des objets d'art au Louvre (5), « des collections du Musée de l'Ermitage de Petrograd avec un autre de même forme et dimension, représentant la Crucifixion, qui doit s'y trouver encore »... jusqu'à ce que le gouvernement des Soviets le vende à son tour.

MÉMENTO. — Nous avons signalé ici, au fur et à mesure de leur publication dans la *Revue des Deux Mondes*, la plupart des remarquables études consacrées par M. Louis Gillet aux principaux musées du Midi de la France. Ces articles viennent d'être réunis par l'auteur en un volume: *Le Trésor des musées de province: le Midi* (Paris, Firmin-Didot, in-16, 355 p.) qui devra prendre place dans la bibliothèque de tous ceux, historiens ou simples amateurs, qui s'intéressent aux choses de l'art et dans la valise du touriste, pour lequel il constituera le meilleur et le plus attrayant des guides. Avignon, Carpentras, Aix-en-Provence, Marseille, Montpellier, Nîmes et Arles ont été les étapes successives du pèlerinage de M. Gillet. Parti, explique-t-il lui-même dans l'avant-propos de son livre, avec le simple projet de noter dans chaque endroit les choses dignes de remarque, il reconnut bientôt qu'à côté du butin des œuvres célèbres ou dignes de l'être, le meilleur profit de ces voyages était de lui apprendre quelque chose sur toute une foule de maîtres ou de petits maîtres indigènes, de les étudier chez eux et de surprendre ainsi leurs confidences. Et c'est là ce qui constitue la nouveauté et un des grands attraits de son livre en plus des grands artistes qu'il rencontre dans chacun de ces musées il remet en lumière et nous fait estimer et admirer nombre d'artistes provinciaux de second plan, relégués aujourd'hui dans une injuste pénombre, sinon dans l'oubli: les deux frères Bonaventure et Jules Laurens de Carpentras, un Raspal d'Arles, une Françoise Duparc de Marseille, un Maurice Quay d'Aix, un Roques et un Frédéric Bazille de Montpellier et, à côté de Granet, de Ricard et de Monticelli, le groupe

(5) Dans le *Bulletin des Musées de France*, no de novembre 1934, où l'objet est reproduit.

provençal des excellents petits maîtres que furent Guigou, Loubon, Grésy, Aiguier, Engalière, d'autres encore, dont il nous fait goûter les productions. En même temps il nous conte comment se formèrent les collections privées qui furent le noyau des musées actuels: celles d'Esprit Calvet à Avignon, du conseiller Bourguignon de Fabregoules et de la marquise de Gueidan à Aix, du peintre Fabre et de l'amateur Bruyas à Montpellier, etc. Au moment où l'attention du public est attirée vers les richesses des musées de province par les trois expositions déjà organisées à Paris et par celle des trésors du musée de Grenoble ouverte en ce moment au Petit-Palais et dont nous parlerons prochainement, on accueillera avec joie ce livre où sont étudiées quelques-une des plus belles de ces collections: depuis le regretté André Hallays on n'avait pas encore parlé si bien, avec tant de sûre érudition alliée à tant de fine sensibilité, des beautés que recèlent nos provinces françaises. Il ne manque à ce livre excellent qu'un attrait de plus: quelques planches reproduisant les principaux chefs-d'œuvre qui y sont évoqués.

L'*Illustration* vient justement de nous offrir, dans un de ses récents numéros (19 janvier), la vision résumée d'un des musées dont nous venons de parler, celui d'Aix, avec son annexe, le musée des tapisseries: vingt-neuf belles photogravures, accompagnant un article de M. Raymond Lécuyer, montrent quelques-unes des plus belles œuvres — auxquelles il eût fallu joindre le petit panneau du Maître de Flémalle et le Rembrandt — qu'ils contiennent.

Mais il faut signaler surtout à l'actif de l'*Illustration*, et recommander pour leur beauté et leur perfection d'exécution, la série des grands albums que notre confrère vient d'entreprendre de publier sur le Musée du Louvre (chacun, de format 0,30×0,40, comprenant de nombreuses reproductions en pleine page, avec 4 p. de texte ill., 25 fr.). Trois ont déjà paru, consacrés à la sculpture grecque, à celle du Moyen Age et à celle de la Renaissance. Chacun comprend avec une préface écrite par les conservateurs de ces départements — M. Etienne Michon pour les antiques, M. Paul Vitry pour les sculptures des temps chrétiens — la reproduction en magnifiques planches en héliogravure des œuvres les plus célèbres de chaque groupe, photographiées sous l'angle et dans la lumière qui leur convenaient le mieux. On admirera surtout, à ce dernier point de vue, les grandes planches de la *Victoire de Samothrace*, de la *Vénus de Milo* et de la frise du Parthénon, le *Saint Jacques* bourguignon du XVe siècle, la planche des *Vierges* du XVIe, la *Diane* du château d'Anet, puis, parmi les planches en couleurs, la *Tête de Christ* en bois peint et doré du XIIe siècle, la *Vierge* du XIVe, le *Saint Jean l'Evan-*

géliste, bas-relief de Nicolas Guybert (xvie siècle). D'autres albums seront consacrés à la sculpture romaine, à la sculpture moderne, puis une importante série aux chefs-d'œuvre de la peinture.

Dans la charmante et pratique petite collection des « Memoranda » de la maison Laurens, ont paru dernièrement trois nouveaux volumes: *Les Très riches Heures du duc de Berry*, un des joyaux, comme on sait, du Musée Condé à Chantilly, étudiées par le conservateur de ce musée, M. H. Malo, et dont trente-huit gravures mettent sous nos yeux les plus belles pages, dont le célèbre calendrier; — *Le Musée céramique de Sèvres*, présenté par MM. Haucmont, conservateur, et Chauvisé (32 p. de texte et 30 p. de reprod.); — *Le Musée Rodin*, par son conservateur M. Georges Grappe (118 p. de texte av. 44 reprod.). Ces petits volumes du prix modique de 5 francs, constituent, nous l'avons déjà dit, des guides excellents pour la visite des collections dont ils parlent.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Marcel Aubert: *L'Abbaye des Vaux-de-Cernay* Laurens. — Henriette Pascal: *Abbeville et ses environs*, imprimerie Paillard, Abbeville.

Cette monographie sur **L'abbaye des Vaux de Cernay**, que vient de publier M. Marcel Aubert, est le résumé d'un travail plus important qui a été édité en 1931 pour le baron Henri de Rothschild. C'est le 17 septembre 1118 que des moines de l'abbaye de Savigny vinrent s'établir dans le petit vallon marécageux de Bric-Essart, que venaient de leur donner Simon III de Neauphle-le-Château et Eve, sa femme. Au fond du vallon serpentait le ruisseau des Vaux; les pentes et le plateau étaient couverts de bois, d'épines et de fourrés. Les nouveaux frères avaient droit au bois nécessaire à leur construction et à leur chauffage, ainsi qu'à divers droits de pâturage dans les terres voisines. Avec leur habituelle compétence, les moines se mirent au travail; ils élevèrent des constructions, asséchèrent les marais, régularisèrent le cours d'eau, transformant ainsi en terrains fertiles la région qu'ils devaient habiter. L'œuvre accomplie incita divers seigneurs à de nouvelles et importantes donations en bois, terres et prairies. Vers 1145, on commença le remplacement des constructions en bois par de la pierre. En 1147, l'abbaye fut rattachée à l'ordre de Cîteaux, ce qui lui donna un nouvel essor, car les Cisterciens firent de l'endroit un centre de cul-

ture important, exploité par une grande communauté. A côté des besognes manuelles, les travaux spirituels n'étaient pas négligés et la bibliothèque du couvent était importante. Située entre Paris et Chartres, cette position donnait à l'abbaye un très favorable champ d'expansion; pendant le XIIIe siècle elle ne cessa de s'accroître. Les XIVe et XVe siècles n'amenèrent pas de grands changements, mais en 1542 la mise en commende des Vaux de Cernay allait entraîner leur ruine, qu'acheva la Révolution. En 1791, on vendit à Dourdan les orgues, les grilles, les stalles, les tableaux, etc... Quant aux bâtiments déclarés biens nationaux, ils passèrent à des particuliers. De mains en mains, en 1873, le domaine parvint à la baronne Nathaniel de Rothschild qui s'efforça de le reconstituer. Les ruines furent consolidées, tant de l'église que des bâtiments conventuels. De même que dans les autres abbayes cisterciennes, les constructions se groupent suivant un plan ordonné par la « Charte de Charité », les « us et coutumes » et les règlements fondamentaux de l'Ordre; malheureusement, beaucoup ont disparu.

De l'église abbatiale, il subsiste encore une partie du mur sud du chœur, avec les chapelles du bras sud du transept, les murs de la nef et le collatéral sud, la façade occidentale avec ses deux portails et sa grande rose, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art de la fin du XIIe siècle.

Le volume donne l'historique de la construction de l'édifice, ainsi qu'une description très détaillée de ce qu'il était et demeure. Il existe encore de charmants restes du cloître Renaissance qui, au XVIe siècle, avait remplacé le cloître primitif. A l'est s'étendait, perpendiculairement à l'église, un long bâtiment à étage qui comprenait vingt-deux travées et mesurait 104 mètres de long. La fontaine Saint-Thibault, autrefois abritée par une grotte, est aujourd'hui surmontée d'une élégante construction pour laquelle on a utilisé des arcades de la galerie Renaissance. L'ensemble de cette abbaye, le pittoresque du site, ont de tout temps attiré les visiteurs, et si aujourd'hui leur qualité n'est plus la même, on peut dire toutefois que leur nombre s'est plutôt augmenté. Nous n'avons pu ici donner une description détaillée de tout ce qui subsiste; nous ne pouvons que renvoyer au livre de M. Aubert.

Nous sommes heureux de signaler à l'attention de nos lecteurs un ouvrage remarquable de Mme Henriette Pascal, **Abbeville et ses Environs.** C'est un fort volume heureusement illustré, dont nous pouvons complimenter l'auteur, aussi bien que l'imprimerie F. Paillard, d'Abbeville. C'est tout d'abord un historique de la ville et une étude sur son milieu géographique. Son origine, fort ancienne, est difficile à établir; on situe cependant son berceau dans l'île de la Somme, qui forme de nos jours le quartier Saint-Vulfran. On lira dans ce volume un résumé complet de son développement au cours des siècles et des luttes qu'il lui fallut soutenir. Le xv[e] siècle fut particulièrement favorable à la cité; ses monuments les plus remarquables datent de cette époque. La Collégiale Saint-Vulfran est un des plus heureux types de l'art ogival à son déclin. Le traditionalisme qui animait les constructeurs les fit rester fidèles à l'art français. Commencée en 1588, l'église subit bien des vicissitudes avant d'être la belle réalisation que nous avons sous les yeux; elle remplaçait une succession de sanctuaires dont la nomenclature même est peu précise. Son aspect extérieur est très harmonieux; ses deux tours mesurent 58 mètres. La porte de chêne mérite d'être comparée à celle de Saint-Pierre de Beauvais. L'intérieur ne déçoit pas et renferme des œuvres d'art de grande valeur. D'après la tradition, l'église du Saint-Sépulcre serait une des plus anciennes de la ville, elle remonterait à la première Croisade. Bien que très remaniée, elle demeure cependant intéressante.

Il nous faut encore mentionner Saint-Gilles, Saint-Jacques, Saint-Paul, etc... Autrefois, ville protégée par des remparts hérissés de tours et fermée par de solides portes, Abbeville n'a conservé de ce passé aucun vestige; son beffroi, le plus ancien de France, a de grandes analogies avec celui de Baugency. De très nombreuses maisons anciennes sont encore debout, et certaines rues et places ont grand caractère. Depuis le bombardement du 31 mai 1918 à l'angle de la place et de la rue de la Boucherie, la *Maison de Saint-Georges* a disparu. Faubourg Saint-Gilles, se trouve le château de Bagatelle qui est un véritable bijou. Le musée Boucher de Perthes renferme d'inestimables collections d'archéologie préhistorique, de

meubles, d'objets d'art, de tableaux, etc.. Le musée d'Abbeville et du Ponthieu a des collections scientifiques, des peintures, des estampes et curiosités diverses. La bibliothèque municipale offre des manuscrits du XIIIe au XVe siècle, des incunables, des livres à riches reliures, l'Evangéliaire d'Angilbert, etc.

Les environs d'Abbeville méritent d'être parcourus attentivement, on y rencontre de vieilles églises nombreuses, de style roman ou ogival, comme celles de Mareuil, de Gamaches, de Fontaine, de Moyenneville, etc. Le gros bourg de Saint-Riquier peut être fier de son église abbatiale, de son donjon et de sa chapelle du Saint-Esprit, véritable bijou, élevé pour recevoir un crucifix miraculeux. On y rencontre encore des châteaux ruinés, comme celui de Saint-Valéry et de Bouillancourt-en-Séry ou bien conservés comme celui de Rambures (Pierrefonds picard), modernes et gracieux comme celui de Long ,etc.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le « Moniteur universel » et les Mémoires de Casanova. — Le 28 janvier 1830, paraissait dans le grave *Moniteur Universel* un long et curieux article sur les *Mémoires* de Casanova. Inséré sous la rubrique *Littérature-Biographie,* signée d'une simple initiale, M. (1), l'étude, à cette place, n'étonne pas moins par le sujet qui l'inspire que par le ton dont elle est écrite. 1830!... C'est l'année des révolutions, littéraire et politique, l'année d'*Hernani* et des journées de juillet... La tumultueuse première de la Comédie-Française remplit de ses échos les colonnes du *Moniteur* et souffle un vent d'émeute dans le frais vallon consacré à des Muses plus paisibles. Entre les *Lettres* de Champollion sur l'Egypte, un article de Laya sur Quintilien, un compte rendu de *L'Alexandréide ou La Grèce vengée,* poème en 24 chants de M. Pierre David, est-ce que le galant aventurier vénitien n'apporte pas, lui aussi, un air plus libre? En tout cas, cette conjonction imprévue des *Mémoires* de Casanova avec le Romantisme triomphant a de quoi faire réfléchir.

(1) Ce n'est pas Musset, qui consacra lui-même un curieux article à Casanova dans le *Temps,* 20 mars 1831; l'article n'était pas signé.

La publication qui a motivé l'article du *Moniteur*, — et cela, il faut le souligner tout de suite, — c'est l'édition française des *Mémoires*, qui serait l'édition originale en notre langue, si elle n'était pas de caractère nettement apocryphe. Publiée chez l'éditeur Tournachon-Molin, imprimée de 1825 à 1829, chez A. Henry, elle achevait justement de paraître le 1er janvier 1830. Elle comprend quatorze volumes in-12, qui sont devenus une assez grande rareté bibliophilique. Mais son intérêt littéraire est très réduit, si l'on sait qu'elle a été établie, non sur le manuscrit original, — ou plutôt, sur l'un des trois manuscrits originaux des *Mémoires* (2), mais sur l'édition allemande publiée par von Schütz, à Leipzig, de 1822 à 1828. Le texte de von Schütz étant une adaptation du texte de Casanova rédigé en français, l'édition Tournachon-Molin n'est elle-même, comme on l'a souvent répété, qu'une traduction d'une traduction, et qui pis est, une traduction défigurée, parce qu'elle est incomplète, expurgée, édulcorée, dans un souci manifeste de moralité. Les auteurs responsables de cette vertueuse mutilation étaient Jung, pour les sept premiers volumes, Aubert de Vitry pour les sept derniers.

Tel est l'ouvrage auquel le *Moniteur* consacrait, au début de 1830, une étude qui mérite d'exciter la curiosité et les investigations des casanovistes.

En dépit de son incontestable intérêt critique, l'article du *Moniteur* apparaît à une lecture attentive plutôt comme une sorte de « prière d'insérer », inspirée par l'éditeur, que comme une étude littéraire indépendante. Dans l'ensemble, c'est un certificat de bonne vie et mœurs, bien inattendu, décerné à Casanova et à ses *Mémoires*; l'aventurier vénitien, « qui s'est placé à la tête de tous les aventuriers connus », n'y est-il pas présenté comme « l'un des hommes les plus recommandables de son temps? »

Recommandable?... Apparemment pour tous ceux qui, curieux de pénétrer jusqu'au vif les mœurs secrètes du XVIIIe siècle, ne redoutent pas les familiarités un peu louches d'un guide cynique. Mais ce n'est pas à ce point de vue que s'est placé le critique du *Moniteur*. Certes, il reconnaît ce

(2) Sur cette question des manuscrits de Casanova, cf. Fernand Fleuret, *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire* (Mercure de France), p. 145 sqq.

qu'il y a de *picaresque* dans l'existence du « Gil Blas vénitien »; mais il loue son caractère ferme et énergique, sa présence d'esprit, sa force d'âme dans les souffrances et les périls, ses réparties vives et ingénieuses; il nous rappelle même comme une leçon exemplaire, — qui à vrai dire n'est pas dans les *Mémoires*, — la vieillesse pauvre, sans argent, sans bonheur, et sans dignité, du bibliothécaire de Dux. Ses amours, qui furent la grande affaire de sa vie, nous sont présentées, ou peu s'en faut, comme un sujet d'édification:

Capable d'attachement et d'actions généreuses, Casanova n'est jamais, au moins, ni méchant, ni pervers; ...on n'a jamais à lui reprocher ni mauvais procédé, ni perfidie; à peine même peut-on l'accuser d'inconstance, tant il est toujours prêt à épouser celles qui conservent des droits à son estime; ...ses amours ont tout l'intérêt d'un roman où la sincérité et la vivacité des sentiments se combinent avec des incidents extraordinaires.

En somme, une sorte de manuel ou de guide à l'usage des jeunes personnes: *Ce que toute jeune fille devrait savoir...*

Après cette apologie morale, le critique de 1830 ne manque point de souligner l'intérêt historique des *Mémoires*, — considération qui a définitivement prévalu aujourd'hui, — et de célébrer l'intelligence universelle de son héros:

Sa rare sagacité, jointe à une raison saine, toutes les fois qu'il n'est pas égaré par de coupables penchants et par de mauvaises habitudes; la justesse de ses vues, sa perspicacité, la souplesse de son esprit, l'étendue de ses lumières; toujours homme d'esprit et conteur amusant, sa conversation inépuisable en saillies et en piquantes anecdotes attira souvent aux bains de Tœplitz le prince de Ligne, si renommé lui-même pour la finesse de son tact, autant que pour ses aimables et ingénieuses causeries.

On peut sans embarras souscrire à ce dernier éloge. Mais que penser du couplet moral dans lequel se trouve concentré tout l'effort du panégyrique?

La lecture des *Mémoires* de Casanova, malgré le mauvais exemple de ses travers et de ses erreurs, ne laisse pas en définitive d'impressions contraires à la morale; ce qui est immoral, c'est le spectacle du vice jouissant des récompenses qui ne devraient appartenir qu'à la vertu. Ainsi, Le Sage blesse notre instinct de jus-

tice et d'honnêteté, lorsqu'il nous montre Gil Blas, après tant d'écarts et de turpitudes, menant dans un joli château la vie heureuse d'un bon gentilhomme... Casanova, au contraire, n'a pas été endurci par la fortune au point de devenir un mauvais fils comme Gil Blas (3). Sa destinée, ou son caractère, l'ont sauvé de la honte de voler, comme le héros de Le Sage, sur les grands chemins, et de dévaliser le comptoir d'un honnête marchand (4), et cependant il est toujours puni par où il a péché. Il est peu de coupables jouissances qui ne le jettent dans un péril grave, ou qui ne soient suivies d'un grand revers.

Et voilà donc, à l'usage des enfants sages de 1830, un livre d'étrennes, une nouvelle « morale en action ». Mais, dans l'excès de son zèle, le critique a laissé percer l'intention de réclame, qui s'explique assez facilement quand on connaît bien la biographie des *Mémoires* de Casanova.

L'édition Tournachon-Molin, que le *Moniteur* prônait à ses lecteurs, parut de 1825 à 1829. En 1826, le propriétaire des manuscrits, le libraire Brockhaus de Leipzig, inquiet du succès de cette contrefaçon, qui trahissait impudemment la personne et la pensée de Casanova, se décida à donner en français le texte authentique, revu par Laforgue, qui constitue la véritable édition originale des *Mémoires*. L'édition Brockhaus-Laforgue, publiée de 1826 à 1838, en était au quatrième tome, — sur douze tomes, — quand parut l'article du *Moniteur*. Il nous paraît évident que, devant cette concurrence dangereuse, le premier éditeur et son porte-parole adoptèrent une attitude ingénieuse, sinon très franche. Les *Mémoires* de Casanova, livre immoral, cynique, répugnant?... D'accord, si vous les lisez dans l'édition nouvelle qui nous vient d'Allemagne. Lecture de tout repos, au contraire, inoffensive, voire édifiante, si vous les lisez dans le texte expurgé que nous vous avons offert.

Remarquons, en effet, que l'adaptation de Jung et Aubert de Vitry, établie sur le texte allemand de von Schütz, se pré-

(3) Il est à propos de rappeler que Casanova perdit son père à 8 ans; sa mère vécut jusqu'à 67 ans, mais son fils, dans son aventureuse existence, ne se soucia guère d'elle.

(4) Mais il y a l'histoire du trésor de Cesena, celle de la marquise d'Urfé, et bien des duperies, des tricheries ou d'équivoques marchandages assez difficiles à justifier.

sentait, non comme une édition complète des *Mémoires*, mais comme de « simples extraits des manuscrits originaux » de Casanova. Ainsi dit le titre; mais cela n'est guère exact, puisque les manuscrits n'ont rien à voir avec cette publication. Le souci essentiel de l'éditeur était de faire au personnage une toilette décente, en atténuant ou en supprimant tout ce qu'il y avait de licencieux dans sa vie. Et ce n'était pas une mince besogne!

Mais cette vertueuse entreprise n'avait pas été sans provoquer quelques protestations, et d'abord celles du libraire qui détenait le texte original. De là, le curieux plaidoyer que nous venons d'analyser, et de là aussi, la nécessité de justifier auprès des lecteurs les coupures pratiquées dans l'édition allemande. Pour donner à son jugement l'apparence de l'impartialité, le critique du *Moniteur* reconnaît que les ciseaux ont été parfois maniés avec quelque légèreté. Il y a des lacunes regrettables. Pourquoi, par exemple, avoir supprimé le récit de la curieuse rencontre de Casanova avec Cagliostro et sa femme, en Provence? Mais pour une erreur, aisément réparable lors d'une prochaine réédition, que d'heureuses transformations! Tant de tableaux licencieux drapés d'une gaze pudique, tant de scènes d'alcôve ou de tripot élaguées ou écartées, n'était-ce pas un sacrifice indispensable « pour rendre le livre accessible au public »... et pour échapper aux rigueurs de la loi?

Même si l'édition Tournachon-Molin n'était pas protégée par sa rareté contre l'indiscrétion des lecteurs et des critiques d'aujourd'hui (5), elle ne semble guère offrir d'autre intérêt que de faire saisir sur le vif les scrupules souvent divertissants de la pudeur alarmée, et de suggérer sur la relativité de cette pudeur d'utiles méditations. Comme il ne saurait être question d'y chercher des variantes, étant donné l'origine contaminée du texte, sa comparaison avec les autres éditions françaises n'offre aucune perspective de découverte.

Mais il est un point sur lequel cette belle infidèle doit reprendre l'avantage aux yeux des lettrés. C'est dans son miroir

(5) La Bibliothèque Nationale en possède un exemplaire complet (Réserve, K. 1215-1228), et un second exemplaire des quatre premiers volumes.

déformant que la génération de 1830 a contemplé les postures avantageuses du galant et cynique Giacomo, et c'est elle aussi qui leur a révélé *Venezia la Bella* (6). S'il est avéré que poètes et conteurs romantiques ont puisé à pleines mains dans les *Mémoires* de Casanova, c'est le texte d'Aubert de Vitry, si émasculé qu'il fût, qui a mis en branle leur imagination et excité leur verve.

Evidemment, la démonstration n'est pas toujours aisée à faire. Sera-t-il jamais possible d'établir rigoureusement à quelle édition appartenaient les sept volumes retrouvés dans le « catalogue des livres dépendant de la succession de M. Beyle », en 1842? A cette date, l'édition Laforgue était achevée; mais elle est en douze volumes. Celle de Tournachon-Molin, en quatorze volumes, se relie facilement en sept tomes (7). Une étude attentive des emprunts faits par Stendhal à Casanova permettrait peut-être de répondre à la question.

En tout cas, deux des plus importantes études littéraires qu'inspirèrent les *Mémoires* au début de leur diffusion, celle d'Ugo Foscolo dans la *Westminster Review* en 1827, et celle de Sainte-Beuve datée du 1er juillet 1833, ne peuvent guère viser d'autre texte que la contrefaçon due à Jung et à Aubert de Vitry, puisque, en 1827, Brockaus venait à peine de commencer sa publication, et qu'en 1833 les deux tiers seulement de cette publication avaient paru. N'est-il pas curieux de remarquer, à ce propos, que Foscolo traitait l'œuvre de Casanova de roman, et l'auteur de personnage presque mythique?

Les voyageurs romantiques qui recommençaient pour leur compte, mais avec un programme plus modeste et de plus bourgeoises préoccupations, le vagabondage de Casanova à travers l'Europe, emportaient-ils dans leurs bagages les sept, — ou quatorze, — petits volumes, qui font aujourd'hui la joie, — ou le désespoir, — des bibliophiles? Gérard de Nerval, quand il part pour l'Orient, n'a pas dû en charger son modeste attirail de pèlerin; mais le souvenir de l'aventurier le pour-

(6) Titre d'un roman d'Alphonse Royer, paru en 1834.

(7) M. J. Pollio, le regretté casanoviste, qui fut consul en Italie comme Stendhal, dans sa remarquable *Bibliographie de Casanova* (1926), qui fait autorité, a relevé dans un catalogue de livres d'occasion la description d'un bel exemplaire de l'édition Tournachon-Molin, 14 tomes en 7 volumes, reliés en demi-chagrin rouge, tête dorée, tranches non rognées, coté 300 francs.

suit à Berne, aux bains de La Mate, et à Vienne, au théâtre, ou sur le Prater.

Musset et George Sand relisaient-ils à Venise, au début de 1834, la folle chronique d'une Venise disparue, qu'ils ont l'un et l'autre ressuscitée dans leurs œuvres en la parant de toute la mélancolie de leurs illusions mortes? On aimerait à le croire. Mais la Venise de Musset et celle de George Sand, celle des *Contes d'Italie,* — d'ailleurs antérieure à la grande aventure, — la Venise de *La Nuit Vénitienne,* de *Portia,* comme celle de *Leone Leoni,* des *Maîtres mosaïstes* ou même de *Consuelo,* porte la marque incontestable d'un Casanova accommodé au goût français de 1830.

ÉDOUARD MAYNIAL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le théâtre belge et les compagnies dramatiques. — Robert Goffin: *L'Apostat,* Les Editions de Belgique. — Félicien Rousseaux: *Patrouilleurs,* Editions de Belgique. — Mémento.

Une des grandes misères du **théâtre belge,** c'est d'avoir tenté de développer en une époque où le théâtre en général commençait peu à peu à décliner en tant que genre littéraire — à tout le moins dans les divers pays de culture latine. Cette décadence a bien des causes, et l'on en a rendu tour à tour responsables la surproduction qu'a connue le XIXe siècle avec l'épuisement de certaines formules scéniques descendues jusqu'à s'industrialiser, le développement du cinéma, la télégraphie sans fil et l'abaissement du niveau intellectuel des spectateurs moyens. Il est malaisé de fixer le pourcentage qui revient à chacune de ces causes et de discerner jusqu'à quel point la longue indifférence des élites belges pour les débats psychologiques et les controverses publiques sur des problèmes moraux n'ont pas contribué pour une part à nous détourner de ce genre. Toujours est-il que sauf exception une pièce belge créée en Belgique n'atteint pour ainsi dire jamais que quelques représentations: et monter une pièce belge était jusqu'à ces derniers temps moins une entreprise dramatique qu'une tentative aléatoire et désintéressée. Au sein de cette indifférence épaisse, nos écrivains de théâtre travaillaient sans joie: les meilleurs d'entre eux renonçaient à séduire un

public qu'ils présumaient hostile. Aussi n'hésitaient-ils pas à donner dans l'hermétisme ou la farce biscornue.

Maurice Mæterlinck et Fernand Crommelynck peuvent eux aussi, malgré le génie de l'un et le talent de l'autre, prendre leur part de ce reproche. Chez le second surtout, le souci d'être bizarre constitue un tic bien agaçant et quels que soient ses dons extraordinaires, il a le grand défaut d'être terriblement livresque. *Carine*, la dernière pièce de lui qui fut créée il y a un an au palais des Beaux-Arts, fut un succès si l'on considère qu'elle a fait du bruit, mais il faut reconnaître que, même dans les milieux les plus cultivés, elle a été jugée très diversement.

Panurge, la dernière pièce de M. Paul Demasy déjà connu du grand public par une comédie dramatique assez laborieusement construite, n'a pas échappé à ces jugements contrastés ni à ces applaudissements non dépourvus de réticences. *Panurge* est une farce, a-t-on dit, mais sans fantaisie ni esprit véritable. L'œuvre est encombrée de tirades et d'idéologies; elle se termine (sans trop rien prouver), sur un dénoûment qui appartient moins à la farce qu'à l'opérette. Tout cela est fort vrai, et cependant il faut louer M. Demasy d'avoir essayé de mettre à la scène une satire politique d'envergure: car même un peu incohérente, sa pièce a du moins le mérite de s'efforcer de poser une thèse. L'intention de l'auteur est de railler « une dictature sans personnage, une démocratie sans capacité, un communisme sans désintéressement ». Angelo, tyran d'Utopie; Panurge, le radical bavard et vulgaire; Cachino, le communiste corrompu, se disputent la possession d'Enguerrande, la jolie fille sous les traits de qui l'on a déjà reconnu la Nation; mais leur sottise, leur médiocrité et leur vilenie dégoûtent la belle qui en revient à la royauté traditionnelle, avec en guise d'adjoint un prince consort jouant le rôle d'un tribun de la plèbe, et un surintendant italien des plaisirs de Sa Majesté, car la souveraine est « portée sur le sexe ».

Soit. Nous voulons bien. Reste à savoir si ce dernier régime se révélera bon à l'usage, et si le tyran, le bourgeois démocrate et le communiste sont en soi et par définition de plus mauvais maîtres qu'une reine affligée d'un parle-

ment incarné par son mari et d'un tempérament qui exige une surintendance des Plaisirs.

Cela n'est pas prouvé, et c'est précisément cette conclusion vigoureuse qui fait défaut à une pièce où peut-être il n'y a pas d'esprit au sens français du mot, mais en revanche une vigoureuse bouffonnerie dont le second acte surtout donne un excellent échantillon.

Ce ne sont pas des comédiens de métier qui jouaient *Panurge,* mais une troupe d'amateurs qui a fini par se faire un nom à Bruxelles, la « Compagnie » d'Albert Lepage, *Rataillon.* Cette troupe, animée d'un très vif esprit de recherche, fut ici, pendant plusieurs années, un véritable laboratoire d'expériences dramatiques. Toutes ces expériences ne réussirent pas: mais le fait qu'elle reçoive aujourd'hui une hospitalité permanente au théâtre du Parc qui est pour nous ce que sont les Français pour Paris, montre assez que l'art dramatique peut espérer beaucoup d'un retour à l'amateurisme dont après tout est né, en France même, le théâtre classique, issu des collèges, et le drame, sorti des « Miracles » médiévaux.

M. Robert Goffin, l'auteur de l'**Apostat,** est un jeune écrivain qui avait consacré au jazz-band, il y a quelques années, un livre assez curieux. Le dessein de son présent ouvrage, ou tout au moins son titre, paraît bien différent: pourtant, on le verra, le jazz n'y est pas étranger, et cela finit par lasser un peu le lecteur, dégoûté de toutes ces saxophonies.

Claude, jeune séminariste rongé de tourments charnels, quitte le séminaire en emportant en lui l'image d'une femme qu'il n'a pu atteindre et qui l'a d'autant plus impressionné que sa jeune chair était plus neuve. Il gagne la grande ville, y entreprend des études, qu'il transforme aussitôt en études de mœurs. On le voit partout dans les endroits de Bruxelles où sévissent à la fois le jazz-band et la haute retape. Ces endroits sont peu variés dans notre capitale d'aujourd'hui, et Bruxelles, qui avait la réputation d'une honnête succursale de Paris, l'a perdue complètement avec la crise et le régime sec. C'est assez dire que les expériences de Claude sont assez monotones par elles-mêmes. Le style

de l'auteur, qui imite sans trop de discernement celui de M. Paul Morand, ajoute à cette monotonie par ses images violentes et brèves et la trépidation de ses courtes phrases, faites de propositions absolues enchaînées bout à bout, sans qu'aucune circonstancielle n'en interrompe le trottinement rapide. Donc, au cours de son noctambulisme bruxellois, le jeune Claude découvre le jazz; et il retrouve, en la personne d'une certaine Liliane, la vision sensuelle qui l'avait bouleversé aux jours du séminaire. Le gros du livre est ainsi rempli, pour une bonne part, de la description de ses amours et de ses entrechats. Cependant, à l'insu de Liliane, Claude est fiancé à une certaine Barbara, jeune fille américaine qu'il se décide à aller retrouver au pied des Montagnes Rocheuses. A Vancouver, où va se célébrer le mariage, Claude tombe dans un couloir d'hôtel sur Liliane qui se balade dans le Nouveau Monde avec le Frère Mémoire, ancien professeur du collège où débute le récit, et aujourd'hui défroqué: le monde est petit! Aussitôt, on le devine, Claude tombe dans le lit de Liliane. Mais à peine y est-il à besogner que surgit un commissaire de police dépêché par le hideux Mémoire. Constat d'adultère, *breach of promise*, et, sur cette rupture, suicide de Barbara. Claude s'enfuit affolé vers l'Alaska, puis roule à travers le Pacifique, et rentre en Europe après avoir vécu une randonnée cinématographique qui rappelle le *Moravagine* de Cendrars. Il court, repentant, s'ensevelir dans le séminaire où il avait jadis rêvé de dire sa première messe... Mais lorsque l'auteur qui narre les aventures de Claude va lui rendre visite dans son couvent, il apprend que celui-ci a pris la fuite, ressaisi par l'appel de la luxure. Tout rempli d'invraisemblances et dépourvu de finesse, le roman dénote une parfaite ignorance des milieux ecclésiastiques et de la mentalité chrétienne. Mais l'auteur a de l'imagination et du tempérament. S'il se force à avoir du goût, s'il s'assouplit et se discipline, l'auteur de l'*Apostat* se classera parmi nos bons romanciers.

M. Félicien Rousseaux nous donne, après tant d'autres, avec **Patrouilleurs,** un livre de guerre, de guerre de tranchées. Celui-là n'est pas plus mal vu qu'un autre, il est vivant, sin-

cère, il croque des personnages pittoresques et touchants. Pourtant, il faut l'avouer: de tels récits n'intéressent plus guère aujourd'hui. La guerre en occident fut très monotone; nulle part elle ne le fut davantage que sur le front belge. A quoi bon s'acharner désormais à en ramasser les broutilles? L'auteur qui s'attache à de tels récits devrait se représenter cette vérité cruelle: les histoires de guerre n'intéressent guère les vétérans qui les connaissent trop bien; elles dégoûtent les jeunes qui n'aiment généralement pas les vétérans, et elles ne peuvent plus prétendre, par leur satiété même, à piquer la curiosité de civils contemporains du drame.

MÉMENTO. — *Eugène Delval: Une jeune fille d'hier* (Editions de Belgique). Un gentil roman qui ne casse rien, mais qui se lit. L'auteur a repensé et réécrit à peu près *la Dame aux Camélias*. Mais on ne peut lui en faire grief, les thèmes sont à tout le monde. — Sadi de Gorter: *La Randonnée des Hommes perdus* (Les Cahiers du journal des poètes). M. Sadi de Gorter, avec beaucoup d'autres, poursuit une tentative désespérée: libérer la poésie des moules à la fois lourds et usés qui la tuent. Et il y gaspille beaucoup de dons, un sens très subtil de l'ineffable, une richesse métaphorique précieuse: hélas, du point de vue de l'émotion que peut en éprouver le lecteur, le résultat est bien mince...

ED. EWBANK.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Emmanuel Buenzod: *Boabdil Nux, roi du violon;* Paris, Editions des Portiques. — Le même: *Comme un air oublié;* Paris, V. Attinger. — Le même: *Ciel vide;* Paris, Corréa.

L'œuvre de M. Emmanuel Buenzod est déjà considérable. Elle a ses qualités, que j'ai souvent essayé de définir: l'art des nuances, le don de la musique verbale, un sentiment délicat de la nature, une vision à la fois juste et poétique du monde extérieur, beaucoup de finesse dans l'expression comme dans la perception.

Elle présente aussi des faiblesses, que je m'en voudrais de cacher, d'autant plus qu'elles ne sont point incurables.

Dans les premiers livres de l'auteur, l'influence de Ramuz était, à mon gré, trop sensible. Les travaux de l'élève ressemblaient à ceux du maître, mais en plus mou, comme si, voué aux tons clairs et aux contours imprécis de l'aquarelle,

M. Buenzod eût transposé, en fluide, sur des feuilles de whatman le dessin rude et la couleur sombre des fresques ramuziennes. Peu à peu, il s'est libéré de son despote. Comme tous ses lecteurs, je m'en suis réjoui. Est-ce à dire que sa seconde manière, à coup sûr plus personnelle, m'ait toujours enchanté? Non, je l'avoue: à tort ou à raison, je n'aime guère cette lenteur, cette douceur triste, cette sentimentalité chagrine. Et puis, il me semblait parfois que M. Buenzod, en renonçant à démarquer Ramuz, se mettait à suivre (de plus loin, il est vrai) Duhamel: même amour des « humbles », même prédilection pour les êtres incapables de vivre, pour les vies dans lesquelles il n'arrive jamais rien. Encore Duhamel possède-t-il la vigueur, la liberté de mouvements, le dynamisme du véritable romancier. De tout cela, M. Buenzod me paraissait assez dépourvu.

Ne soyons pas injuste: en écrivant **Boabdil Nux, roi du violon,** il a fait un effort méritoire pour se renouveler. Le style de cet ouvrage est plus alerte, plus incisif que celui des précédents. Le sujet, le milieu sont nouveaux. Le « climat », comme on dit aujourd'hui, est celui de la musique. M. Emmanuel Buenzod a voulu montrer, je pense, qu'un artiste court à sa perte aussitôt qu'il cesse de servir humblement son art: en poursuivant la seule virtuosité, qui sacrifie l'œuvre à l'interprète, Boabdil Nux finit par sombrer dans la folie. De l'idée juste dont il a fait son point de départ, l'auteur donne quelques illustrations saisissantes. Sorti de son univers habituel, il lâche la bride à son imagination. Mais ce qu'il gagne d'un côté, il le reperd de l'autre: ne pouvant plus s'appuyer comme de coutume sur l'observation du réel, il se jette à corps perdu dans la fantaisie pour aboutir à quelque chose d'assez arbitraire.

Comme un air oublié nous ramène à l'un des thèmes favoris de M. Buenzod: l'enfance et la jeunesse, « environnées d'un triple réseau de mystère, de mélancolie et d'amour ». Le livre se compose d'un prélude et de six morceaux. Ces mots empruntés au vocabulaire musical expriment mieux que ceux de « prologue » et de « nouvelles » la substance dont il se nourrit. Une nouvelle se raconte. Or, ce que nous trouvons ici, ce sont des souvenirs et des rêves:

ils valent moins par leur contenu que par une certaine « tonalité ». Comme Carrière le faisait sur la toile, M. Buenzod enveloppe ses modèles d'une sorte de brume poétique. On a peine souvent à discerner leurs traits. Mais on se laisse prendre à la finesse, à la fraîcheur des détails qui émergent. On aimera surtout le contraste entre les pages où des êtres jeunes s'interrogent sur ce que leur réserve la vie et celles où, « chargés d'amère sagesse », ils ressuscitent le passé aboli.

Jusqu'à ce jour, **Ciel vide** est, sans aucun doute, l'œuvre la mieux venue de M. Buenzod, romancier. Voilà enfin un vrai roman, et qui prouve que l'on en peut faire un avec presque rien. De quoi s'agit-il, en effet? D'un vieil homme malade, qui a peur de la mort; de ses deux filles qui vivent sous le même toit. L'aînée a dépassé la quarantaine, la seconde en approche. Par un procédé comparable au fameux monologue intérieur de Joyce, l'auteur dénude successivement les âmes de ces trois êtres. A chacun d'eux, les deux autres apparaissent tout autres qu'ils ne sont. Entre tous, un drame silencieux se joue. M. Emmanuel Buenzod l'évoque avec une rigueur dans l'analyse, une justesse d'accent, une sûreté de coup d'œil, une force dans l'émotion qui vont beaucoup plus loin que les meilleures trouvailles de ses écrits antérieurs.

Pourquoi ce titre, *Ciel vide,* qui aurait pu tenter Mauriac? Sans doute parce que, devant la mort imminente de l'un d'eux, aucun des trois personnages n'attend rien de la vie éternelle. Eugénie, vierge fanée, prude et hargneuse, ne croit pas à la vertu des prières qu'elle s'efforce de faire réciter au moribond. Lui-même y croit moins encore. Et il le dit, tout en s'imaginant que sa fille aînée est une sainte. Cécile, que les deux autres tiennent à l'écart de leur intimité, a connu quelques années libres, loin de la maison natale. Dans ce logis où, depuis son retour, elle se sent traitée en étrangère, elle regrette en silence des aventures qui, autrefois, l'avaient déçue. Elle ne garde plus qu'un bien faible espoir de rencontrer encore l'amour: c'en est assez pour qu'elle souffre. Elle voudrait aussi se rapprocher de son père, mais elle ne se résigne pas à faire le premier pas: c'est à eux, là-haut,

dans cette chambre dont elle épie les moindres bruits nocturnes, de l'appeler quand ils auront besoin d'elle. De son côté, le vieux, entre deux crises, rumine des préoccupations obsédantes. Son égoïsme de malade ne l'empêche pas de se demander ce que deviendront ses filles lorsqu'il ne sera plus là. Et ce fils naturel, dont il ne s'est jamais occupé? Ne devrait-il pas « faire quelque chose »? Il essaie d'en parler à Eugénie. C'est difficile: un être si pur, ignorant tout de la vie, pourra-t-il entendre de telles horreurs? La sainte fille, depuis longtemps, connaît l'histoire: elle devine ce que le mourant va dire et s'arrange pour qu'il ne dise rien, ou presque. Lui, alors, pense que Cécile comprendra mieux. Il ordonne à Eugénie de l'amener. Obéissant à contre-cœur, elle prend le temps de chapitrer sa cadette. Afin de mettre Cécile en confiance, afin de la préparer à ce qu'il croit devoir être pour elle une révélation, le père, par des propos indulgents, cherche à obtenir qu'elle lui confie la première ses secrets. Elle affirme qu'il n'y a rien, elle refuse de lui donner, par un aveu, « la chance de rendre le sien moins ignoble ». Il mourra, donc, sans s'être délivré du poids qui l'écrase.

Cette sèche analyse, je m'en rends compte, ne peut que trahir le dramatique récit de M. Buenzod. Pour en mesurer la force, il faut le lire en entier. Il se lit d'un trait, ce qui est toujours bon signe. La description n'y tient aucune place. Pas de hors-d'œuvre, pas une phrase, pas un mot qui ne serve à faire progresser le drame. Rien non plus qui ressemble à une explication, à un commentaire de l'auteur. Tout est direct et naturel: dialogues que l'on dirait sténographiés, réflexions comme enregistrées par un appareil, sous le crâne de chacun des acteurs, à l'instant même où elles se forment.

Au point de vue psychologique, l'intérêt de cette sombre histoire s'accroît de la contribution qu'elle fournit à la connaissance de l'inquiétude protestante. J'ai dit que les personnages étaient des incroyants. Leur hérédité, leur éducation religieuse les ont marqués pourtant d'un sceau indélébile. S'ils étaient nés dans l'Eglise romaine, le débat cruel qui les met aux prises passerait du plan moral au plan métaphysique. On verrait apparaître dans la mêlée un quatrième

combattant: le prêtre, le confesseur. Dès lors, toute la question serait de savoir s'il va vaincre ou subir une défaite.

Un catholique, ayant perdu la foi, peut la retrouver à l'article de la mort. S'il se remet à croire, son seul désir sera de se réconcilier avec Dieu. Il ne verra dans la contrition qu'une conséquence de son credo, un moyen d'atteindre à l'état de grâce. Mais s'il demeure mécréant, de quoi pourrait-il bien se repentir? Sans Dieu, pas de péché; sans péché, pas de remords — sauf ceux que ferait naître un sentiment tout humain de la justice sociale. On voit la différence: chez le protestant, la notion de faute morale survit à l'écroulement de toute croyance positive; pour le catholique, le péché n'a d'importance que dans la mesure où il déplaît à Dieu. D'où il suit que la pratique de l'examen de conscience n'exerce pas sur l'un les mêmes effets que sur l'autre. C'est ce que j'avais essayé naguère de montrer à propos d'Amiel (1). Sans l'avoir cherché, certes, M. Emmanuel Buenzod apporte à mes observations le renfort d'un exemple décisif. Je lui en suis reconnaissant.

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

Motchoulsky (K) : *Doukhovny pout Gogolia* (La voie spirituelle de Gogol) Y.M.C.A. Press, Paris, 1934. — Kobilinski-Ellis : *Das goldene Zeitalter der russischen Poesie. W. A. Joukowski. Seine Personlichkeit, seine Leben und sein Werk.* Verlag F. Schöning, Paderborn, 1933. — Boutchik (V.) : *Biographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Librairie Orobitg, Paris, 1934.

Nicolas Gogol est connu en France surtout comme l'auteur de *Tarass-Boulba*, quoique certains lettrés aient entendu parler de son roman *Les âmes mortes* et l'aient même lu. Mais ce n'est pas connaître Gogol que de voir en lui uniquement un simple homme de lettres et de limiter sa personnalité à la chose littéraire. Certes, Gogol fut un incomparable chef de file ou plutôt chef d'école.

C'est lui, écrit M. Motchoulsky dans son remarquable ouvrage **Doukhovny pout Gogolia** (1 *bis*), qui aiguilla la littérature russe

(1) *Amiel ou la noix creuse*, p. 65 et suiv.

(1 *bis*) Voyez aussi sur Gogol l'intéressant ouvrage de Gorlin, *N. V. Gogol und E. Th. Hoffmann*, paru quelque temps avant celui de Motchoulsky.

de la voie de Pouchkine sur celle de Dostoïevsky. Tous les traits qui caractérisent la grande littérature russe, devenue mondiale, furent indiqués par Gogol. C'est à partir de Gogol que la route s'élargit et parcourt des espaces illimités.

Oui, c'est ainsi. Cependant il y a encore et surtout autre chose en Gogol qu'un chef de file ou un chef d'école littéraire; il y a l'homme, en lutte continuelle avec lui-même; il y a aussi le chrétien. Ces particularités de l'auteur de *Révizor* ne se remarquent pas à première vue dans ses œuvres, et pourtant elles les baignent toutes, et toutes en sont imprégnées. En comparaison avec Gogol, un Michel-Ange, un Pascal, un Dostoïevsky sont des gens normaux et équilibrés, car aucun d'eux n'eut besoin de tuer en lui l' « animalité », tandis que Gogol passa toute sa vie à extirper de son âme et de son cerveau cet autre « moi » et a rêvé de la sainteté. L' « animalité » et le « saint » sont les deux pôles de la personnalité de Gogol. Cependant, il n'a rien laissé de pareil au dernier sonnet de Michel-Ange, au célèbre écrit posthume de Pascal, ou à l'entretien suprême du « staretz » Zosima chez Dostoïevsky. Tout ce dont il a souffert, tout ce qu'il a ressenti, la terreur devant l'image de l'homme bas et vil dont il percevait la présence en lui-même, son désir sincère de devenir un saint, même sa conviction que l'homme doit s'appliquer à le devenir, tout cela ne s'est pas cristallisé chez Gogol, mais est éparpillé dans toute son œuvre littéraire, et la guide. La vie de Gogol n'a jamais eu rien de romanesque; elle fut au plus haut degré tragique et si, devant la mort, il recouvra enfin la paix, c'est évidemment parce qu'il eut le sentiment que le salut ne dépend d'aucune œuvre ou activité humaine, mais du seul vouloir de Dieu justifiant qui lui plaît.

C'est aussi dans une paix profonde de l'âme que s'est éteint le grand poète russe Joukovsky, le tuteur de la littérature russe, l'infatigable défenseur des hommes de lettres de son pays, dont la vie nous est racontée par M. Kobilinski-Ellis dans le premier volume de **Goldene Zeitalter der russische Poesie** qui en comprendra trois, le second devant être consacré à Pouchkine et à sa pléiade et le troisième à Lermontof et à l'histoire de la critique.

L'ouvrage que M. Kobilinski-Ellis consacre à Joukovsky, dont

l'œuvre est à la base de l'âge d'or de la poésie russe, représente un tout très homogène; il comprend une introduction à l'histoire de la grande littérature russe, fait état des sources qui l'ont alimentée et donne de précieuses indications quant à ses tendances. La méthode de l'auteur est biographique et historico-littéraire. La vie de Joukovsky est divisée en quatre périodes. Conformément à cela, l'ouvrage se divise aussi en quatre parties. Mais sa grande originalité, c'est de poser et de résoudre, pour la première fois, la question de l'importance religieuse de l'œuvre de Joukovsky, du caractère mystique de son romantisme et de l'essence purement chrétienne de la philosophie qui anime ses articles. Mais si l'image que nous donne M. Kobilinski-Ellis de Joukovsky, vieillard aveugle dictant son poème mystique *Agaspher,* évoque quelque peu Milton dictant son *Paradis perdu,* elle nous rappelle surtout que la « soif de Jésus » a alimenté de tout temps la grande littérature russe.

C'est aussi à cette même littérature, en tant qu'elle s'adresse aux lecteurs étrangers, qu'est consacré l'ouvrage de M. W. Boutchik, **Biographie des œuvres traduites en français.**

J'ai déjà dit, dans le *Mémento* d'une précédente « Lettre russe » (2), tout le bien que je pensais de cet ouvrage lorsqu'il me fut communiqué en manuscrit, et toute son utilité et l'aide qu'il peut fournir aux investigations des slavistes. Je n'ai donc pas à y revenir, maintenant qu'il paraît en librairie. Cependant, voici une excellent occasion de dire au moins quelques mots sur ce que furent les premières traductions en français des œuvres des écrivains russes.

On sait que l'un des premiers Français qui s'intéressèrent à la littérature russe fut Prosper Mérimée. Ayant lu quelques piécettes de Pouchkine, il devina, à travers de mauvaises traductions, le génie de l'auteur de *Rousslan et Ludmila.* Ceci l'incita à apprendre le russe et, quand il eut des connaissances suffisantes en cette langue pour lire à livre ouvert, il entreprit de traduire des œuvres de Pouchkine, plus tard celles de Nicolas Gogol et de Lermontof. Les traductions de Mérimée sont faciles à lire, quoique bien souvent elles dénaturent la pensée de l'auteur, par manque d'une connaissance parfaite et

(2) *Mercure de France,* 15 août 1933.

approfondie du russe et ne soient quelquefois qu'une adaptation plus ou moins brillante. Cependant, telles quelles, elles sont infiniment supérieures aux premières traductions des œuvres de Tourguénief et de Tolstoï. C'est surtout Tourguénief qui eut à pâtir dans cet ordre de choses. Ses traducteurs de la première heure furent vraiment des « traditori ». C'était vrai surtout pour un certain Ernest Charrière qui, non content d'avoir tripatouillé le texte de Tourguénief, avait rebaptisé ses *Récits d'un chasseur* en *Mémoires d'un Seigneur russe.* La traduction de Charrière, parue en 1854, est presque introuvable actuellement, mais en son temps elle obligea Tourguénief à protester dans une lettre au *Journal de Saint-Pétersbourg* contre les libertés que Charrière s'était permises en traduisant son œuvre.

Cette prétendue traduction est une véritable mystification littéraire, disait Tourguénief dans sa lettre. J'affirme qu'il n'y a pas dans tous les *Mémoires* quatre lignes de suite fidèlement traduites. M. Charrière a pris surtout soin d'orner mon style, qui a dû lui sembler beaucoup trop mesquin et trop maigre. Si je fais dire à quelqu'un : « Et je m'enfuis », voici de quelle façon cette phrase si simple est rendue : « Je m'enfuis d'une fuite effarée, échevelée, comme si j'eusse eu à mes trousses tout une légion de couleuvres, commandée par des sorcières... » Un arbre qui tombe se transforme en un « géant chevelu qui s'était ri des assauts séculaires de plusieurs milliers d'insectes et qui s'incline solennellement et sans hâte vers la terre, sa vieille nourrice, comme pour l'embrasser, en expirant sous la morsure d'un fer tranchant, emmanché par l'homme d'un fragment de bois que l'arbre avait peut-être fourni lui-même... » Il est possible que toutes ces improvisations soient charmantes et surtout pleines de goût, mais je le demande à M. Charrière lui-même, comment ne sent-il pas qu'en ajoutant tant de belles choses au texte de mon ouvrage, il le prive par cela même du seul mérite qui pourrait le recommander à l'attention des lecteurs français : du mérite de l'originalité?

Les temps d'un Charrière sont heureusement révolus. Nous avons actuellement une équipe de traducteurs des œuvres des grands maîtres de la littérature russe qui sont dignes de tous éloges. Aussi ce n'est plus qu'un plaisir de lire Tourguénief dans la traduction d'un Mougault, Tolstoï dans celle d'un Jusserendau ou Anton Tchékof dans celles d'un Roche.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Shakespeare romancé. — *Longworth Chambrun : Mon grand ami Shakespeare*, 1 vol., Plon. — M. Abel Lefranc et son Hamlet qui s'obstine à conspirer contre le roi Jacques Stuart. — Les prétendus voyages de Shakespeare.

Nous vivons à l'époque des « **vies romancées** », et le plus romancé des personnages historiques est assurément l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello*. L'exemple le plus récent est un livre intitulé **Mon grand ami Shakespeare.** *Souvenirs de John Lacy, comédien du Roi, reconstitués par Longworth Chambrun.*

On sait que Mme de Chambrun, shakespearienne fervente et érudite, a fait paraître de nombreuses études sur le grand dramaturge et sur son œuvre. La notice qui accompagne son dernier livre s'exprime ainsi:

> *Mon grand ami Shakespeare* retrace, avec une exactitude jusqu'alors jamais atteinte, la vie du célèbre poète. Le vieux John Lacy, autrefois acteur dans la troupe de Shakespeare, confie au papier, entre 1665 et 1675, ses souvenirs sur l'acteur-poète. Ce faisant, il cède aux instances d'un historien, John Aubrey, qui rassemblait à cette époque des notices biographiques sur les grands hommes d'Angleterre. Hélas, les renseignements fournis par Lacy parurent trop francs et son manuscrit ne manqua pas d'alarmer les savants de l'Université d'Oxford, qui était alors déchirée par la lutte politico-religieuse, et l'on eut vite fait de supprimer les liasses suspectes... C'est ce document de Lacy que Mme Longworth-Chambrun est parvenue à reconstituer.

Il eût été bon d'ajouter: « *avec sa seule imagination* »; car, en réalité, les mémoires que Mme de Chambrun publie sous le nom de John Lacy sont purement imaginaires; et, dans les lignes que nous venons de reproduire, il n'y a qu'un détail historiquement certain, c'est qu'un certain Aubrey a écrit sur Shakespeare une notice biographique. Celle-ci fut déposée en 1693 dans une bibliothèque d'Oxford, avec une annotation où le dit Aubrey déclarait qu'il se proposait de demander des renseignements complémentaires au vieux comédien John Lacy. Mais on ignore si John Lacy a fourni ces renseignements et rien n'autorise à supposer qu'il ait jamais rédigé des mémoires. C'est ce qu• reconnaît parfaitement

M. André Maurois, dont la plume israélite a aimablement préfacé le livre ardemment catholique de Mme de Chambrun, livre qu'il appelle un roman. Et M. Maurois, certes, a des raisons pour se connaître en histoires romancées.

Il faut dire que Mme de Chambrun s'est efforcée d'accorder au mieux son roman à l'histoire. Mais on s'aperçoit vite que John Lacy est d'une obéissance exemplaire envers Mme de Chambrun, et qu'il s'attache à confirmer les thèses et hypothèses (même les plus hasardées) qu'elle a coutume de soutenir. Et il arrive à Lacy de renchérir, d'exagérer un peu trop, par exemple quand il nous montre Shakespeare se compromettant avec fougue dans la révolte du comte d'Essex. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à Shakespeare est d'honorer en lui le plus célèbre des écrivains: cela suffit à sa gloire, sans y ajouter une bravoure de conspirateur qui ne le grandirait pas et qui nous aurait probablement privés de ses plus beaux chefs-d'œuvre; car la moindre suspicion aurait risqué de lui valoir une cravate à Tyburn ou un coup décisif du poignard policier qui supprima l'imprudent Marlow.

Mais Mme de Chambrun a un zèle catholique qui lui fait haïr la reine Elisabeth et prêter ses propres sentiments au grand écrivain qu'elle admire. Entre autres récits, en voici un où ce zèle se manifeste. Il y a un petit poème de Shakespeare, dont le symbole est obscur; c'est *Le Phénix et la Tourterelle,* deux oiseaux unis par un mariage mystique, en l'honneur desquels le poète chante un thrène. Et voici l'explication que Mme de Chambrun met sous la plume du vieux Lacy. Le phénix est un moine bénédictin, Marc Barkworth (nom que Mme de Chambrun, nous ne savons pourquoi, modifie en celui de Bosworth), et la tourterelle est une dame Anne Line (Mme de Chambrun écrit *Lyne*).

Ils ont bien existé en effet. Les chroniqueurs anglais nous disent que Barkworth, né protestant, fut converti au catholicisme à Douai par un jésuite. Envoyé en mission secrète en Angleterre, il fut arrêté, condamné à mort et envoyé à Tyburn. Il eut, *par hasard,* une compagne d'infortune, la dame Anne Line qui fut pendue juste avant lui pour avoir caché et hébergé le père jésuite Francis Page. Devant le ca-

davre de la malheureuse femme, Barkworth prononça quelques paroles émues et fut supplicié à son tour.

C'est là ce que nous apprend l'histoire. Mais John Lacy en sait plus long. Il nous révèle que Barkworth avait été fiancé à Anne Line, que c'est elle qui l'avait converti, mais que « l'idée de se marier avec un être si supérieur, un Phénix », effrayait la jeune tourterelle et qu'elle avait employé « toute son influence à diriger cet ami vers les choses de l'esprit », c'est-à-dire à en faire un moine; après quoi elle s'était elle-même mariée avec un autre homme. Compliqué devait être l'état d'esprit de cette amoureuse! Ce n'est pas John Lacy qui nous l'éclaircira. Il se contente de nous dire que, la dame Line étant devenue veuve et ayant retrouvé Bosworth [Barkworth], « grande fut la joie, de part et d'autre, quand ils se préparèrent, en communiant ensemble, à un mariage spirituel dans l'éternité ».

On comprend que tout cela est pour fournir une clef au poème de Shakespeare et prouver la ferveur catholique de l'auteur d'*Hamlet*. Mais où Mme de Chambrun a-t-elle pris l'histoire de ce mariage mystique? John Lacy ayant été un contemporain des deux victimes, son témoignage, s'il était authentique, aurait quelque créance. Mais, comme il est inventé trois siècles et demi après les événements, l'histoire ne pourrait être crue que si Mme de Chambrun nous apportait une autre référence, — authentique celle-là. Tant qu'elle ne l'aura pas fait, elle nous obligera de ne rendre hommage qu'à son ingéniosité de romancière.

Maintes pages de son livre ont du brio; maintes laissent voir, sous la fantaisie, que l'auteur sait beaucoup de choses. Les *happy few*, qui connaissent à peu près ce qu'on peut connaître de la vie de Shakespeare, liront avec intérêt ce roman (comme dit M. Maurois), et ils sauront parfois s'y instruire, souvent s'y amuser, toujours apprécier à sa juste valeur le talent de Mme de Chambrun. Les ignorants aussi pourront s'y plaire et mieux même que les renseignés, mais ils feront bien de ne pas s'en servir pour montrer leur érudition; car de tels ouvrages, où la fiction envahit et recouvre si bien la pauvre petite vérité historique, ne leur permettent

jamais de démêler s'ils ont affaire au roman-oiseau ou à l'histoire-souris, — et les exposent à ne dire que des sottises.

§

Si Mme de Chambrun romance, M. **Abel Lefranc** romance encore plus. On sait que M. Lefranc appartient à ce groupe de chercheurs obstinés dont un consul américain, Joseph C. Hart, a été l'initiateur. Ce Yankee apprit un jour aux deux mondes (c'était en 1848) que Shakespeare n'avait pas écrit une ligne de ses œuvres: le chancelier Francis Bacon avait tout fait. Là-dessus, le baconisme s'épanouit, créa des sociétés innombrables, publia les découvertes les plus sensationnelles, par exemple ces confidences cryptographiques où Bacon lui-même racontait qu'il était le fils naturel de la reine-vierge et qu'il avait fait non seulement les pièces de Shakespeare, mais celles d'un tas d'autres auteurs.

Ces révélations ,au lieu de faire triompher le baconisme, furent le signal de sa décadence; car, dès qu'on le vit si imposant, si arrogant, les chercheurs comprirent qu'en le servant ils ne pourraient être que des suiveurs, découvrant l'Amérique dans le sillage de Colomb-Joseph Hart. Cela ne faisait pas leur affaire. Aussi, ils s'enquirent d'une autre découverte, — ils repoussèrent cet intrus de Bacon et lui opposèrent d'autres favoris. Chacun eut le sien, et l'on en compta bientôt une demi-douzaine.

M. Abel Lefranc jeta son dévolu sur le seigneur William Stanley, comte de Derby, — et scrutant, compulsant, fouillant, déterrant, il a publié deux gros volumes et des tas d'articles, qui affirment mille et mille fois que Derby est bien l'auteur des immortels ouvrages. Dans la poursuite de ce grand œuvre, il est arrivé à M. Lefranc la même aventure qu'à certains alchimistes d'autrefois; il a dépensé beaucoup d'érudition, mis au jour des détails intéressants sur l'époque shakespearienne, mais pas la moindre parcelle d'or, autrement dit pas la moindre preuve effective permettant de proclamer: « Shakespeare n'est pas Shakespeare, c'est Derby. » Rien que des hypothèses, des conjectures, des rapprochements tendancieux, des affirmations téméraires, fantômes chauves qu'on s'efforce en vain de tirer par les cheveux et qui n'offrent à

l'étreinte qu'un nuage d'illusions. Malheureusement, on ne se livre pas quinze ou vingt ans à un tel travail sans devenir la proie de l'idée fixe, — et aujourd'hui, on arracherait à M. Lefranc plutôt son cœur que son Derby. Le roman a fait du romancier sa victime.

Veut-on se faire une idée des ravages exercés en lui? Prenons l'un des exemples les plus récents.

Tout à l'heure, Mme de Chambrun faisait conspirer Shakespeare avec Essex contre Elisabeth, en faveur du prétendant Jacques Stuart, roi d'Ecosse. M. Lefranc, tout à l'opposé, professe qu'*Hamlet* a été écrit par Derby (toujours sous le nom de Shakespeare, bien entendu) pour empêcher le dit Jacques de succéder à Elisabeth sur le trône d'Angleterre. Pourquoi? Parce que ce lord Derby comptait lui-même obtenir ce trône, et que, pour dégoûter de Jacques la nation anglaise, il avait imaginé de déshonorer le mieux possible sa mère, Marie Stuart, en la représentant sur la scène comme une adultère et une criminelle, complice de l'assassinat de son mari; car la mère d'Hamlet, c'est Marie Stuart.

Cette clef du chef-d'œuvre shakespearien, ce n'est pas M. Lefranc qui l'a trouvée; c'est une « érudite anglaise (*sic*) », Miss Lilian Winstanley. Mais M. Lefranc a embrassé avec enthousiasme cette découverte insensée, il l'a publiée et longuement commentée dans la *Revue bleue* (n° du 7 mai 1932), et il l'a communiquée le 17 juin suivant à l'Académie des Inscriptions. Heureusement pour lui que Rabelais est mort; car si le prince des railleurs avait pu assister à cette séance, on aurait entendu de beaux éclats de rire à l'Institut.

En effet, il suffit de connaître tant soit peu l'histoire (la vraie, la grande) pour se rendre compte du premier coup que cette petite histoire du duo Winstanley-Lefranc est le comble de l'absurdité. On pourrait en donner vingt preuves. Je m'en tiendrai aux deux ou trois principales.

L'édition d'*Hamlet* qui, selon nos deux explorateurs, aurait été lancée pour tomber Jacques d'Ecosse, fut annoncée en juillet 1602 au registre des Libraires de Londres, mais elle ne parut que l'année suivante, alors que Jacques était probablement déjà roi d'Angleterre, car il fut proclamé le 24 mars

1603, le jour même de la mort d'Elisabeth. Ce Jacques était-il un souverain débonnaire, qui se laisse impunément souffleter par n'importe qui? Qu'on réfléchisse que, dès son avènement, il fait arrêter un des plus grands seigneurs d'Angleterre, le fameux Raleigh, poète renommé, navigateur célèbre, coupable d'avoir connu, sans le dénoncer, un complot peu sérieux qui tendait à donner le trône à une parente de Jacques, Arabella Stuart. Pour ce crime assez vague, Raleigh fut condamné à mort, épargné d'abord à cause de sa popularité, mais gardé en prison douze ans — et finalement Jacques le fit décapiter.

Autre exemple, moins tragique, mais non moins typique; un Ben Jonson, dramaturge plus apprécié alors que Shakespeare, est emprisonné et menacé d'avoir les oreilles coupées, parce qu'il s'est intéressé à une pièce de théâtre faite par deux de ses amis et où l'on a relevé quelques plaisanteries contre les Ecossais, — plaisanteries permises sous Elisabeth, tenues à crime sous Jacques d'Ecosse.

Or, ce roi laisse paraître l'*Hamlet* où, selon Wistanley-Lefranc, sa mère est marquée, flétrie, condamnée, et lui avec elle. Il fait mieux: il laisse imprimer un an après, en 1604, une édition nouvelle qui corrige la première en l'aggravant beaucoup, et où la reine (Gertrude-Marie Stuart) paraît bien plus coupable encore, — cela au moment où Jacques s'apprête à faire transporter les restes de sa mère à Westminster, le Panthéon anglais. Au moins, va-t-il faire pendre le misérable comédien qui l'a outragé? Regardez: Jacques fait son entrée solennelle à Londres (mars 1604); neuf acteurs en robe de cérémonie défilent dans le cortège royal et le premier, en tête de la liste qu'on a conservée, c'est Shakespeare... Ainsi est récompensé un crime de lèse-majesté, qu'à cette époque on avait coutume de punir par d'implacables supplices.

Ces dates que nous donnons, ces faits que nous citons, ce ne sont pas des hypothèses; ce sont des vérités authentiques, et qui reposent sur des documents indiscutables. Document aussi, cette note du Registre des Libraires, en date du 26 novembre 1607, annonçant la prochaine publication de « *l'histoire du « Roi Lear », comme elle fut représentée devant*

la Majesté du Roi à Whitehall, la nuit de Saint-Etienne, au Noël dernier, c'est-à-dire le 26 décembre 1606.

Veut-on d'autres documents encore, montrant des honneurs accordés par le roi à Shakespeare et à son œuvre? J'en garde quelques bons en réserve, mais ceux qu'on vient de voir sont assurément suffisants. Je les avais déjà exposés dans un article du *Mercure* (1[er] juillet 1932, pp. 220-226), article que des publications telles que *Comœdia* reproduisirent en partie, sans que personne réfutât une ligne. Je n'aurai pas l'immodestie d'en triompher, car j'avais trop beau jeu, et la vérité était trop éclatante. Il aurait été naturel que M. Lefranc sentît le ridicule de persister. Or, un journaliste, ayant été recueillir la parole du Maître, a rapporté dans la *Liberté* du 20 janvier dernier cette déclaration que lui a faite M. Lefranc:

> La pièce d'*Hamlet* n'est que la transposition théâtrale d'une période de la vie de Marie Stuart, incarnée par Gertrude. Hamlet, c'est son fils Jacques VI...

Etc., etc.

Ainsi, M. Lefranc est cuirassé contre l'évidence. Et il continuera, comme un nègre mécanique, monté pour jusqu'à la fin des temps. Et voilà le degré de fantaisie (je mets le mot le plus doux) où peut mener l'art de romancer l'histoire, l'art de torturer pendant vingt ans une foule de pauvres textes, pour les forcer de dire ce qu'ils ne disent point. On croirait que le portier de Macbeth prévoyait cet art-là, quand, se prenant pour le porte-clefs de l'enfer, il entend frapper et s'écrie:

> Sur ma foi, voici un faiseur d'équivoques, qui pouvait jurer par les deux plateaux de la balance contre chacun des plateaux, — qui a commis assez de trahisons au nom de Dieu, mais qui pourtant n'a pas pu équivoquer avec le ciel. Oh! entrez, faiseur d'équivoques!

Dieu, le ciel, — en art, c'est le beau et le vrai, devant lesquels l'équivoque est une douteuse bête de nuit. Mais l'équivoque aujourd'hui est partout en France. Elle est dans nos institutions constitutionnelles, dans le gouvernement, dans la société et enfin dans la littérature, où son triomphe est cet énorme fatras de « vies romancées » qu'il ne faut

pas confondre avec le bon vieux roman historique; car, par exemple, le livre de Léon Daudet, **le Voyage de Shakespeare,** œuvre d'un puissant talent, se présente au lecteur sous son nom de roman et sans chercher à se déguiser en autre chose.

Parmi les auteurs d'à présent, la mode sévit de nous faire croire à toute force que Shakespeare a couru le monde. Pour l'un, il a certainement assisté, le 9 août 1589, à l'inauguration du palais d'Elseneur. Pour l'autre, il n'a pas manqué de vivre à Venise et à Padoue. Les Français, instruits par M. Georges Beaume (article du 1er novembre dernier dans l'*Opinion*), seront tous flattés de savoir que William a visité à Nérac la cour du roi de Navarre (futur roi Henri IV), sans quoi il n'aurait pu écrire la comédie *Peines d'amour perdues*. Mme de Chambrun, ici bien inspirée, répondrait que Shakespeare n'a eu qu'à se faire documenter par un seigneur anglais, tel que son ami Southampton. Des milliers d'écrivains, qui n'avaient pas le génie du grand dramaturge, n'ont-ils pas fort bien évoqué des milieux qu'ils n'avaient jamais vus?

Si Shakespeare est universel, ce n'est pas pour avoir été globe-trotter, mais pour nous avoir laissé *Hamlet, Lear, Othello, Le Songe, La Tempête*. C'est là, et non ailleurs, qu'il faut le chercher, pour devenir, par la grâce de l'amour, digne de le trouver. Et, comme dit un autre poète, tout le reste est littérature.

LOUIS MANDIN.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Lair: *Jaurès et l'Allemagne*, Perrin. — H. C. Engelbrecht et F. C. Hanighen: *Marchands de mort*; Flammarion. — Memento.

M. Maurice Lair consacre un livre fort bien écrit à un sujet dont on a déjà souvent parlé: **Jaurès et l'Allemagne.**

Des influences étrangères en France, dit-il, aucune n'a été aussi profonde, aussi tenace, que l'influence germanique... Jaurès fut l'un de ses meilleurs artisans; son verbe sonore a paré l'aride marxisme d'un éclat tentateur, d'une poésie méridionale... A quelles sources puisa-t-il sa foi socialiste?... N'y eut-il pas à certaines heures conflit dans son âme? Car ce n'est pas sans hésitations... qu'il glissa, vis-à-vis des Allemands, de la révérence au fétichisme.

Etant encore à l'Ecole Normale, Jaurès fut initié au marxisme par Lucien Herr, le bibliothécaire de l'Ecole. Quand il choisit le sujet de sa thèse latine de doctorat, il se décida pour l'étude du socialisme chez Luther, Kant, Fichte et Hegel. Entré à la Chambre en 1885, comme député du centre gauche, ses premières interventions furent pour les caisses de retraites ouvrières et la création de délégués mineurs. Il était encore patriote à cette époque; le 31 décembre 1887, il écrivit:

Le noble pays de France a été dépouillé de deux provinces qui sont restées françaises de cœur et qui doivent le redevenir de fait.

En 1891, il trouva les fêtes de Cronstadt « belles et émouvantes ». Mais en 1893, il se fait inscrire au Parti ouvrier français et est dès lors pris dans l'engrenage des manifestations marxistes. Il change d'avis au sujet de l'Alsace-Lorraine. « Nous n'avons pas le droit de laisser subsister cette question comme un principe permanent de guerre possible », écrit-il le 25 janvier 1902. Dès lors, le maintien de la paix entre la France et l'Allemagne est sa pensée principale. Le 28 juillet 1914, il va à Bruxelles où le Bureau socialiste international se réunit. Il s'y assoit à côté de Haase, le président de la fraction socialiste au Reichstag, qui vient dire: « Les traités secrets n'engagent pas le prolétariat allemand », et qui passe le bras autour du cou de Jaurès. Ce dernier le 30 revient à Paris et y voit Viviani qui lui fait lire les documents. Sortant du quai d'Orsay, il dit à Bedouce: « Si nous étions à leur place, je ne sais pas ce que nous pourrions maintenant faire de plus pour assurer la paix. » Mais ses illusions persistant, il dit peu après: « Haase tient du chancelier que le Kaiser ne veut pas la guerre », et au Palais-Bourbon, il expose dans les couloirs: « La France est le jouet de la Russie. Sur une communication de l'ambassade russe rapportant la demande de l'Allemagne à Pétersbourg au sujet de la mobilisation russe, les ministres français ont failli décréter notre mobilisation, la nuit dernière, à l'Elysée. C'est le coup de la dépêche d'Ems en sens contraire? » Le soir, s'entretenant avec Merrheim, qui lui propose une manifestation contre la guerre le 2 août, Jaurès per-

siste à vouloir la retarder jusqu'au 9, date où est convoqué le Congrès Socialiste international. Un peu après, il aperçoit le colonel Gérard, son ami et collaborateur militaire et l'accable de questions fiévreuses: « N'est-ce pas votre avis, ils passeront par la Belgique? Cela a-t-il été prévu? » Il s'enquiert du nombre des mitrailleuses allemandes. Il redoute les théories d'offensive à outrance du haut commandement, l'élan de nos cadres: « Pourvu qu'ils ne soient pas trop braves! Pourvu qu'ils aient bien compris cette terrible guerre et qu'ils n'aillent pas se jeter à 1.000 mètres sur les mitrailleuses! » Jaurès était le seul de nos hommes d'Etat qui eût essayé de comprendre quelque chose à l'art militaire: il avait saisi l'absurdité néfaste des théories de notre vaniteux état-major.

Le lendemain 31, on apprend que l'Allemagne a décrété le Kriegsgefahrzustand. Jaurès, ne sachant ce que ça veut dire, se fait apporter un dictionnaire allemand pour le comprendre. Un peu plus tard, il dit à Nectoux, député de la Seine: « Cette diplomatie allemande est d'une brutalité et d'une hypocrisie que je ne soupçonnais pas. » Mais, rencontrant le ministre de l'intérieur Malvy, il lui demande: « Le gouvernement français fait-il tous ses efforts pour exercer sur la Russie une pression décisive? Il faut lui parler haut et ferme. » Il attendait le socialiste allemand Hermann Müller, député au Reichstag et mettait en lui son dernier espoir pour « sauver le socialisme du crime que les dirigeants allaient commettre ». Mais à 21 h. 30, il fut assassiné.

MM. Engelbrecht et Hanighen, dans leur livre **Marchands de mort,** reconnaissent que « l'industrie des armements n'a pas créé les guerres, que ce sont les guerres au contraire qui ont créé l'industrie des armements ». Mais cette industrie ne prospérant que quand les craintes de guerre obligent les gouvernements à acheter des armes, elle a été amenée à subventionner et même à susciter les écrivains et les politiciens qui répandent des bruits inquiétants et excitent les peuples les uns contre les autres. MM. Engelbrecht et Hanighen donnent d'innombrables exemples de cette action. Mais ils reconnaissent aussi que « la vente internationale des

armes a des racines plus profondes que l'absence de scrupules des fabricants d'armes... La situation économique mondiale rend difficile, sinon impossible à la plupart des pays, sinon à tous, de fabriquer tous les types d'armements dont ils ont besoin... Le désir de nationaliser les industries de guerre implique clairement une transformation totale de la politique internationale, à laquelle les pays non-producteurs ne souscriront jamais... Il n'y a donc qu'une seule porte de sortie: le désarmement... Mais le monde ne cessera jamais d'être un camp armé, tant que les bases actuelles de notre civilisation n'auront pas été changées. » Souhaitons que ce ne soit pas une nouvelle catastrophe qui y fasse arriver.

Mémento. — Périodiques: *Berichte zur Kultur und Zeitgeschichte;* hrsg. von N. Hovorka; Wien, Reinhold Verlag, X, 225-226 (La Politique autrichienne aux xixe et xxe siècles; Si l'Autriche était restée insensible au coup serbe [en 1914], elle eût perdu toute perspective de garder ses Slaves du Sud; Hitler a retrouvé la parole pour le redressement de l'Allemagne : de la Meuse à Memel, de l'Adige au Belt, un seul Empire pour tous les Allemands; en 1933 eut lieu à Vienne le Congrès catholique allemand, comprenant les catholiques allemands, « depuis les Alsaciens à l'Ouest jusqu'aux Souabes **du Banat à l'Est** »).

Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik; Hamburg, das Institut für ausw. Politik, déc. 1934 (L'indépendance des Pays-Bas, d'après De Graeff; la Fortification d'Œresund, d'après Stauning).

Sohlbergkreis... Cahiers franco-allemands; Karlsruhe, G. Braun, nov. 1934. (Hitler a fait voir que nous ne sacrifions pas ceux que nous aimons, pour gagner ceux qui peut-être ne nous aimeront jamais.)

Livres :

Anonyme: *Hitler et sa Doctrine;* Editions « l'Ere Nouvelle ». Excellent abrégé de *Mein Kampf;* il ouvrira les yeux à bien des Français qui, en le lisant, comprendront que, si Hitler nous tend la main, il dit en même temps aux Allemands: « La France est et reste l'ennemie que nous avons le plus à craindre... » D'ailleurs, l'Allemagne ne voit dans son anéantissement qu'un moyen de réaliser son expansion sur un autre théâtre.)

Lazare : *Pour Hitler ou contre l'Europe*; Figuière. (« Nous avons créé de toutes pièces une troisième Allemagne avec laquelle il faut maintenant nous entendre... L'Allemagne est-elle coupable ou innocente?... J'avais obtenu, il y a dix ans, des signatures au bas

d'une pétition pour que fût amorcé un débat contradictoire... J'ai établi que la thèse de l'ignorance par le quai d'Orsay de la mobilisation russe, le 31 juillet après 7 heures du soir, était inadmissible, et que ce mensonge, nous rangeant irrévocablement aux côtés de la Russie dans une guerre qui n'était pas la nôtre, innocentait l'Allemagne en ce qui nous concernait.)

Raymond Recouly : *L'Italie fasciste;* Grenoble, B. Arthaud. (Bienveillant et intéressant; remarquablement illustré.)

René Bazin : *Pie X*; Flammarion (Récit apologétique et cependant fort attachant de la vie de ce pape; l'auteur a pieusement dissimulé l'hostilité de Pie X à l'égard de la France; brillamment illustré.)

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Laurent d'Arce: *Ultima Thulé, visions d'Islande ;* Féret et fils, Bordeaux. » »

Auguste Bergot: *Au pays de mes ancêtres;* Edit. Poésia, Brest. 15 »

Victor Forbin: *La grande passion d'un petit peuple;* Baudinière. 12 »

René Jouglet: *Dans le sillage des jonques;* Grasset. » »

Jean Paillard: *Périple noir (Sénégal, Soudan, Niger, Haute-Volta, Nigeria, Hoggar);* Œuvres françaises. » »

Criminologie

Georges Lafumée: *Les dessous de Scotland Yard;* Edit. de France. 15 »

Ethnographie, Folklore

Théodore Balk: *Races, mythe et vérité,* adapté d'après le manuscrit sous la direction de l'auteur par Lydia Staloff, préface de Marcel Prenant; Edit. sociales internationales. » »

Histoire

Frédéric Lachèvre: *Courménil pendant la Révolution* 1789-1795. *L'assassinat juridique de Eustache - Bernart de Courménil, ancien lieutenant général civil et criminel au bailliage d'Exmes et dernier seigneur de Courménil* 1794 (reproduction intégrale des pièces des Archives nationales), suivi de la généalogie de la famille Bernart de Courménil, etc.; Château de Courménil, Orne. » »

E. A. Rheinhardt: *L'Impératrice Joséphine,* traduit de l'allemand par André Babelon; Grasset. » »

Littérature

L. Bulghéroni: *Jeu de massacre;* Messein. 9 »

Lieutenant-colonel Henri Carré : *Gabrielle d'Estrées presque reine,* 1570-1599; Hachette. 15 »

Cicéron: *Tusculanes,* traduction nouvelle de Charles Appuhn; Garnier. 18 »

Marie Delcourt: *Eschyle,* avec 40 planches h. t.; Rieder. 20 »

Emile Faguet: *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme*. VIII: *Les poètes secondaires du XVIII[e] siècle*, 1700-1750; Boivin. 15 »
Jane Guy: *Les enfants et les animaux*. Préface de Léon Frapié. Illust. de Jacques Nam; Lemarre. 20 »
Jehan d'Ivray; *L'étrange destin de Mademoiselle Aïssé;* Nouv. Revue critique. » »
Emilie Lerou: *Sous le masque*, une vie au théâtre, précédé d'une lettre d'André Antoine; Edit. Jean Crès. 12 »
Mme Yang Tchang Lomine: *L'attitude d'André Gide ;* Université franco-chinoise de Peiping, Peiping-Chine. 15 »
R. de Maratray: *Whitmaniana*, réflexions d'un adepte de la morale « ouverte », Piton. 5 »
Jean Moura et Paul Louvet: *Saint-Germain, le Rose-Croix Immortel;* Nouv. Revue franç. 15 »
Musidora: *Paroxysmes. De l'amour à la mort*. Traduction de Ricardo Baeza; Figuière. » »
Ovide: *Les Fastes*, traduction nouvelle de Emile Ripert; Garnier. 15 »
Louis Perceau : *La Redoute des contrepèteries;* Briffaut. 15 »
François Piétri : *La réforme de l'Etat au XVIII[e] siècle;* Edit. de France. 20 »
Emile Ripert: *Notes et commentaires pour le poème de « Mirèio »*. Chant premier; Belles-Lettres. » »
Boris Wartanoff: *Un Russe retrouve son pays;* Tallandier. 12 »
Comte Pierre de Zurich: *Les voyages en Suisse de Madame de La Briche en* 1785 *et* 1788, publiés avec une préface, une introduction et 8 planches h. t.; V. Attinger. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Arthur Bernède: *Suis-je un assassiné?* Baudinière. » »

Philosophie

Th. Quoniam: *Erasme;* Desclée De Brouwer. » »

Poésie

Justinien Baudassé : *Mélancholia;* Edit. R. Debresse. 6 »
Clotilde Baugnion: *Pôles. L'amour. La mort;* Edit. Poésia, Brest. 15 »
Géo-H. Blanc: *Passions*. Avec un portrait de l'auteur, crayon de R. Th. Bossard; Edit. de La Baconnière, Neuchâtel. 20 »
Jacques Fonsny: *Cendres chaudes;* Edit. Leens, Verviers, Belgique. » »
Armand Godoy: *Triste et tendre*. Préface de Jean Royere; Grasset. 12 »
Julien Guillemard: *Les Sirènes de l'estuaire*, poèmes et chansons de mer avec un antelude de G. Aubault de La Haulte Chambre, un dessin de Fred Pailhès et un portrait de l'auteur; Edit. de La Mouette, Le Havre. » »
Emile Ripert: *Place de la Concorde* 1934; Messein. 3 »

Politique

Raoul Chélard : *Le danger hongrois;* Figuière. 12 »
Xavier de Hauteclocque: *Police politique hitlérienne;* Nouvelle Revue critique. » »
Jean Jacoby: *La guerre rouge est déclarée;* Edit. de France. 15 »
Lieutenant-colonel de La Roque : *Service public;* Grasset. 12 »
O. Piatnitski: *La dictature fasciste en Allemagne;* Bureau d'éditions. 10 »
Commandant S. Vialla: *Les fossoyeurs de la République: Daladier, l'homme du 6 février;* libr. Berlangue, rue de la République, Orange (Vaucluse). 7,50

Questions juridiques

Arthur Garandeau: *Le notaire et la famille*, essai de réforme; 6 *bis*, rue Albert-I[er], La Rochelle. 16 »

Questions militaires et maritimes

Général Camoin: *Maurice de Saxe, Maréchal de France*. Avec 4 croquis

dont 3 h. t., un dispositif de la Bataille de Fontenoy et un portrait du Maréchal d'après La Tour; Berger-Levrault. 15 »

Questions religieuses

Pierre Borel : *Saint François d'Assise*, préface de M. Louis Bertrand; Bellenand et fils, Fontenay-aux-Roses (Seine).

Roman

Paul Baldassèra: *Lesbos ou Cythère?* Figuière. » »

Fernand Basty: *Ségorix ou le calvaire d'un héros*, grand roman de mœurs, d'amours et d'aventures. Ill. de Marguerite Baron; Figuière. » »

Joseph Breitbach: *Rival et rivale*, traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 18 »

Sylvain Déglantine : *Deux cœurs sous la rafale;* Revue Mondiale. 12 »

Joseph Etienne: *La chair triomphe;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Sen Ring Hai : *Miroir, cause de malheur et autres contes coréens;* Figuière. 15 »

Stephen Hudson: *Une histoire vraie. I: Le prince Chenevis. II: Elinos Colhouse.* Traduit de l'anglais par Emmanuel Boudot-Lamotte; Nouv. Revue franç. 15 »

Céline Lhotte : *Coins de rues;* Bloud et Gay. » »

Irène Némirovsky: *Films parlés.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Antoine Redier : *L'angoisse des filles;* Plon. 12 »

J. H. Rosny jeune: *Marcelle ébouie;* Grasset. » »

Anne Selle: *L'année enchantée.* Bois gravés de Claude Sélam ; Edit. Poésia, Brest. 8 »

Sciences

Reinhold Baer : *Antomorphismen von erweiterungs-gruppen;* Hermann. 7 »

Georges Bouligand: *La causalité des théories mathématiques;* Fermann. 12 »

Richard Brauer: *Uber die darstellung von gruppers in galoisschen feldern;* Hermann. 6 »

Rudolf Carnap: *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage.* Traduction du général Ernest Vouillemin. Introduction de M. Marcel Boll; Hermann. 10 »

Elie Cartan: *La méthode du repère mobile. La théorie des groupes continus, et les espaces généralisés;* Hermann. 12 »

Henri Cartan: *Sur les groupes de transformations analytiques ;* Hermann. 17 »

Federico Enriques: *Signification de l'histoire de la pensée scientifique;* Hermann. 12 »

A. Guillermond: *Les constituants morphologiques du cytoplasme. Le système vacuolaire ou vacuome;* Hermann. 18 »

A. Guillermond: *Les constituants morphologiques du cytoplasme; le chondriome;* Hermann. 20 »

S. Ianaga: *Sur les classes d'idéaux dans les corps quadratiques;* Hermann. 5 »

P. Jacquet: *Procédés électro-chimiques de propulsion des métaux contre la corrosion;* Hermann. 12 »

Ernest Kahane: *L'action de l'acide perchlorique sur les matières organiques et ses applications à la chimie analytique. I: Généralités;* Hermann. 12 »

Docteur Fernand Kayser: *Créatine et Créatinine. Chimie, propriétés, répartition dans le monde vivant, rapports avec la biochimie du muscle et du nerf;* Hermann. 15 »

Docteur Fernand Kayser: *Métabolisme des corps créatiniques. Variations au cours des états pathologiques;* Hermann. 15 »

Y. Khouvine : *Cellulose et bactéries. Décomposition et synthèse;* Hermann. 12 »

L. Lusternik et L. Schnirelmann: *Méthodes topologiques dans les problèmes varationnels.* Ire partie: *Espaces à un nombre fini de dimensions.* Traduit du russe par J. Kravtchenko; Hermann. 15 »

G. Malfitano et M. Catoire: *Les grandeurs des unités micellaires et leurs variations en raison géo-*

métrique; Hermann. 15 »
Paul Renaud: *Structure de la pensée et définitions expérimentales;* Hermann. 7 »
René Souèges: *La cellule embryonnaire;* Hermann. 15 »
René Souèges: *L'embryologie végétale. Résumé historique, 2e époque: De Hanstein, 1870, à nos jours;* Hermann. 12 »
N. Thon: *L'électrolyse et la polarisation électrolytique;* Hermann. 9 »
Francis Warrain : *Essai sur les principes des algorithmes primitifs. Addition, soustraction, multiplication, division, puissances; racines;* Hermann. 30 »

Sociologie

Jean Hoymann: *Les ententes industrielles.* Considérations sur les projets gouvernementaux de réorganisation économique ; Comité national de l'organisation française. 7 »
V. I. Lénine: *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme,* nouvelle édit. revue et corrigée; Edit. sociales internationales. 12 »
Alexandre Zévaès: *Les grands manifestes du socialisme français au* XIXe *siècle,* recueillis et annotés; Soc. nouv. d'imprimerie et d'édition. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Jules Vallès eut-il un fils? — La correspondance de Napoléon. — A propos de l'Affaire Dreyfus. — Phonographe et Discothèque. — A propos d'un article de M. Hughes. Une question de plagiats. — La paternité des « trognes armées ». — La chanson de Rou-Piou-Piou. — A propos de « climat ». — Marie Favart et Emile Perrin. — De la nécessité de vérifier ses citations avant d'écrire. — Les imprécisions de la langue française. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix « Gringoire » a été attribué à M. Marcel Griaule pour son livre *Les Flambeurs d'hommes,* et le grand prix littéraire de l'Algérie à M. Claude-Maurice Robert, pour l'ensemble de son œuvre.

§

Jules Vallès eut-il un fils? — C'est la question qui fut posée par un collaborateur du *Figaro,* Jules Vidal, le 23 février 1889, à la mort d'un pauvre bohème du Quartier Latin, Raoul Fauvel, autour de qui s'était créée toute une légende intime que *le Figaro* résumait ainsi:

A la *Source* et au *Médicis,* les anciens du quartier pilotant dans la vie le jeune Rastignac, arrivé de la veille de sa sous-préfecture pour conquérir Paris, désignaient d'un signe de tête entendu Raoul Fauvel, jouant le rams en compagnie de Bouchor, de Cros, de Jouy, de Ponchon, enfin toutes les gloires de la rive gauche. L'initié ne manquait jamais d'ajouter: « C'est le fils adultérin de Jules Vallès ». Sur un sourire sceptique du nouveau, l'ancien entrait dans des détails, précisant. La mère, une fermière mal mariée à un rustre, avait connu et aimé Vallès durant un séjour en Normandie. Un enfant était né de cette liaison coupable: Raoul Fauvel. Un jour, le mari qui n'avait jamais soupçonné sa femme, trouva incidemment des lettres révélant la faute déjà ancienne. L'homme était riche, celui qu'il croyait son fils était élevé au lycée de la ville. Il l'en fit sortir, et le jeune collégien fut

contraint, à dix-sept ans, de travailler comme un simple servant de labour. L'enfant, peu habitué à cette rude besogne, s'étiolait; la mère, trompant la surveillance de son mari, qui resserrait davantage les cordons de sa bourse, amassa un mince pécule, et le pauvre bâtard put s'enfuir de son bagne et venir à Paris...

Il paraît que la légende avait pu naître à cause surtout de l'étonnante ressemblance de Fauvel avec Vallès. Et, lorsque, indiscrètement, on questionnait Fauvel, il restait « fermé, impénétrable — ce qui contribuait, bien entendu, à accréditer l'aventure de sa naissance. » — L. DX.

§

La correspondance de Napoléon. — Les trois cents et quelques lettres de Napoléon à Marie-Louise, acquises à Londres par le gouvernement français, vont être exposées à la Bibliothèque Nationale, et pourront être communiquées à bref délai aux travailleurs qui en feront la demande. Leur publication, fragmentaire ou intégrale, sera libre pour la France, les colonies, les protectorats et pays sous mandat. Pour le reste du monde, les droits de reproduction ont été concédés à l'*United Press*.

Ainsi se trouvera complétée, pour partie, l'énorme publication, un peu oubliée, que fut la correspondance de Napoléon Ier, publiée de 1858 à 1869.

L'initiative de ce travail, qui devait comprendre trente-deux volumes in-4° de forte épaisseur, en général, semble revenir à Napoléon III, qui, le 7 septembre 1854, nomma, sur la proposition d'Achille Fould, une commission pour recueillir, coordonner et publier la correspondance de Napoléon Ier, éparse dans les dépôts publiés et dans quelques mains particulières.

Ladite commission était composée comme suit :

Le maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, grand-maréchal du palais et membre de l'Institut, président; le baron Charles Dupin, sénateur, membre de l'Institut, vice-président; Membres: le comte Boullay de la Meurthe, Prosper Mérimée, le général Aupick, Armand Lefèvre, de Chabrier, directeur général des Archives de l'Empire, Chassériau, Perron; auxquels furent adjoints par la suite : Cucheval-Clarigny, le général Pelet, directeur du Dépôt de la Guerre, le général de Plahaut, le comte J.-P. de Champagny.

Cette commission fit appel aux archives, aux bibliothèques, aux anciennes familles de l'Empire, aux gouvernements étrangers, à toutes les personnes qui pouvaient lui communiquer quelque document.

Les Archives impériales fournirent 40.000 pièces de la correspondance de Napoléon; le Dépôt de la Guerre plus de 20.000; les

Archives des Affaires étrangères plus de 2.000; la Marine, 1.100; les autres ministères et les bibliothèques, 1.500.

Les gouvernements de l'Autriche, de la Bavière, de la Hesse, de la Russie, de la Sardaigne, de la Suède répondirent à l'appel.

Le prince Joseph Bonaparte, petit-fils du roi Joseph, communiqua les 47 volumes de pièces relatives aux campagnes d'Italie et d'Egypte, réunies sur l'ordre de l'Empereur, la grande-duchesse de Leuchtenberg, la correspondance de Napoléon avec le prince Eugène. Toutes les familles de la noblesse impériale prêtèrent des pièces, et quelques autres personnes encore.

Seules furent écartées les lettres ayant trait à des relations de famille ou à des affaires domestiques; mais tous les textes publiés le furent sans altérations, retranchements, ni modifications quelconques, même lorsqu'ils contenaient des incorrections de langage.

Le point de départ choisi fut le siège de Toulon, d'où Napoléon datait sa vie publique, et la première lettre du recueil est le *Rapport sur la deuxième position,* adressé au Comité de Salut public, daté du 4 brumaire an II (25 octobre 1793).

La dernière lettre (suivie d'autres documents n'ayant pas un caractère proprement épistolaire) est la protestation écrite en mer, à bord du « Bellérophon », le 4 août 1815, qui se termine par la phrase fameuse :

> Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité ? Elle feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi et, quand il se fut livré de bonne foi, elle l'immola.

La collection des trente-deux volumes brochés était offerte en librairie d'occasion, il y a deux ans, pour moins de 500 francs. — ROBERT LAULAN.

§

A propos de l'Affaire Dreyfus. — Nous avons reçu la lettre suivante de M. Henri Mazel :

Mon cher Directeur,

L'Affaire Dreyfus ayant une très grande importance historique, permettez-moi de répondre quelques mots à l'appréciation que notre collaborateur et ami Emile Laloy a bien voulu faire, dans le *Mercure* du 13 février (p. 206) de mon livre: *Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus.*

Les lecteurs du *Mercure* savent, soit par une des anciennes chroniques (juillet 1931), soit par la citation que M. Laloy fait de mon livre dans le numéro précité, quelle est ma solution de l'énigme: le bordereau écrit non pas par Dreyfus ni par Esterhazy, mais par Schwartzkoppen imitant l'écriture d'Esterhazy.

Cette solution, assure mon critique, se heurte à des objections formidables. Voyons lesquelles!

1° Puisque Schwartzkoppen avait tant de spécimens de l'écriture d'Esterhazy, pourquoi a-t-il pris la peine de forger le bordereau?

La réponse est bien facile. Parce qu'il lui fallait une lettre ayant l'air d'une livraison de documents secrets, d'une trahison. Sans cela, sa mauvaise plaisanterie n'aurait pas eu de sel.

2° Comment Schwartzkoppen, imitant l'écriture d'Esterhazy, pouvait-il croire que l'état-major soupçonnerait Dreyfus?

Mais il ne l'a jamais cru, ni même soupçonné. Je l'explique à maintes reprises dans mon livre. Dreyfus a été la victime inattendue de la ressemblance de son écriture avec celle du bordereau et d'Esterhazy.

3° Mon explication ne rendrait pas la conduite de l'état-major moins légère d'abord, moins criminelle ensuite.

Assurément, l'état-major, s'étant trompé, peut être taxé de légèreté (mais qui ne s'est pas trompé, puisque je suis le premier à avoir trouvé la vérité?) Mais il ne peut pas être qualifié de criminel. En quoi donc a consisté le crime? Et n'y a-t-il pas légèreté à accuser ainsi à tort?

4° Supposer que Schwartzkoppen est un des plus grands gredins qui aient existé, c'est contraire à ce qu'on sait de lui.

Quelle grandiloquence! Schwartzkoppen est tout simplement un mauvais plaisant qui a voulu mystifier notre état-major et mettre dans l'embarras un faux espion (Esterhazy) qui l'avait escroqué; il n'y a pas là de gredinerie, grande ni même petite.

En outre, on sait très bien que Schwartzkoppen n'était pas franc du collier. Même son ambassadeur l'a traité de menteur. J'ai expliqué longuement et pertinemment tout cela.

5° Les experts du procès Zola ont relevé dans le bordereau des particularités prouvant que le bordereau est de la main d'Esterhazy. Ces particularités excluent une forgerie. M. Mazel n'en tient aucun compte.

Ici, erreur grave. Il n'y a pas eu d'experts au procès Zola. Il y a eu seulement des témoins venant, à titre personnel, donner leur opinion. C'est au procès Esterhazy qu'il y a eu des experts officiels, chargés de dire si le bordereau était d'Esterhazy, et ces experts ont estimé, à l'unanimité, que le bordereau était une pièce forgée.

6° Il est faux que Schwartzkoppen sût que sa corbeille à papiers prît le chemin de l'état-major, puisqu'il y jetait même des lettres de sa maîtresse.

Ici, je renvoie mon critique à Schwartzkoppen lui-même, disant à un officier étranger: « Croyez-vous que je sois assez bête pour laisser des papiers compromettants dans mon panier? Je sais trop bien où ils passent. »

Peut-être, au surplus, savait-il que sa maîtresse était à la solde de l'état-major. Alors il pouvait bien jeter ses billets aussi à la corbeille.

Je crois avoir répondu à toutes les objections qui m'ont été faites par mon très courtois critique et qui ne sont nullement *formidables*.

M. Emile Laloy dit encore que mon hypothèse n'est étayée par rien, et est contredite par toutes les dépositions.

Etayée par rien, cela lui plaît à dire. Assurément, je n'ai pas pêché dans la Seine une vieille botte de Schwartzkoppen portant écrits ces mots : « C'est moi qui ai écrit le bordereau! » Mais ceux qui lisent attentivement mon livre sont obligés de reconnaître que j'apporte de très sérieux indices dans un domaine où tout le monde est réduit aux conjectures. Et M. Laloy lui-même me semble un peu vaciller (et combien il a raison!) dans sa foi quand il dit de mon hypothèse: « Il faut reconnaître que, si elle était vraie, elle constituerait une péripétie prodigieuse du drame dreyfusiste. »

Péripétie prodigieuse, le terme n'est pas trop fort, puisque je donne la solution d'une énigme sur laquelle ont pâli des milliers et même des millions de personnes. Et à la faire en ne prenant mes raisons de douter d'abord, et de décider ensuite, que dans les textes connus et incontestés, alors qu'un document inédit tout neuf serait contestable, je crois avoir eu quelque mérite; mais, en vérité, et pour les motifs que j'indique dans mon livre, je n'en tire nulle vanité. N'importe qui aurait pu trouver la vérité à ma place. — HENRI MAZEL.

§

Phonographe et Discothèque.

9 février 1935.

Monsieur le Directeur,

Dans mon article sur *la Musique et le Phonographe* (*Mercure* du 1er octobre 1934), j'avais écrit :

> La possession d'une discothèque, même modeste, simplement suffisante, représente une petite fortune, quarante mille francs au bas mot, beaucoup plus d'argent en tous cas, que celle d'une bibliothèque musicale correspondante.

Dans le *Mercure* du 1er janvier 1935, p. 33, M. Yves Florenne s'exprime ainsi, à ce sujet :

C'est une affirmation qui ne se pourrait justement qualifier sans manquer à la courtoisie.

On peut néanmoins la prouver sans manquer à l'arithmétique. M. Florenne évalue à 12.000 francs le prix d'une discothèque de 500 disques. Cela suppose qu'il a acheté ses disques à $\frac{12.000}{500} = 24$ fr. Ce n'est pas cher!

Les catalogues que j'ai cités cotent les disques à 35 francs (*Symphonie pastorale* : 5 disques à 35 fr. = 175 francs). Voilà donc les 500 disques à 17.500, et non à 12.000. Et, pour 40.000 fr., on achètera 1.142 disques.

Pour un discophile qui serait en même temps un bon mélomane, ce chiffre de 1.142 ne me semble pas exagéré. D'autant plus que les œuvres enregistrées sur *plusieurs* disques étant *très nombreuses* (sonates, trios, symphonies, quatuors, opéras), 1.142 disques correspondent peut-être à 300 œuvres. *Il ne faut donc pas poser l'équation : disque = volume.*

Un lecteur, un pianiste, possèdent un fonds de bibliothèque; ils ont un Racine et un Molière, les sonates de Beethoven et les partitions de Wagner, quitte à ne pas relire ou rejouer tous les jours, ni même tous les mois, *Phèdre*, l'*Appassionata*, la *Walkyrie*. Un discophile se constituera donc un « fonds de discothèque ». Combien paiera-t-il les 32 sonates pour piano de Beethoven, que j'ai acquises, sur papier, pour quelques dizaines de francs? Combien vaudrait, mise sur disques, ma petite bibliothèque musicale de pianiste? Voilà la question, en admettant toutefois que j'achète *toutes* les sonates de Beethoven, *toutes* celles de Mozart, etc. (1).

Ajoutons que, si j'étais discophile, je ne me contenterais point de posséder sur disques la musique de piano que j'ai aujourd'hui en volumes. N'étant ni violoniste, ni violoncelliste, ne sachant pas malheureusement *lire* une partition, je n'ai point intérêt à avoir les 17 quatuors de Beethoven. Discophile, je les achèterais; j'achèterais les quatuors à cordes de Debussy, de d'Indy, de Ravel, etc... Ma discothèque devrait par conséquent représenter *à la fois* la bibliothèque musicale du pianiste (bien plus importante — et *autre* — que celle du pianiste médiocre que je suis, dans laquelle

(1) Certes, pour un prix supérieur, le disque m'offre quelque chose de plus que la musique sur papier: l'exécution! Ce n'est pas négligeable! Mais les disques s'usent. Il faut les renouveler parfois. En outre, l'avantage de la musique enregistrée consiste à offrir plusieurs interprétations intéressantes de la même œuvre. Serai-je donc conduit à acheter certains morceaux en double ou triple exemplaire? Voilà qui compense l'économie que je ferai en n'achetant que quinze des trente-deux sonates de Beethoven.

je ne fais point figurer des œuvres injouables par moi), celle du chanteur, du violoniste, du violoncelliste, du flûtiste... du chef d'orchestre. Et si je me mets à vouloir posséder sur disques toutes les œuvres que nos grandes associations orchestrales ne jouent jamais... voilà une porte ouverte sur l'infini! Dans ces conditions, le chiffre de 40.000 francs n'a rien d'exagéré. La constitution d'une bonne discothèque veut beaucoup d'amour (loué soit M. Florenne pour cette délicate pensée!); elle veut aussi beaucoup d'argent (pensée évidemment plus plate!).

Récapitulons :

1° Une bonne discothèque coûte cher.

2° Un excellent phonographe est indispensable... mais il ne se vend pas pour rien.

3° Un discophile intelligent (je ne les ai jamais traités *tous* d'imbéciles) va *aussi* au concert (c'est le cas de M. Florenne, dit-il, et je l'en félicite). Je suppose, d'autre part, que, si ce discophile intelligent joue d'un instrument quelconque, il n'abandonnera pas à tout jamais son piano ou son violon et achètera encore un peu de musique sur papier.

Achat d'un électrophone, achats de disques et de musique, location de places au concert, cela constitue un beau budget!

Un capital de 40.000 francs, « investi » en disques, représente, au taux de 5 %, un revenu de 2.000 francs, dont on se prive. On va beaucoup au concert, pour 2.000 francs par an!

J'aurais beaucoup d'autres choses à répondre à M. Florenne, mais je ne veux pas abuser de votre complaisance, et je vous prie de croire, monsieur le Directeur ,etc...

ANDRÉ MOUFFLET.

§

A propos d'un article de M. Hughes. Une question de plagiats.

Monsieur le Directeur,

Je ne suis qu'un modeste « toubib » du bled tunisien qui n'a pas du tout la prétention de vouloir se mêler, à titre d'expert, aux luttes homériques engagées dans les colonnes de votre excellente revue, entre MM. Raynaud et Mauclair, et M. Hughes. Mais je voudrais me permettre une petite observation, — intéressante peut-être pour vos lecteurs, — au sujet de la réponse de M. Hughes dans le numéro du 1er janvier 1935.

Que le jugement général de M. Hughes sur Baudelaire soit juste ou pas, ceci dépasse mes compétences, mais ce qui m'inté-

resse, c'est un des exemples sur lesquels M. Hughes se base pour établir le reproche du plagiat.

Le problème du plagiat littéraire est déjà très complexe en lui-même. Il est un des plus intéressants chapitres de la psychologie du « genus irritabile vatum » ! (Pour les plagiats scientifiques, c'est autre chose.) Il y a des exemples célèbres dans l'histoire de la littérature qui ne touchent pas du tout à la probité intellectuelle de leurs auteurs. Cependant, mon intention n'est pas de traiter cette question.

Si M. Hughes écrit : « Il n'y a qu'une qualification pour un emprunt de ce genre : c'est un plagiat, un plagiat des plus flagrants », et qu'il base ce jugement sévère sur l'emprunt fait par Baudelaire chez Longfellow, je me permettrai de dire à M. Hughes que, dans ce cas, Baudelaire n'a fait que plagier un plagiaire! Et allant plus loin encore, je prouverai que Baudelaire plagiaire se trouve, au sujet de « l'art est long et le temps est fugitif », non seulement dans la bonne compagnie de Longfellow plagiaire, mais aussi dans la compagnie encore meilleure de Gœthe plagiaire! Car les mots incriminés sont, jusqu'à preuve du contraire, la propriété incontestée... d'Hippocrate! M. Hughes peut les trouver dans toutes les éditions des œuvres d'Hippocrate, *Aphorismoi*, tome I, chap. 1.

Je ne saurais préciser si Baudelaire a commis ce plagiat à l'égard de Longfellow, ou si Longfellow l'a commis à l'égard de Gœthe, mais je sais que Gœthe l'a bel et bien commis à l'égard d'Hippocrate! De telle façon, Hippocrate n'est pas seulement le « Père de la Médecine », mais aussi le père de tous ces plagiaires chers à M. Hughes.

Quant à Gœthe, il a emprunté « l'art est long et le temps est fugitif », et bien d'autres mots d'Hippocrate, pour son « Lehrbrief » dans *Wilhelm Meisters Lehrjahre* (7. Buch, 9. Capitel, Weimarer Sophienausgabe I. Abteilung, 23. Band, Seite 124).

Je n'ai jamais entendu dire, — et tout de même dans ce domaine je suis un peu expert, — que cet emprunt aurait entaché la gloire impérissable de Gœthe et l'immense valeur morale et ésotérique du « Lehrbrief ».

Je pourrais maintenant terminer cette petite critique, mais je vous prierais, monsieur le Directeur, de bien vouloir m'accorder encore quelques lignes de vos colonnes pour ajouter au problème difficile du plagiat littéraire un spécimen intéressant concernant également Gœthe et probablement peu connu en France!

Cependant que bien des choses précieuses appelées par lui-même « reçues de seconde main » l'émaillent, l'immense œuvre

de Gœthe n'en reste pas moins considérable. Tous ces passages, sous l'aspect du « plagiat », ne seraient peut-être pas dans les bonnes grâces de M. Hughes. Mais il y a entre eux un exemple curieux, un hymne aphoristique « Die Natur » (Weimarer Sophienausgabe II. Abteilung, 11. Band, Seite 5).

Un des plus profonds connaisseurs de Gœthe, un des plus fins interprètes de sa pensée, le regretté Friedrich Gundolf (Gœthe, Berlin, 1918, bei Georg Bondi, Seite 270-271) dit à ce sujet :

> Dans l'hymne aphoristique « Die Natur », vers 1780, Gœthe a exprimé sa confession de foi la plus importante avant son voyage en Italie. Aucune œuvre de ses premières années weimariennes n'est plus importante pour celui qui veut comprendre l'état d'âme à la base de toute sa conception de naturaliste : en même temps un hymne poétique et une confession philosophique.

Et chose curieuse ! Dans sa vieillesse, Gœthe ne se rappelle plus avoir fait cet hymne ! Dans une lettre du 24 mai 1828 à Friedrich von Müller (Weimarer Sophienausgabe II. Abteilung, 11. Band, Seite 10) il écrit :

> On m'a fait passer récemment cette composition, trouvée dans les papiers laissés par la duchesse Anna Amalia, à jamais vénérée ; la composition est écrite par une main bien connue dont je me servais pour mes affaires entre 1780 et 1790. Que j'eusse fait ces contemplations, je ne peux plus me le rappeler réellement ; cependant elles correspondent bien avec les idées que mon esprit avait formées dans ces temps.

Hélas ! Des trouvailles récentes veulent établir que ces rythmes merveilleux furent composés par un théologien et naturaliste suisse, Georg Christoph Tobler. Je ne veux pas traiter ici la façon dont l'hymne est entré, le cas échéant, dans l'œuvre de Gœthe. Je m'associe au jugement de ses interprètes plus qualifiés que moi qui disent que ce cantique panthéiste est esprit de son esprit et je m'incline en admiration devant ce « plagiat ».

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc.

Dr ERICH SCHOTTLANDER.

§

La paternité des « trognes armées ». — Les lecteurs de cette revue n'ont peut-être pas complètement oublié la controverse qui s'est élevée ici même à props du manuscrit de Pascal (1).

J'avais soutenu que Pascal avait écrit, non pas *trognes* ou *troignes*, comme l'ont publié certains éditeurs modernes, mais bien *troupes*, comme l'exige un examen attentif de la graphie et le suggère le contexte ; et j'accusais Victor Cousin d'avoir mal déchiffré le manuscrit.

(1) Cf. *Mercure de France* des 15 janvier, 15 mai, 15 juillet et 1er septembre 1934.

Eh bien! je lui dois une amende honorable et je vais acquitter ma dette.

On sait que, aussitôt la mort de Pascal, sa famille recueillit ses papiers, pour y retrouver les pensées qu'il avait notées en vue d'un ouvrage sur la religion. Etienne Périer, qui avait souvent servi de secrétaire à son oncle, nous apprend que « tout cela était si mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer », et que « la première chose que l'on fit fut de les faire copier ».

La Bibliothèque Nationale possède, outre le manuscrit original, deux copies faites en vue de l'édition et de la même écriture, très lisible. Or, en conférant avec le manuscrit la copie cataloguée sous le N° 9.203, je me suis aperçu que le premier déchiffreur avait lu et écrit : « *Ces trongnes armées* ». C'est donc là que Victor Cousin a puisé sa leçon pour faire grief aux premiers éditeurs d'avoir fait imprimer : « *Ces troupes armées* ».

Malheureusement, l'éloquent professeur n'a pas eu la patience ni la compétence nécessaires pour contrôler sur le manuscrit original la lecture du copiste.

Et c'est dommage; car il aurait pu, facilement et très vite, constater que les familiers de Pascal eux-mêmes l'avaient d'abord mal déchiffré. Les erreurs manifestes abondent, en effet, dans la copie. Je me réserve de le montrer bientôt, pour offrir cette fiche de consolation aux déchiffreurs que j'ai un peu malmenés, et pour me consoler moi-même d'être parfois embarrassé devant les énigmes du manuscrit.

Je me bornerai aujourd'hui à un exemple assez typique.

Tout le monde connaît l'étonnante parole qui faisait l'admiration de Mme de Sévigné : « *Dieu sensible au cœur* ». Or, le copiste avait écrit d'abord : « *Dieu s'enfle au cœur* ».

Les *trongnes*, on le voit, se trouvaient en bonne compagnie. — Z. TOURNEUR.

§

La chanson de Rou-Piou-Piou.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans les *Echos* du numéro du 1er février du *Mercure de France*, une lettre de M. le Dr Coignon signalant une version boulonnaise de la chanson normande de *Rou-Piou-Piou*.

Je crois que cette ritournelle est mal traduite et qu'on doit lire *Youp-Youp-Youp*, forme très fréquente dans les chansons dites populaires. Mais ce n'est pas pour faire cette petite remarque que je vous écris. Cette chanson doit se retrouver à peu près dans toutes les provinces françaises. En effet, elle figure dans les *Chants et*

Chansons populaires des Provinces de l'Ouest: Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, de Jérôme Bujeaud (Niort, Clouzot, 1866). Voir au tome 11, p. 339. Elle y a pour titre: *J'avas bé in chapia de paille,* et comporte treize couplets. Bujeaud signale lui-même une version du *Romancero de Champagne.* La version de l'Ouest a été recueillie par Bujeaud, durant l'hiver de 1862, de la bouche d'un paysan de la Vendée. Voici, pour la variante de la ritournelle qu'elle offre, le second couplet de cette version :

J'avas bé in'belle perruque
D'poél de pourcià,
J'la peignâs fête et dimanche
'Vec in ratià,
Sapristi,
Jarnigui,
J'la peignâs fête et dimanche
'Vec in ratià.

On y retrouve les couplets sur le chapeau de paille, la cravate et la culotte, et d'autres sur le pourpoint, l'habit, les chausses, les souliers, sans parler d'une idylle champêtre qui sert d'épilogue.

Il faut insister, une fois de plus, sur l'erreur de ceux des folkloristes qui parlent de chansons « normandes », « poitevines », berrichonnes », etc. Toutes ces chansons se retrouvent partout en France, adaptées au dialecte ou au patois local, parce qu'elles ont toujours une source commune qui n'est pas populaire. Et si l'on ne remonte presque jamais à cette source « littéraire », c'est parce que le modèle appartient généralement au fonds oral des anciens trouvères.

Pour revenir à notre chanson, Jérôme Bujeaud (tome I, p. 9) en signale le plus ancien texte connu, lequel remonte à 1616 (*Recueil des plus belles chansons des Comédiens français*).

Croyez, monsieur le Directeur, etc...

LOUIS PERCEAU.

§

A propos de « climat ».

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 février, p. 222, un de vos collaborateurs écrit que le mot *climat,* avec le sens « inédit » physique transposé au domaine moral, qui est le titre d'un roman connu de M. André Maurois, aurait été pour la première fois employé non par celui-ci mais par Hugues Rebell, dans un passage cité à la suite.

Permettez-moi de vous faire connaître que cette expression, avec ce sens moral et intellectuel, est bien plus ancienne; elle remonte

au XVIIe siècle. Un familier du cardinal de Richelieu, l'évêque de Lavaur, Abra de Raconis, parlant de l'atmosphère de facile et charmante amitié que le célèbre ministre avait su établir autour de lui, écrivait :

Nul n'a eu l'honneur d'être reçu domestiquement [c'est-à-dire de manière intime] à Rueil et admis dans sa conversation familière, qui n'ait cru tout autre *climat* barbare et quasi souhaité d'être ermite séparé du commerce des autres hommes.

(J'ai donné ce texte dans mon livre *Richelieu et le roi Louis XIII*, p. 35.)

J'ajoute qu'ayant interrogé M. André Maurois, il a bien voulu me répondre amicalement qu'il ignorait aussi bien l'emploi du mot par Hugues Rebell que son existence au XVIIe siècle, et qu'il s'en était servi « intuitivement ». *Suum cuique!*

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

LOUIS BATIFFOL.

§

Maria Favart et Emile Perrin. — M. Stock nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Vallette,

Mon vieil ami Truffier — ex-sociétaire de la Comédie-Française — m'écrit que j'ai été victime de la légende en racontant (*Mercure* du 15 février), la scène qui se serait passée entre l'Administrateur et la grande coquette. Il rétablit les choses ainsi :

— Je vous regarde vieillir!... aurait répondu Perrin.

Or, cela est *absolument faux*. Jamais le gentleman qu'était Emile Perrin ne se serait rendu coupable d'une telle grossièreté. On a déformé l'anecdote ainsi que la réplique. J'étais présent le soir où, dans le « guignol (1) », Emile Perrin, sortant sur le théâtre de sa loge du rez-de-chaussée, fut arrêté par Delaunay, qui lui demanda comment s'était passée l'entrevue de l'après-midi, entre l'illustre vedette et son administrateur. Emile Perrin, la tête sur le côté, dit alors, de sa voix nasillarde et traînante :

— Elle était fort en colère, elle m'a, pendant plus de vingt minutes, énuméré ses griefs avec une telle loquacité que je ne pouvais placer un mot... A la fin, comme je la regardais d'un air résigné, elle s'est arrêtée court en me disant : « Pourquoi me regardez-vous ainsi? »

— Et qu'avez-vous répondu? reprit Delaunay.

— Rien! dit Perrin en soupirant.

Puis, après un temps:

— Je la regardais vieillir.

Cette réflexion mélancolique n'a aucun rapport avec le fameux « mot » colporté par les « Dangeaux » dangereux de coulisses. — JULES TRUFFIER.

Voulez-vous rectifier et donner ainsi satisfaction à la vérité? Merci et bonnes amitiès. — P. V. STOCK.

(1) Petit salon installé, entre « paravents » sur la scène, pour les artistes qui attendent leur entrée.

§

De la nécessité de vérifier ses citations avant d'écrire. — Mme Marguerite d'Escola commence, dans la *Revue de France* (n° du 15 février) une étude sur les dernières années de Barbey d'Aurevilly. Evoquant les costumes étranges qu'il arborait, elle écrit :

On se souvient des lignes terribles d'Anatole France, décrivant ce « pantin disloqué » qu'il vit déambuler sur les quais de la Seine : « Un invalide à deux jambes [sic], un vieillard affligé, costumé dans une toile à matelas.

Or, Anatole France a écrit exactement (*Vie Littéraire*, 3e série) à propos de ses rencontres de Barbey :

Je l'unissais, *dans ma sympathie* [c'est nous qui soulignons], à un invalide qui marchait sur deux jambes de bois..., à un vieux professeur de mathématiques manchot,... et à un grand vieillard, vêtu de toile à matelas, depuis la mort tragique de son fils.

Mme d'Escola, plus loin, écrit que Léon Bloy a peint Huysmans sous les traits de Folantin dans *le Désespéré*. C'est dans *la Femme pauvre* que se trouve ce portrait. On sait d'autre part que Huysmans s'est peint lui-même sous ce nom dans *A vau l'eau*. — P. L.

§

Les imprécisions de la langue française.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi une courte réflexion sur la critique faite à la formule « selon la volonté du défunt (1) ». Vous la justifiez parfaitement, elle et toutes les expressions elliptiques semblables, par l'évidence du sous-entendu fort clair qu'elles impliquent. Mais elle se justifie encore plus rigoureusement par cette remarque que la convention universelle et le droit positif de tous les peuples admettent que la volonté d'un homme lui survit. L'homme est mort, et bien mort : sa volonté non contestée est vivante, et bien vivante; elle est aussi efficace et agissante que celle d'un vivant. Sans cela, pas de testament possible. Un puriste, même exigeant, refuserait-il un legs confortable par la raison que c'est un don, qu'il était consenti par un vivant, et que maintenant ce donateur est un mort, sans volonté connaissable?

Veuillez agréer, etc...

F. MASSÉ.

Le commentaire de notre correspondant est parfaitement juste. Il est certain qu'aucun puriste ne pousserait ses scrupules linguistiques jusqu'à vouloir compromettre l'exercice de la loi et les bienfaits de

(1) Voir *Mercure de France*, 1er février 1935, p. 669.

l'héritage. Tout au moins, pour l'y inciter, il faudrait que les imprécisions du langage fussent de nature à soulever des interprétations contradictoires et à faire épanouir les procès. Mais, heureusement, sous une plume tant soit peu exercée, la langue française demeure la plus claire, et les petites imprécisions inévitables, du genre de celle qui avait motivé notre écho du 1er février, ne sont qu'objets de curiosité, bons à exercer l'esprit, sans aucun dommage.

§

Le Sottisier universel.

Cependant, il [Nicolas II] ne pouvait pardonner aux Latins le fratricide moral qu'ils avaient commis, au neuvième siècle, en divorçant avec les patriarcats orientaux pour des raisons toutes spéculatives, — déplorable divorce qui justifiait par avance le mouvement rationnel d'où l'anarchie protestante sortirait un jour. — MAURICE PALÉOLOGUE, *Guillaume II et Nicolas II.*

M. Mandel a dû prendre 105 sanctions, allant de la simple recommandation jusqu'à l'exclusion temporaire. — *L'Œuvre*, 20 janvier.

Les Goncourt accusaient la guerre de 1870 de ne s'être produite que pour nuire aux représentations de la *Fille Elisa.* — *L'Ordre,* 8 février.

COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES. — ...C'est ainsi notamment que seront étudiés les instincts et la vie sociale, par le docteur Allendy; les finances internationales par Me Carabiber; les bienfaits sociaux de la santé dirigée, par M. le chanoine Edouard-Lévy... — *Journal des Débats,* 18 janvier.

Mme Régina Camier, priant ses amis à tirer les Rois, leur avait demandé de se faire une tête 1900. Les invités accédèrent à son désir et avec leur veston à petits revers ils avaient l'air d'être passés sous la porte monumentale de l'Exposition universelle. Seule la présence de Sir Kaddour, dans ses blanches draperies, dérangeait un peu l'évocation. Mais on dut rappeler que l'Exposition de 1900 comportait, dans son exotisme, une « Rue du Caire ». — *Le Jour,* 18 janvier 1935.

Le sénateur du Calvados résuma ainsi les dispositions du texte qu'il propose : « Pour les correspondances, l'interdiction qui était faite aux juges de ne saisir que la correspondance personnellement adressée à l'inculpé, ou émanant de lui, est supprimée. » — *Le Journal,* 22 décembre.

Si nous entendions chanter la *Messiade* comme on la chantait à l'époque, remarque un critique anglais, nous nous écroulerions de rire. — *L'Ordre,* 25 novembre.

A Bagneux, M. Jean Vernisse, 47 ans, ajusteur,... a été renversé par une automobile... qui a pris la fuite. M. Vernisse, relevé dans le coma, a été arrêté à deux kilomètres du lieu de l'accident, et consacré à la disposition du commissaire de Montrouge. — *Paris-Midi,* 23 janvier.

LA NEIGE ET LE FROID. — ...Il s'agit donc d'une sérieuse offensive de l'hiver, ce « tueur de pauvres gens », comme dit Victor Hugo. — *Le Jour,* 29 janvier.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.